ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

OBSERVATIONS
SUR LES FIÈVRES
PESTILENTIELLES ET INSIDIEUSES
DU LEVANT,
AVEC UN APERÇU PHYSIQUE ET MÉDICAL
DU SAYD.

PREMIÈRE PARTIE.

E III 22

MÉMOIRES
SUR LES FIÈVRES
DE MAUVAIS CARACTÈRE
DU LEVANT
ET DES ANTILLES.

MÉMOIRES
SUR LES FIÈVRES
DE MAUVAIS CARACTÈRE
DU LEVANT ET DES ANTILLES,
AVEC UN APERÇU PHYSIQUE ET MÉDICAL
DU SAYD,
ET UN ESSAI SUR LA TOPOGRAPHIE
DE SAINTE-LUCIE.

DÉDIÉS A L'EMPEREUR.

Par J. FR. X. PUGNET, membre de la légion d'honneur, docteur en médecine, médecin de l'armée d'Egypte, chargé du service de santé à Sainte-Lucie; membre de la société de médecine de Lyon, associé de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de cette même ville, correspondant de la société de médecine de Paris, de la société médicale et de la société de médecine-pratique de Montpellier.

A LYON,
Chez REYMANN et comp.e, Libraires, rue St-Dominique, n.° 63.
Et à PARIS,
Chez BRUNOT, Libraire, rue de Grenelle-St-Honoré.
Chez la veuve PERISSE, Libraire, quai des Augustins.

An XII. — 1804.

A SA MAJESTÉ

SOUVERAINE

NAPOLÉON,

PREMIER EMPEREUR

DES FRANÇAIS.

Te ne magis salvum populus velit, an populum tu,
Servet in ambiguo, qui Consulit, et tibi, et urbi.

Hor. Epit. XVI. lib. I.

RAPPORT VERBAL

FAIT à l'Institut national des sciences et arts, dans la séance du 20 prairial an 10,

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ:

MÉMOIRES sur les fièvres pestilentielles et insidieuses du Levant, avec un Aperçu physique et médical du Sayd, etc.

« LE citoyen *Pugnet* s'est proposé de rendre compte, non-seulement de ce qu'il a observé relativement aux maladies de l'Egypte en général, mais encore sur le sol de ce pays et sur les mœurs de ses habitans.

» Il en commence le tableau physique et moral par le Sayd ou la haute Egypte, qu'il décrit avec des détails très-instructifs. La distribution des montagnes, des vallées, la nature de leurs principes inorganiques, la température qui est la plus habituelle; l'action des vents, du soleil sur les rochers, les terres calcaires et quartzeuses, sur les corps organisés; le cours du Nil, ses élévations, ses débordemens et la qualité de ses eaux

dans les différentes saisons; les productions des vallées en comestibles, en substances médicamenteuses, en boisson, en animaux terrestres et aquatiques; le nombre, la population, le caractère, les mœurs, les occupations des habitans de la haute Egypte, leur régime diététique et médical, forment ce tableau, dans lequel il paraît n'avoir rien omis de ce qui était accessible à son œil observateur.

» Il a rappelé ensuite tous ces objets à l'inspection, à l'observation et au jugement du médecin, non par des théories vagues, mais par les lumières positives que lui donnaient les rapports, la vue et l'examen scrupuleux des malades qu'il traitait.

» D'après ces connaissances, il a indiqué les maladies propres à ce climat, maladies qui sont presque inévitables, mais qu'il assure être moins variées et moins multipliées que celles qui s'observent en Europe.

» Ce premier mémoire, fort court, intitulé: *aperçu physique et médical de la haute Egypte*, contient beaucoup de choses. C'est une vraie statistique précise de ce pays, source féconde, dit-il, de recherches et d'étonnement pour l'Européen observateur qui y aborde.

» Dans le second mémoire, l'auteur examine ces deux questions: *la peste est-elle endémique*

en Egypte? est-il possible de la bannir de cette contrée?

» Il résout affirmativement la première question, au moins quant à la majeure partie de la basse Egypte, où toutes les causes qui peuvent donner naissance à cette fièvre pernicieuse se rassemblent, par la nature et la distribution du sol, des eaux, par la succession rapide et presque inévitable d'une chaleur brûlante, d'un frais humide dans les vingt-quatre heures, par l'aridité des vents, la stagnation des eaux, mais sur-tout par l'insouciance, la paresse et la soumission aveugle de ses habitans au fatalisme.

» Il a cependant observé que les naturels étaient moins vivement affectés par ces causes, que les Européens nouvellement arrivés : mais il ne balance pas à affirmer que cette endémie, née dans l'Egypte même, est contagieuse; que les miasmes, émanés des humeurs qu'elle déprave et corrompt d'une manière particulière et encore inconnue, s'attachent aux vêtemens, aux meubles, y restent inertes pendant plusieurs années; que développés dans la suite par une cause quelconque, ils font les mêmes ravages qu'ils avaient produits auparavant, la seule différence des effets provenant des dispositions propres à chaque individu, des localités et des circonstances.

» Détruire les causes qui suscitent cette fièvre,

serait sans doute le moyen de la prévenir ; mais on ne peut espérer d'obtenir les réformes nécessaires ni du peuple, ni du gouvernement ottoman sous lequel il vit. Son bonheur exigerait une vigilance, une activité telles que les a déployées le général *Bonaparte*. La véritable et la seule ressource que l'on puisse opposer aujourd'hui (l'auteur écrivait en l'an VII) à la propagation de la maladie, est le maintien et l'augmentation des lazareths, des quarantaines sévères. Le citoyen *Pugnet* propose un plan à suivre dans ces établissemens, et il trace les règles de conduite pour les malades, et même pour ceux qui ne sont qu'exposés à la maladie.

» Les 3.e, 4.e et 5.e mémoires contiennent la description des maladies épidémiques annoncées comme de la même nature que celle qu'on nomme vulgairement *peste*, et qui ont régné en Syrie pendant l'an VII, à Damiette pendant le cours du premier été de l'an VIII, et au Caire en l'an IX.

» Il distingue avec beaucoup de précision, quoique dans les plus grands détails, les symptômes particuliers à chacune de ces maladies, sous l'empire de la cause générale qui affectait tous les individus essentiellement de la même manière, de cette manière qui caractérise les fièvres pernicieuses, c'est-à-dire, par l'affaiblissement subit ou le trouble des fonctions animales, dont le principe est, ou comme éteint, ou jeté

dans une confusion qui exclut tout accord, toute harmonie. Les symptômes conjoints, tels que l'inflammation, la putridité, le plus grand affaissement nerveux, dépendaient de la constitution, du genre de vie, du sexe, de l'âge de l'individu, et par conséquent d'une plus grande disposition à recevoir de la cause primitive un plus prompt et plus grand développement du vice préexistant.

» De ces différences justifiées par l'expérience, combinées et saisies avec la sagacité d'un praticien qui approche du malade avec cette heureuse pauvreté d'imagination que *Locke* appelle *tabula rasa*, et ne voit que ce qui est, il a établi son plan de curation, autant que le permettaient la rapidité de la maladie, la multitude des malades, et le dénuement des secours diététiques et pharmaceutiques qu'il n'était pas possible de se procurer. En faisant ce qu'il a pu, il expose les motifs, les raisons qui l'ont dirigé, les cas où il a réussi, ceux où ses efforts ont été inutiles, et ceux où il a été obligé d'être spectateur oisif de la destruction.

» Le passage de cette maladie d'une contrée, d'une ville dans une autre, dont le site et les alentours étaient différens, par exemple, de la basse à la haute Egypte, a fixé son attention, afin de bien assigner la différence qui existait dans

sa marche et dans les symptômes qui l'accompagnaient, l'aggravaient et la rendaient plus meurtrière.

» Ces tableaux réunissent les trois époques les plus intéressantes pour un médecin, du séjour des Français en Egypte, et je ne peux me dispenser d'ajouter qu'ils répandront la plus grande lumière, non-seulement sur la maladie qui, depuis des siècles, ravage cette terre, qui y est endémique et même toujours existante, quoiqu'elle n'agisse pas toujours d'une manière aussi pernicieuse, mais aussi sur beaucoup de maladies auxquelles les Européens sont exposés, et dont ceux qui sont à peu près dans les mêmes circonstances, sont aussi vivement attaqués.

» Nous pouvons promettre le même avantage de la dissertation qui termine le travail du médecin *Pugnet*, qui a pour objet l'examen d'une maladie décrite par *Prosper Alpin*, comme commune en Egypte, et que les habitans du pays appellent *dem el mouia*. La distinction et l'appréciation de ses symptômes le déterminent à la qualifier de fièvre pernicieuse, peu différente de celles que nous voyons en Europe; elle cède aux mêmes remèdes. Il discute les différentes dénominations qu'on lui a données, et fait entrevoir le danger qu'il y a de changer ainsi le nom d'une maladie à raison des symptômes qui

se présentent dans son invasion, dans son cours ou dans sa terminaison. »

Les détails contenus dans ce rapport ne me laissent rien à dire, ni sur le sujet des mémoires qui y sont successivement analysés, ni sur le but que je me suis proposé en les publiant. Il me suffira de noter que si je reproduis mes observations sur les *fièvres pestilentielles et insidieuses* telles qu'elles ont paru d'abord, c'est parce que je n'ai pu me promettre de les juger aujourd'hui mieux que dans le temps où je les faisais. J'inviterai cependant à consulter, ou pour redresser mes erreurs, ou pour confirmer mes jugemens, les ouvrages qui ont été écrits après le mien sur la même matière.

Telle est *l'histoire médicale de l'armée d'orient, par le médecin en chef* RÉNÉ DESGENETTES. Le plan de cet ouvrage est très-vaste et parfaitement rempli. Il n'embrasse pas seulement la description des maladies auxquelles les Français, placés sous un nouveau ciel, étaient exposés, et l'indication des moyens que la médecine ou l'hygienne employaient tour à tour pour le salut d'une armée précieuse, mais il lie ces détails avec ceux des privations, des marches et des combats, avec des notions topographiques

générales et particulières, avec des traits de comparaison entre le genre de vie des habitans et celui des Français, avec l'état ordinaire de santé des uns et des autres, avec les nécrologies du Caire et de l'armée. La précision et l'exactitude qui règnent dans cette histoire, la placent dans le nombre des ouvrages rares et utiles; la multitude de faits et de préceptes qu'elle renferme lui donnent rang parmi ceux dont un médecin militaire ne peut se passer.

On doit porter le même jugement sur la *relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient en Egypte et en Syrie, par* D. J. LARREY, *doct. méd., chirurgien en chef de cette armée, etc.* L'auteur de cet ouvrage s'est également proposé de suivre la marche de cette expédition, et de lier avec cette marche l'histoire naturelle du pays, l'organisation du service chirurgical, et le développement successif des maladies externes. Quoique cette partie de la médecine soit celle dont il s'est principalement occupé, il a observé, suivi et décrit la peste, comme si elle eût seule fixé son attention. Il a décrit avec le même soin la fièvre jaune dont se compliquent en Egypte quelques plaies d'armes à feu. On remarque dans toutes les parties de sa relation l'observateur attentif, le médecin instruit et le chirurgien habile.

J'indiquerai de plus, un *mémoire sur la peste*

observée en Egypte, *par* Gaëtan Sotira ; un *essai sur la peste*, *par* Fr. Boussenard ; une *dissertation sur le bubon pestilentiel*, *par* J. Fr. Doucil ; et une thèse latine, ayant pour titre : *de febre nervosâ*, *seu de peste orientali à* Fr. Car. Hug. Laur. Pouqueville.

A la suite de mes observations recueillies en Egypte, j'ai cru pouvoir placer celles qu'un nouveau voyage m'a permis de faire dans les Antilles. Cette seconde partie est tracée sur le même plan que la première ; elle s'ouvre par un essai sur la topographie de Sainte-Lucie, dans lequel, après avoir examiné l'importance de la position de cette île, la nature de son sol, la richesse de ses produits, etc., je tâche de faire connaître son climat, et plus généralement celui des Antilles, la constitution et les mœurs de ses habitans, la diversité et les causes de ses maladies indigènes. Parmi ces maladies, je distingue la fièvre jaune ; je discute son origine, sa nature, son traitement, etc. ; je la rapproche de ses variétés, dont on l'a crue jusqu'à ce jour essentiellement différente ; je recherche enfin jusqu'à quel degré elle est à craindre sous le rapport de la contagion.

L'accueil qu'on a fait à mes mémoires sur la peste, ou à la première partie de cette collection lorsqu'elle a paru seule il y a environ deux ans, m'encourage à publier cette seconde partie, ou mes vues sur la fièvre jaune. Je me persuade

qu'elle sera reçue avec la même indulgence ; qu'on aimera à trouver réunis les tableaux des deux maladies les plus graves de l'ancien et du nouveau monde ; au moins qu'on aura égard au motif qui me dirige, celui de faire goûter aux autres quelques fruits rapportés de mes longs voyages.

OBSERVATIONS

APERÇU PHYSIQUE ET MÉDICAL DE LA HAUTE ÉGYPTE.

> Scribant alii, quibus iſta mens eſt, miracula ex auditu : ego, quod his-ce oculis, et qualicumque meo judicio percepi, ſpectandum propono.
>
> *Bontius. Meth. med. Ind. Ded.*

APERÇU
PHYSIQUE ET MÉDICAL
DE LA HAUTE EGYPTE.

INTRODUCTION.

L'EUROPÉEN qui se transporte en Egypte, est tout-à-coup accablé sous le poids des nombreux sujets d'observation qui se présentent à lui. Dès le premier pas qu'il fait sur ce nouveau sol, tout appelle et fixe son attention; il entre brusquement dans un monde, où non-seulement rien ne ressemble à ce qu'il a précédemment vu et éprouvé, mais où la nature et un reste d'instinct ne lui paraissent enfanter que des monstres.

En traversant la *Delta*, en parcourant les villes qui limitent ce fameux triangle, durant même son séjour dans la capitale, frappé des innombrables

contrariétés qui ne cessent de heurter sa manière habituelle d'être et de sentir, il ne tarde pas à s'apercevoir que la nature ne l'a pas fait pour ce climat, et qu'elle le punit d'avoir, contre son vœu, franchi l'espace qui l'en séparait.

Cependant il ne fréquente encore que des lieux dont la température est supportable; il peut égarer sa vue et ses pas dans des plaines, dont la fertilité émule l'étendue; les villes qu'il habite se ressentent d'une sorte de luxe et d'aisance; enfin, les hommes avec lesquels il entre en société, ont au moins une ombre de civilisation.

Dans le *Sayd*, au contraire, à mesure qu'il avance, la chaleur s'accroît, l'horison se rétrécit, les monts s'exaspèrent, les champs se convertissent en déserts, les habitations deviennent de plus en plus rustiques, et l'homme se rapproche davantage de la brute.

S'écartera-t-il de la ligne tracée par les deux rangées montueuses qui isolent l'Egypte supérieure? Mais là sont les confins du monde habitable; on ne trouve à droite et à gauche que des régions de sable, le rebut des mers, le jouet des tempêtes et l'image du chaos. Là, la nature ne donne aucun signe de vie; des débris de ses trois règnes extrêmement atténués, des molécules inorganiques, sont les seuls objets que puissent atteindre les sens; soit qu'ils s'élèvent en collines ou en montagnes, soit qu'ils s'étendent sur un plan onduleux ou uni, ils repoussent également le téméraire voyageur

qui ose les aborder; ils fuient sous ses pas; ils lancent contre lui les traits d'une lumière éblouissante, ils l'entourent d'un feu dévorant.

Ce premier coup d'œil est à la fois trop étendu et trop rapide : fixons un moment nos regards, et observons quelques détails. Ce n'est point l'histoire de l'Egypte que nous avons en vue, assez d'autres s'imposeront ou se distribueront cette grande tâche; ce n'est qu'un *aperçu physique et médical du Sayd* que nous nous proposons de saisir. Il nous suffira d'avoir éclairé, sous ce double rapport, le jugement qu'on doit porter sur ce pays; d'avoir fait connaître, au moins d'une manière générale, son sol, sa température et ses habitans.

Aspect du Sayd.

Le Sayd, ou la Haute-Egypte, est une longue, mais étroite vallée qui s'étend à peu près du 24.e au 30.e degré de latitude. Bornée à l'orient par le désert de la mer Rouge, à l'occident par les sables de la Lybie, elle se prolonge dans cet espace, en suivant la direction également tortueuse, et du Nil qui la fertilise, et des rochers qui l'encaissent.

Peu distante, en naissant, du 30.e degré et demi de longitude (1), elle s'en éloigne et s'en rapproche plusieurs fois. Autant elle s'en écarte, autant elle semble faire effort pour y revenir : ses nombreux

(1) Méridien de Paris.

replis ne paraissent la dévier que pour la ramener au point de son départ. Cependant, elle se lasse d'errer à l'entour d'une même ligne; une courbure très-prononcée, et non moins soutenue, la rompt dans son tiers supérieur, pour la porter du nord au nord-ouest; elle traverse ainsi le 29.e degré, et avance jusque dans le milieu du 28.e, où elle déploie, en forme d'arc, près de sa moitié inférieure.

Extrêmement resserrée vers son origine, elle semble fuir, on la distingue à peine entre les monts qui tendent à se réunir; mais elle s'évase peu à peu, et d'autant plus qu'elle se rapproche davantage de la Basse-Egypte. La progression de son évasement rappelée à une largeur commune, donne un résultat de trois à quatre lieues.

A son origine, l'élévation de son sol est en raison de son étroitesse: c'est en vain, pour cette partie, que le Nil enfle annuellement la masse de ses eaux; il ne peut atteindre sa hauteur que par un excès d'accroissement: aussi, presque stérile, elle donne à regret les plus misérables productions; bientôt plus basse, elle devient moins aride, et fournit aux principaux besoins de ses habitans. Plus basse encore, elle proportionne ses dons aux faveurs qu'elle reçoit du fleuve. Enfin, largement arrosée, elle laisse librement échapper de son sein des trésors qui se répandent, et dans le reste de l'Egypte, et dans plusieurs contrées lointaines (1).

(1) C'est sur le superflu de ses grains qu'est fondé son

Ses montagnes.

Qu'on ne cherche aucune trace, ni de végétation, ni de terre végétale sur ses deux chaînes de montagnes ; leur aridité est extrême. Ce ne sont point des rideaux de verdure que la nature s'est proposée de tendre, ou des magasins de bois qu'elle a voulu établir ; ce sont uniquement des bornes qu'elle a dû fixer à l'envahissement du désert : aussi elles se continuent sans interruption (1) de l'une à l'autre extrémité de l'Egypte supérieure. Elles la saisissent dès son commencement, et ne l'abandonnent que lorsqu'elle se termine elle-même. Alors, changeant tout-à-coup de direction, et se ployant en sens contraires, le rocher Lybien gagne les bords de la Méditerranée, et le *Mokatan* se porte vers le fond du golfe Arabique.

J'ai déjà observé qu'elles affectaient dans leur prolongement un grand nombre de courbures, de sinuosités et de contours. Elles les répètent et les multiplient avec un concert singulier ; l'art ne

---

commerce avec l'Asie. Elle reçoit principalement en échange des mousselines, des schaals, des étoffes de soie, des porcelaines, des pierres précieuses, du café, du *tombak*, (tabac fort doux) des drogues, des parfums et des arômes.

(1) Je veux dire sans interruption notable ; car elles souffrent plusieurs intersections légères qui ouvrent différentes voies pour aller d'une part aux *Oasys*, de l'autre à la mer Rouge.

saurait ordonner de plus justes rapports. De même que les angles saillans de l'une répondent aux angles rentrans de l'autre, de même celle-ci loge ses énormes gibbosités dans les profondes excavations que lui offre la première.

La première, ou le *Mokatan*, est sensiblement plus élevée (1). Ce n'est pas que de leurs degrés de hauteur résulte un plan soutenu, ou que la chaîne Lybienne n'aie par fois des éminences qui dominent celles que lui oppose sa concurrente; mais en général la supériorité du *Mokatan* est manifeste; aussi, quand il pleut dans la Haute-Egypte, ce qui est fort rare, par la raison que le pays est en même temps trop bas et trop découvert, c'est particulièrement sur lui que les nuages s'accumulent, se rompent et se déchargent.

D'ailleurs, leurs élémens, leur composition, leur stratification, en un mot, tous leurs points de comparaison, sont absolument les mêmes. Ce sont, des deux parts, des masses très-âpres, beaucoup plus larges que hautes, et formées par la superposition de plusieurs couches parallèles. Leur début est un granit rougeâtre qui a perdu son revêtement; le grès se montre quelques pas au-delà, et au grès succède la pierre calcaire, qui se soutient dans tout le reste de leur étendue. Taillées

(1) Cependant aucun de ses points ne m'a paru donner cent toises.

en pyramides (1), leurs faces opposées offrent une pente plus ou moins rapide, et leur sommet tronqué, une plaine plus ou moins vaste. Le sommet de chacune se divise quelquefois, mais le corps ne tarde pas à se composer, et une seule base paraît les unir. Enfin, dans la coupe de leurs faces, dans la disposition de leurs couches, dans le mélange de leurs parties constituantes, elles laissent également entrevoir l'action uniforme et paisible d'une même puissance qui les a édifiées en même temps.

Ce que l'eau a si péniblement et si lentement formé, l'air s'efforce chaque jour de le détruire. Il calcine leur surface, il aplanit leur cime, il déchire leurs flancs; enfin, attaquant leurs principes eux-mêmes, il les désunit, les atténue et les fait tomber en poudre sous la plus légère pression. C'est sur-tout sur la chaîne Lybienne, qui est beaucoup plus exposée à la fougue des vents dominans, qu'il faut suivre ces traces de dégradation.

Pour achever le tableau qu'elles présentent au dehors, il ne me reste qu'à les parsemer de silex grossiers et de débris de coquillages.

Il n'en est pas de même de leur intérieur : soit que le grand agent de leur ruine ne puisse y exercer aussi librement ses moyens destructeurs,

---

(1) Je pense que leur coupe a donné la première idée d'un monument pyramidal, comme il me paraît très-vraisemblable qu'on a modelé sur un dattier les fûts et les chapitaux des premières colonnes.

soit que les élémens qui s'y réunissent soient plus purs et mieux broyés, plus on fouille profondément, plus la pâte éclate en blancheur, en finesse et en homogénéité. Elle devient susceptible d'un très-beau poli, et rivalise presque avec le marbre. On sait combien de voyageurs y ont été trompés (1).

Au-dessus de ces montagnes, s'élève, sur une nouvelle rangée, une multitude étonnante de collines : tels de nombreux rejetons qui s'élancent du pied vermoulu d'un vieux arbre. Leur figure est très-irrégulière, leur organisation confuse, et leur défaut de cohésion extrême. Ce sont des détrimens calcaires, les uns pulvérulens et les autres massifs, que la main du temps ne cesse d'enlever au corps des rochers, pour les accumuler à leur base.

Sa plaine.

Heureuse la haute Egypte, si ces détrimens ne dépassaient jamais ces premières bornes ; mais, plus volumineux, ils prolongent eux-mêmes leur course ; et, plus atténués, ils suivent l'impulsion

---

(1) Ce que je viens de dire sur la nature des pierres qui forment les deux grandes chaînes du Sayd, ne doit pas faire concevoir une minéralogie très-riche, ou une lythologie bien variée ; et en effet, on l'y trouve fort peu. Mais si l'on passe de la vallée qu'elles bornent, dans le désert de la mer Rouge, qui est à l'orient, on est bientôt dédommagé de l'insuccès des premières recherches. Ce vaste désert, hérissé de montagnes arides, offre à cet égard le plus grand intérêt.

des vents. C'est ainsi que, mélangés avec les grains quartzeux que fournissent les déserts voisins, ils occupent les deux tiers ou les trois quarts de la plaine, qui de là s'étend, soit à l'orient, soit à l'occident, jusqu'au lit du fleuve. C'est ainsi que leurs progrès soutenus concourent, avec le défaut de bras et les bornes que l'inondation a coutume de se prescrire, pour enlever chaque année à la culture une nouvelle portion de l'un des sols les plus productifs.

On se peint difficilement le contraste qui règne entre ces deux portions de terrain. Elles se touchent de toutes parts, elles tranchent néanmoins l'une sur l'autre par la plus entière opposition de rapports (1). L'une, plus rapprochée de la montagne, est blanche, sablonneuse et très-mobile; elle prend et cède l'eau avec une égale facilité; elle est chaude et dessicative; elle produit, à longs intervalles, quelques végétaux, ou âcres, ou nauséabonds, la plupart fort maigres (2). L'autre, plus

(1) Elles contrastent jusque dans l'inclinaison de leurs plans; et en effet, après avoir été conduit par une pente très-douce, du pied des montagnes aux terres cultivées, on n'arrive de là aux bords du Nil que par une ascension également faible et graduée.

(2) Là se trouvent le séné, la morelle, la jusquiame, la coloquinte, le grand apocin, la pomme épineuse, etc.

Il est très-vrai que les nombreux *haramy* (voleurs) de la haute Egypte, se servent de cette dernière plante pour endormir ceux qu'ils n'osent dévaliser dans l'état de veille.

voisine du Nil, est noire, argilleuse et extrêmement liante; elle se sature peu à peu d'eau, et la retient obstinément; elle est froide et humide; elle est presque en tout temps couverte de plantes bien nourries, mais fades et insipides (1). Sans doute leur combinaison (2), dirigée par un art intelligent, donnerait un terrain parfait et d'excellentes productions; mais, quel est l'Egyptien capable de sentir ces avantages, et d'entreprendre les travaux qui les lui procureraient? Il lui faut un sol qui lui accorde beaucoup en peu de temps et sans peine; peu lui importe que ses récoltes soient d'une qualité inférieure, pourvu qu'elles soient abondantes, nombreuses et presque spontanées.

On conçoit moins encore les grands et rapides changemens qui s'opèrent sur ce sol, dès qu'il cesse d'être abreuvé et cultivé. D'abord il se gerce, et fait les retraites les plus profondes. Il se décompose ensuite, rapidement et à vue d'œil. Soit la fermentation qu'il subit, soit la succion qu'exercent sur lui les hédysarum, les gramens et les joncs vigoureux dont il se charge, il perd tout-à-coup tout

---

(1) Cette végétation, si belle et si prompte, ne satisfait que les yeux: le peu de substance alibile qu'elle renferme, y est si délayé, si mal élaboré, que la bouche et l'estomac la reçoivent avec le même dégoût.

(2) La terre cultivée n'est pas à la vérité de l'argile pure; mais que sont environ sept parties de terre quartzeuse, vingt de pierre calcaire...., sur quarante-trois d'alumine?

ce qu'il contenait d'organique, et se convertit en une poussière grisâtre extrêmement déliée, que dispersent les vents. Pour se rétablir, il exige indispensablement que le Nil r'ouvre sur lui le cours de ses eaux vivifiantes, et qu'un nouveau travail fasse servir à sa nutrition les restes des végétaux parasites qui le dévoraient.

Nul doute sur l'exhaussement annuel de ce terrain. Je n'ai pas besoin, pour m'en convaincre, de recueillir les témoignages des anciens, de les comparer entre eux et avec mes observations propres; il me suffit de jeter les yeux sur l'espace que je parcours. Je vois que l'Egypte entière n'est qu'un énorme bloc calcaire, et que l'argile qui recouvre ce bloc est un tribut étranger que dépose chaque inondation du fleuve. Je vois ce fleuve, à chaque époque de son accroissement, devenir excessivement fangeux, avant même d'aborder l'Egypte, et s'épurer à mesure qu'il décroît. Enfin, lorsqu'il décroît, je distingue successivement les nombreuses couches (1) que le temps lui a permis d'accumuler sur ses bords.

Il est une autre source de conviction pour celui qui voyage dans le Sayd; c'est la considération de l'élévation graduelle du rivage au-dessus du fleuve. Plus on se rapproche de son extrémité méridionale, plus ses bords s'exhaussent. Leur

---

(1) Elles sont encore plus remarquables, quand un lit de sable, étendu par le vent, les sépare.

hauteur est constamment en raison, et du volume d'eau qu'a pu fournir chaque accroissement du Nil (1), et de la quantité de limon que chaque volume d'eau tenait en suspension (2).

Si je m'écarte des bords pour visiter l'intérieur, je ne découvre aucun monument qui ne soit plus ou moins enterré, ou plutôt dont les degrés d'enfouissement ne répondent à peu près à ceux de l'élévation progressive de toute l'étendue du terrain. C'est ainsi que les palais de *Thèbes* voient leur base descendre très-profondément dans le sein de la terre, tandis que les portiques d'*Antinoé* sont presqu'entièrement à découvert. J'ai d'ailleurs égard, et aux entassemens accidentels qui excèdent même fort peu le niveau général, et aux temps auxquels paraissent appartenir ces vénérables constructions.

Il suit de cette élévation graduelle du sol, qu'un même accroissement du fleuve produit, sur la longueur de la haute Egypte, dans l'état où

---

(1) Il est toujours plus considérable dans le haut du Sayd que dans le bas. Il a de plus, dans sa partie supérieure, tout ce qu'il est contraint de livrer en descendant, et à la chaleur de l'atmosphère, et à la soif du terrain qu'il parcourt. De là vient que l'an 7, tandis que le *Mekyas* de *Rhoudah* ne marquait que douze coudées et seize doigts, on en comptait à *Syène* quatorze et neuf.

(2) Cinq onces d'eau puisée à *Khenéh*, dans le fleuve, lorsqu'il m'a paru être le plus fangeux, m'ont donné trente-neuf grains de dépôt terreux sec.

elle se trouve, des effets bien différens. Très-fort, ou lorsqu'il acquiert de dix-sept à dix-huit coudées (1), il inonde à la vérité sa partie la plus supérieure, mais il étend sur sa partie la plus basse, une masse d'eau trop considérable. Au contraire, s'il se borne à quatorze ou environ (2), ce qui était d'abord trop abreuvé, ne l'est que convenablement, et tout le reste manque absolument d'eau. C'est ce qu'on a pu noter en l'an 7; le débordement n'a commencé qu'entre *Ghirghéh* et *Syouth*. L'ancienne capitale du Sayd, et à plus forte raison les lieux situés plus supérieurement, ont été complétement privés du bienfait de l'inondation, tandis que *Syouth* sa rivale, et tous les lieux inférieurs, ont eu cette exacte mesure qui précède et fait régner l'abondance.

Je dois observer, avant de terminer cet article, qu'on rencontre fréquemment, sur-tout dans les régions sablonneuses, et en se rapprochant des montagnes, des basaltes, des pierres-ponces, des cailloux encroûtés de scories, et plusieurs autres produits volcaniques, monumens plus durables que l'histoire et la tradition des révolutions intestines qui, dans des siècles très-reculés, ont

---

(1) La coudée, ou le *draa* du nilomètre, égale vingt pouces, et se divise en quatre palmes de six doigts, ou en vingt-quatre doigts de dix lignes.

(2) Je parle, non de la quantité absolue des eaux du fleuve, mais de son augment réel.

vraisemblablement tourmenté ce pays. Cependant, on ne découvre nulle part aucune trace de bouleversement ou de secousse violente; la continuité et le parallélisme des couches se soutiennent dans la plaine et sur les monts, avec une régularité presque sans exemple.

C'est dans les mêmes régions que se trouvent ces jaspes bruns, vulgairement appelés *cailloux d'Egypte*. Leur forme arrondie, et leur surface plus ou moins lisse, indiquent assez, qu'avant d'être stationnaires dans ces lieux arides, ils ont été fort long-temps le jouet des eaux.

Son fleuve.

Dois-je remonter aux sources du Nil, parcourir avec lui une grande partie de l'Afrique intérieure, franchir ses nombreuses cataractes, suivre les progrès variés de ses débordemens?. . . . je ne le pense point; la plupart de ces recherches excèdent au moins les bornes que je me suis prescrites.

Le Nil entre dans l'Egypte par sa dernière cataracte. Les aspérités rocailleuses qui déchirent son sein, n'opposent qu'un obstacle imparfait à la liberté de son cours. Il semble se jouer entr'elles quand il est faible; il surmonte aisément leur plus grand nombre quand son accroissement rétablit ses forces. Dégagé de cette espèce d'entrave, on le voit se porter sur la chaîne Lybienne, qu'il semble préférer, mais qu'il abandonne presque

aussitôt pour se rapprocher de plus en plus du *Mokatan* (1).

Il divise ainsi la vallée sinueuse qu'il traverse en deux longues bandes de terrain, de largeur constamment inégale. C'est la gauche qu'il resserre supérieurement; peu à peu c'est la droite. C'est encore sur la gauche qu'il étend ses principaux bras (2), dès le moment où son corps s'en éloigne. Son bras le plus considérable part des environs de *Melawy*, longe, à l'occident, les provinces de *Miniéh* et de *Beny-Souef*, pénètre enfin par la gorge du *Fayoum*, dans l'arrondissement de ce nom, où il se répand et forme le lac *Mœris*, *Birquet el Keroün*.

Je ne saurais déterminer assez exactement les dimensions de son lit; sa largeur est trop inconstante (3); et sa profondeur, de quelque manière que j'aie voulu la déterminer, m'a toujours semblé incommensurable. Tel endroit sur lequel on échoue aujourd'hui, offrait à peine un mouillage les années précédentes; et tel autre que les derniers degrés de décroissement du fleuve ne pouvaient mettre à sec, en avoisine un que le plus haut point de

---

(1) Son cours étant une fois déterminé vers la rive droite, il ne cesse d'empiéter sur elle; et même, en plusieurs endroits, il est déjà parvenu jusqu'aux pieds du mont.

(2) Jadis ils étaient fort nombreux. Il n'est point de lieu ancien, au-dessus duquel on n'aperçoive encore les vestiges du large canal qui le fertilisait; mais il n'en reste que des vestiges.

(3) La plus grande est d'environ un quart de lieue.

sa crue recouvre seulement. On devine aisément la cause de cette irrégularité. Le lit du Nil est un terreau fort léger, sur lequel ses eaux accumulent chaque jour, et de nouvelles couches qu'elles tenaient en suspension, et de nouveaux massifs qu'elles ont arraché à leurs bords. Il doit donc acquérir chaque jour davantage; mais, en acquérant ainsi, il doit être d'autant plus inégal, que ces matériaux, livrés à eux-mêmes, sont plus mobiles, ou que, soutenus par un appui quelconque (1), ils opposent plus de résistance à la force qui tend à les déplacer.

La rapidité de son cours augmente et diminue avec la quantité de ses eaux. Elle n'est cependant jamais assez considérable pour s'opposer à la remonte d'un *mach* poussé par un vent médiocre, ou pour accélérer au-delà de trois quarts de lieue par heure la descente d'une *djerme* abandonnée aux courans. Elle serait beaucoup plus forte dans la partie supérieure du Sayd, si elle n'y était modérée par des tortuosités qui se renforcent en se rapprochant de *Syéne*. Elle serait au contraire beaucoup plus faible dans sa partie inférieure, si le fleuve ne tendait à se redresser à mesure qu'il se dirige vers le *Caire*. Les nombreuses îles qu'il

---

(1) Ces appuis sont le plus souvent des pointes qu'élève le rocher fondamental. Telles sont celles qu'on aperçoit lorsque les eaux sont basses, vis-à-vis *Kasr-Essayad*, derrière *Gaou-Garbiéh*, au-dessous de *Cheykh-Abadéh*, etc.

renferme dans son sein, leur distribution et leur étendue, concourent aussi à maintenir cet équilibre dans l'écoulement de ses eaux. Enfin, quand le Nil est parvenu à son extrême décroissement, ce n'est pas seulement sa presque stagnation que la navigation redoute, ce sont bien plus encore les nombreuses sèches ou les bas-fonds multipliés qui arrêtent à chaque pas de simples barques.

Le Nil commence à croître en messidor (1). Ses progrès sont d'abord lents et gradués; mais bientôt il ne connaît ni ordre ni frein; ou il épanche tout-à-coup son urne entière, ou il l'incline si faiblement, qu'elle ne fournit pas d'augment sensible. L'an 7, à *Esnéh*, il ne croissait chaque jour que d'un, deux, trois et quatre doigts, lorsqu'il en acquit subitement huit et dix. Parvenu à ce terme, il s'enfla moins et cessa de croître. Son repos fut d'environ quarante-huit heures, après lesquelles il s'éleva de nouveau et plus rapidement que dans le principe. Dans ce second effort, il parvint à augmenter de onze doigts et demi, durant le seul laps de vingt-quatre heures. Il s'éleva moins ensuite, pour reprendre peu après et céder encore. Mais à ce relâchement, qui fut de courte durée, succéda un nouvel effort, qui lui fit gagner jusqu'à seize doigts moins quatre lignes, dans le

(1) En l'an 7, son accroissement fut remarqué à *Esnéh* dès le 9 de ce mois, mais au *Caire* on ne s'en aperçut que le 20.

même intervalle d'un jour et d'une nuit. Dès-lors, c'est-à-dire depuis le 1.er fructidor an 7 jusqu'au milieu de vendémiaire an 8, il ne cessa d'augmenter et de diminuer tour à tour, avec cette différence que la hausse l'emporta sur la baisse jusqu'au 23 du premier de ces deux mois, et la baisse sur la hausse, depuis cette dernière époque, qui fut celle de son décroissement réel (1).

Dès qu'il commence à croître, il est excessivement fangeux; on ne peut boire son eau qu'après l'avoir fait déposer dans des vaisseaux enduits d'un mucilage végétal. Elle s'épure insensiblement, et à mesure qu'elle baisse. En pluviôse, elle est passablement claire. Si elle se soutenait dans cet état, ce serait à juste titre que l'Egyptien vanterait sa beauté et sa salubrité. Limpide, fraîche et légère, elle réunit les principales qualités d'une boisson agréable et bienfaisante; mais il faut qu'elle éprouve un troisième changement. Le Nil dégénère en un vaste marais, dont les eaux mortes et brûlantes ne sont potables qu'après avoir été purifiées avec soin, et rafraîchies dans des vases poreux qu'on expose à un courant d'air.

On se ressent de cette dernière altération beaucoup moins dans le Sayd que dans la basse Egypte. On s'en ressent aussi beaucoup plus tard, puisque l'eau y devient à peine, vers la fin de

(1) Son décroissement n'eut lieu, à *Rhoudah*, que le 2 vendémiaire.

prairial, ce qu'elle est ailleurs dès le commencement de ce mois, ou même plutôt, sans doute parce que le fleuve, contenu dans un seul lit, n'y est jamais aussi bas. C'est encore pour cette raison que l'usage des puits et des citernes est si négligé dans toute l'Egypte supérieure, où il n'est que ceux qui habitent loin des bords du Nil qui, pour rapprocher en tout temps l'eau de leurs besoins domestiques, sont forcés d'y avoir recours (1).

La boisson répétée, et de cette eau qui se corrompt en vieillissant, et de l'eau nouvelle qui, en débordant, se charge de particules salines, donne lieu à une affection cutanée (2) qui se

---

(1) En général, l'eau des puits est saumâtre; il n'est que le besoin et l'habitude qui puissent la faire supporter.

Celle, en particulier, de *Qosseir*, est l'une des plus pernicieuses que je connaisse. Elle fatigue l'estomac; elle purge à l'excès; elle développe, à la longue, des engorgemens et des obstructions d'une opiniâtreté presque insurmontable. Enfin, elle est si mauvaise, que les habitans, avertis par une longue expérience de son insalubrité, préfèrent en aller chercher, pour leur boisson, jusqu'au mont des Emeraudes, (*Ghebel-Zoumroud*) qui est à une journée plus au sud.

(2) Durant le cours du second été de l'an 6 que je passai à *Rosette*, je ne bus que de l'eau qui avait été recueillie dans des citernes avant l'accroissement du Nil, et je m'aperçus fort peu de cette éruption. L'année suivante, au contraire, je ne bus que de l'eau nouvelle, et alors cette éruption me couvrit de la tête aux pieds.

Cette observation, et quelques autres semblables, me portent

renouvelle chaque année à la même époque. C'est une vraie éruption dartreuse, une dartre volante qui se marque sur toutes les parties du corps, notamment sur le tronc et les extrémités supérieures, par un grand nombre de petits points rougeâtres. Son effet le plus fâcheux est de s'accompagner d'une démangeaison vive qui invite au frottement, mais que le frottement irrite et convertit en un sentiment de cuisson très-fatigant. Un augment de transpiration, quelque soit sa cause, le rend beaucoup plus importun : on croit alors être entouré d'épines, et sentir de toutes parts l'introduction de leurs pointes aiguës.

Cette maladie, sainement appréciée, est un bienfait de la nature, qui porte sur l'organe le moins sensible et le plus étendu, un principe d'irritation assez fort pour exercer sur toute autre partie, les ravages les plus cruels. C'est une dépuration nécessaire qui se fait, ou par la surface extérieure du corps, ou par le canal intestinal, avec cette différence notable, qu'elle n'est jamais dangereuse dans le premier cas, et trop souvent mortelle quand elle détermine un cours de ventre. Au reste, elle est incomparablement moins fatigante dans la haute Egypte que dans la basse, parce que l'eau n'y parvient pas, en décroissant,

---

à croire que l'eau nouvelle est au moins la principale cause de cette indisposition qui, d'ailleurs, reparaît et cesse chaque année avec l'accroissement du Nil.

à un égal degré d'altération, et ne s'y charge pas, en débordant, d'une aussi grande quantité de sels. Dans la basse Egypte, le sol, presque entier, est couvert de larges efflorescences salines; dans la haute, on n'en trouve que quelques vestiges sur les points reculés que le Nil n'aborde presque jamais, ou sur ceux qu'il n'arrose qu'après avoir filtré souterrainement (1).

L'eau du Nil, bue même copieusement à toute autre époque, n'est qu'apéritive. Durant l'été, elle pousse à la peau; et pendant l'hiver, cette voie d'issue lui étant fermée par le refroidissement de l'atmosphère, elle augmente la quantité des urines. Je l'ai vu simuler un purgatif, et exciter des selles abondantes chez des sujets qui en avaient fait excès. Son analyse, en découvrant le sel marin, le sel d'epsom... qu'elle contient, explique ces effets.

Son climat.

Le climat de la haute Egypte est très-chaud, mais ses degrés de chaleur varient, et avec les degrés de latitude sous lesquels ses différentes régions sont placées, et avec l'ordre des saisons. C'est ainsi que la température est en tout temps beaucoup plus forte à *Assouan* qu'à *Atthfyellhy*, et

(1) L'eau qui a ainsi filtrée, est beaucoup plus chargée que celle du fleuve d'acide muriatique, combiné avec de la soude, avec de la chaux, avec de la magnésie, etc.

incomparablement plus faible en tout lieu pendant l'hiver que pendant l'été. Jugée relativement aux lieux durant une même saison, par exemple, l'été, et remontant toujours à mesure qu'elle s'élève, elle donne, au thermomètre de Réaumur, depuis 24° ou 25°, jusqu'à 37° ou 38°. Jugée relativement aux saisons dans un même lieu, tel que *Syouth* qui occupe à peu près le centre, et suivie dans son augment annuel, elle se porte de 10° ou 12°, à 30° et même 34°. De midi, heure à laquelle nous venons de l'observer, au soleil couchant, elle décroît au moins de 1°, et au plus de 8°. Elle continue à s'affaiblir jusqu'au lever du soleil du lendemain ; et dès-lors, jusqu'à midi, elle reprend de 8° à 16°. Au reste, une seule bouffée des vents du sud ou du nord la rappelle subitement de l'un à l'autre de ces points extrêmes. L'échauffement du sable est beaucoup plus considérable que celui de l'atmosphère. Le citoyen *Nouet*, en cherchant, pendant son voyage dans la haute Egypte, ces deux termes de la plus grande chaleur, a répété quelques observations propres à établir une règle de différence. Il me suffira de citer celle faite à *Philéh* le 28 fructidor an 7, vers midi. Son thermomètre marqua 34°, 3, à l'ombre, et 54° dans le sable.

Sous ce climat, la saison des chaleurs occupe seule la moitié de l'année ; elle s'étend du commencement de germinal à la fin de fructidor, ou de l'équinoxe du printemps européen à l'équinoxe

d'automne. Durant les trois premiers mois, qui forment un été très-distinct du suivant, les vents dominans se partagent entre l'est, le sud et l'ouest. Sous l'influence du sud-est, le ciel est ténébreux, l'air pesant et la chaleur humide. Sous celle du sud-ouest, de ce vent du désert appelé en Arabe *Kampsin*, un épais nuage, d'une poussière très-fine, s'interpose entre le ciel et la terre; la chaleur est sèche, l'air est extrêmement raréfié (1), les plantes languissent, et les animaux hâletans sont menacés d'une suffocation prochaine. Mais heureusement cette tempête passe, et avec elle le danger de la mort. Le second été, qui commence avec messidor, et finit avec les jours complémentaires, est presque, sans interruption, sous l'empire du nord ou du nord-ouest. Ces vents entretiennent la pureté de l'air, et modèrent l'intensité de la chaleur. Ce qui aide encore à supporter celle-ci, ce sont les sueurs abondantes auxquelles tous les êtres animés sont alors soumis (2); l'eau ruisselle incessamment sur tous leurs membres, principalement lorsqu'après un exercice modéré, ils s'abandonnent au repos. En vendémiaire et brumaire, c'est-à-dire pendant l'automne, les vents

---

(1) Celui qui est exposé à son courant, croit se trouver en présence d'un four très-animé.

(2) L'excès du calorique s'échappe avec elles, comme l'eau se raffraîchit d'autant plus qu'elle s'exhale en plus grande quantité à travers les pores du vase qui la contient.

Elles sont en général surchargées de phosphate calcaire.

du nord, de l'est et du nord-est, relèvent les précédens. L'atmosphère se refroidit, le ciel devient nébuleux, et les nuages se résolvent en pluies qui, le plus ordinairement, se répandent hors la latitude de la haute Egypte. Les dernières soirées de vendémiaire an 8 ont été très-orageuses; chaque entrée de la nuit s'annonçait par de fréquens éclairs, que suivaient des coups de tonnerre affreux. A ce tumultueux état, nous avons vu succéder, les 1.er et 2 brumaire, entre neuf et dix heures du matin, non des pluies, mais des ondées violentes qui ont pour ainsi dire suppléées au défaut de l'inondation dans *Akmin*, *Ghénéh* et les lieux intermédiaires. L'hiver se fait sentir pendant frimaire et nivôse. Il faut être Egyptien, et n'avoir jamais vu ni glace ni neige pour l'appeler de ce nom. Il est si modéré, que durant son cours, la plupart des arbres, même délicats, ne déposent aucune de leurs parures; que plusieurs, au contraire, qui croissent en pleine terre, se chargent alors de fleurs. Les vents d'ouest et du nord-ouest, qui s'établissent dans cette saison, continuent jusqu'à la fin de la suivante ou du printemps. Le printemps répond donc aux mois pluviôse et ventôse. Cette partie de l'année est incontestablement la plus agréable (1); elle rend au ciel son éclat,

(1) Cependant son début, ou la fin de l'hiver, est quelquefois très-orageux. C'est ainsi que nous avons vu à *Ghénéh*, le 29 nivôse soir an 8, tomber une grêle fort abondante,

à l'air une douce chaleur, et à la germination, qui n'est jamais interrompue, une vigueur bien marquée. C'est dans cette saison que les rosées cessent insensiblement, après un faible règne d'environ cinq mois (1).

Maladies régnantes.

Toutes les maladies qui affligent cette contrée, portent manifestement sur le système lymphatique; ou elles l'affectent spécialement, ou elles étendent jusqu'à lui leurs principaux désordres. On n'en est point surpris, quand on considère que c'est le système le plus influencé par le climat.

Je ne parlerai point ici du *habbe-nil*, ou de cette éruption dartreuse qui se développe pendant le second été; je l'ai assez fait connaître dans l'un des articles précédens.

Je ne m'occuperai pas non plus, ni de la peste, (*qoubbéh*) ni du redoutable *dem-el-mouia* qui concourt avec elle: j'ai traité ces deux sujets

---

et composée de grains qui égalaient en volume au moins une grosse noisette.

(1) En écrivant ce que j'ai observé dans la haute Egypte, je ne crois pas devoir faire à chaque instant remarquer ce en quoi elle diffère de la basse. Je dois moins encore noter que les différences qui y existent, s'affaiblissent ou se renforcent selon qu'on se rapproche ou qu'on s'éloigne du Caire.

dans des mémoires particuliers. J'observerai seulement que ces deux maladies sont infiniment plus rares et moins funestes dans la haute Egypte. Elles y parurent il y a neuf ans, en 1791 ; mais des communications qu'on n'interrompt jamais avec le *Caire* les y avaient introduites; mais une température extraordinaire y favorisa leur développement ; mais enfin elles y firent beaucoup moins de ravages que dans les lieux subjacents. Elles furent d'autant moins fâcheuses, qu'elles s'élevèrent davantage; et d'*Esnéh* à *Assouan* elles ne comptèrent presque aucune victime. Au reste, jamais elles ne commencent par cette dernière ville; c'est toujours par les lieux les plus rapprochés de l'Egypte inférieure. On s'en aperçoit d'abord à *Beny-Souef* ou à *Miniéh*, puis à *Syouth*, *Ghirghéh*, *etc.* Il y a plus, quelquefois elle s'arrête à *Miniéh*, ou un peu au-dessus; et l'avant-dernière ne dépassa pas *Ghirghéh*.

Il n'en est pas de même du *demaouïe*, ou fluxion cérébrale (1). Peu connu au *Caire*, et moins au-dessous, il est d'autant plus terrible supérieurement, que les lieux sont plus élevés. C'est durant le second été qu'il frappe avec plus de vigueur (2), qu'il frappe de préférence ces infortunés que le

(1) J'ai resserré dans cet article la description plus étendue que j'en avais faite dans un autre mémoire.

(2) Ce fut pendant les mois de messidor et thermidor an 7, qu'il fit tant de ravages à *Esnéh*.

besoin condamne à supporter le poids du jour et de la chaleur. Ils sortent de leurs misérables huttes, sains et dispos ; ils y rentrent, après une forte insolation, dans un état voisin de la mort. Leur tête appesantie penche sur l'une ou sur l'autre épaule; chaque pas, chaque secousse s'y répètent, en y renouvelant des douleurs atroces : c'est communément au vertex que répond très-profondément le siége de ces douleurs. Leurs yeux, couverts d'une teinte jaunâtre, se ferment à la présence de la lumière ; une bile amère inonde leur bouche, et s'en échappe par flots ; leur respiration est rare et profonde ; leur pouls, d'abord très-dur, mais développé, devient de plus en plus petit et intermittent ; ils ne dorment point, ou leur sommeil inquiet est fréquemment interrompu ; ils s'éveillent en sursaut ; ils ne cessent d'élever les mains vers le sommet de leur tête ; leurs urines sont grasses et saffranées ; ils vont très-difficilement du ventre ; bientôt un délire obscur se déclare ; bientôt la région du foie devient douloureuse et se tend ; enfin au délire succède un assoupissement profond, dans lequel ils meurent.

Les signes que présente cette maladie, de concert avec l'inspection des cadavres, nous découvrent une double affection chez les sujets qui en sont atteints : l'une porte sur le cerveau, sur sa propre substance, et l'autre sur celle du foie. Dans l'un et dans l'autre organe, on trouve, après la mort,

un afflux bilieux considérable, ou un abcès, ou une gangrène.

Si le malade n'est pas secouru assez promptement, il est rare qu'il survive au quatrième jour; il périt même quelquefois dans les premières trente ou trente six heures. Malheur à lui si on le saigne, à moins qu'il n'éprouve les accidens d'une pléthore bien marquée: c'est à l'émétique qu'il faut avoir incessamment recours, et qu'il faut répéter ou soutenir à dose brisée, jusqu'à l'entier soulagement des symptômes.

Les dyssenteries *ensel-batn*, ou *batn betougaou*, règnent dans la haute Egypte, sur-tout pendant le second été, mais elles y règnent avec moins de fureur que dans la basse. Elles sont essentiellement putrides, et s'accompagnent, tantôt d'une fièvre continente, tantôt d'une fièvre remittente bilieuse. Ce sont précisément la dyssenterie maligne et la dyssenterie putride de *Zimmermann*. Je ne dois rien ajouter à la description ni au traitement que propose cet illustre auteur.

Les ophtalmies *Ramdan* sont également plus rares dans l'Egypte supérieure; elles y retiennent tous les caractères d'une endémie. Voici le résultat de mes observations sur cette maladie qu'on ne saurait trop faire connaître.

Elles débutent par une vive démangeaison qui affecte un seul point, ou du globe de l'œil, ou de ses parties adjacentes; c'est le plus souvent l'un des

deux angles qui l'éprouve. Bientôt ce point devient légèrement variqueux, et à la démangeaison succède le sentiment d'une douleur âcre: l'une et l'autre se déploient insensiblement sur toute l'étendue de la conjonctive. Les paupières se tuméfient, les points lacrymaux se resserrent, la surface du globe rougit et se boursouffle, l'œil est larmoyant, et les larmes qui coulent sur la joue, brûlantes. Si le malade ouvre ses yeux à la lumière, chaque rayon qui s'y introduit, frappe sur eux un coup véhément, mais obtus. S'il meut ses paupières, il ressent une douleur déchirante, semblable à celle que produiraient des graviers très-fins et très-aigus que ce mouvement promènerait sur la sclérotique. La membrane pituitaire qui recouvre les fosses nasales, les sinus frontaux, etc., a coutume d'être affectée : on voit donc en même temps survenir tous les accidens d'un coryza. La douleur augmente chaque soir, dès le coucher du soleil; elle s'accompagne de la fièvre et d'un violent mal de tête, qui occupe sur-tout les régions frontales et temporales. Les élans et les battemens pénibles qui se font sentir sur le globe, se répètent dans ces régions. Dès le lever du soleil, et durant le jour, la fièvre, ou diminue, ou cesse absolument, et le malade est incomparablement moins fatigué. J'ai vu des sujets chez lesquels chaque exacerbation décidait un accès de délire. Au reste, il est rare qu'un œil soit seul affecté; l'ophtalmie passe communément de l'un à l'autre, et ce dernier

n'a coutume de s'en ressentir que lorsque le premier commence à éprouver du soulagement. Les suites de cette maladie sont toujours formidables, lors même qu'elle se termine de la manière la plus heureuse, c'est-à-dire, par résolution. Elle laisse au moins une grande disposition à la rechûte, et une faiblesse d'organe que chaque rechûte augmente. Dans d'autres cas plus fâcheux et trop fréquens, elle s'accompagne de taches ou ulcères sur la cornée transparente ; elle produit, ou des staphilômes, ou des abcès internes, ou même la fonte entière de l'œil. De là, la plupart des vues perdues ou gâtées qu'on remarque dans les différens lieux.

Les ophtalmies sont de tous les âges et de toutes les saisons ; cependant elles règnent de préférence depuis la fin du second été jusqu'au milieu de l'hiver, et atteignent sur-tout l'âge adulte. Parmi les adultes, elles distinguent les hommes que leurs occupations appellent plus au dehors, et que leurs travaux exposent davantage à des alternatives de chaud et de froid : elles distinguent encore les sujets d'un tempérament moins sec.

Il serait fort long d'énumérer toutes les causes qui y préparent. Le reflet trop vif des rayons solaires (1), la poussière dont l'atmosphère est

(1) Il faut rapporter à celle-ci en particulier, le strabisme et le clignotement des paupières, l'un et l'autre extrêmement communs.

toujours

toujours chargée, le contraste qui existe entre la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits, l'humidité que les progrès du débordement amène (1), le mauvais régime en usage chez le peuple, la succion que les mouches ne cessent d'exercer sur toutes les parties extérieures de l'œil (2); toutes ces causes et plusieurs autres y disposent d'une manière plus ou moins éloignée; mais ce qui les détermine et plus généralement et plus efficacement, c'est une transpiration supprimée, sur-tout si elle concourt avec le resserrement du ventre.

J'ai vu un grand nombre d'ophtalmies; j'en ai vu chez des Egyptiens et chez des Français; je n'ai jamais rencontré que celle que je décris, tantôt simple, tantôt compliquée, avec un mauvais état de premières voies.

Le traitement que je lui oppose avec le plus de succès, varie avec ses temps (3). J'emploie dans leur principe les doux résolutifs, auxquels elle

(1) L'humidité influe tellement sur cette maladie, qu'elle est pour ainsi dire inconnue dans la partie la plus supérieure du Sayd, où l'inondation n'arrive presque jamais.

(2) Les cousins, pendant la nuit, et les mouches, durant le jour, sont deux fléaux presque insupportables en Egypte.

(3) Il est un topique qui lui convient presque à toute époque : c'est la pommade rubéfiante de *Desaut*, étendue à l'extérieur sur l'une et l'autre paupière. Je l'ai fréquemment employé, et rarement j'ai vu l'ophtalmie simple ne lui pas céder dans le court espace de trois ou quatre jours.

cède fréquemment; les révulsifs tant internes qu'externes, si elle parvient à son état; et sur la fin, les stimulans et les toniques. Elle m'a toujours paru s'aggraver sous l'application des émolliens, et rarement exiger le secours de la saignée.

La petite vérole, *ghédery*, est ici presque aussi meurtrière qu'au *Caire;* soit que dans ces climats elle revête presque toujours un caractère malin, soit qu'elle y soit très-mal traitée, elle enlève chaque année un nombre étonnant de jeunes sujets. C'est avec la fièvre secondaire que le danger survient; tous les symptômes, qui étaient d'abord peu alarmans, s'aggravent alors; les boutons s'affaissent, leur circonférence pâlit, et les parties qu'ils affectaient se détendent tout-à-coup. En même temps le cerveau et la poitrine s'embarrassent, et bientôt le malade est perdu. D'autres fois cette maladie ne se termine pas par la mort, mais par une jetée qui détruit souvent l'organe sur lequel elle a lieu. Telle est encore la cause d'un grand nombre de cécités.

On ne connaît dans la haute Egypte l'inoculation que pour la détester et la maudire. Les pères de famille s'applaudissent de ne pas ressembler à ces *hommes barbares qui appellent sur leurs enfans un mal terrible, que le grand et miséricordieux Allah leur eût peut-être épargné.*

Les autres maladies répandues dans cette contrée, sont presque toutes chroniques: tel, parmi

les enfans, l'engorgement des glandes du mésenterre. La plupart, vus dans le premier âge, offrent un visage pâle, des yeux éteints, des joues décharnées, un corps et des membres excessivement amaigris; le ventre seul est gros, mais il est à la fois dur et tendu. Tels, parmi les adultes, le rhumatisme, l'asthme (1), l'hypocondrie, les engorgemens du foie, de la rate ou du pancréas, les sarcocelles, les hydrocelles simples ou compliquées. J'en ai vu une de ce dernier genre qui excédait en volume et en poids, toutes celles qui, jusqu'à ce jour, se sont présentées à moi. Elle pesait environ quarante-huit livres, et avait transversalement onze pouces de diamètre, sur quinze de haut en bas. Telles encore les hernies de toute espèce et les éventrations.

J'ai vu un grand nombre d'Egyptiens, fort peu avancés en âge, se plaindre d'impuissance, ou me demander des remèdes contre cet état. On m'a assuré que les affections histériques (2), les fleurs blanches, les suppressions du flux menstruel, les pertes de sang et les avortemens étaient très-communs chez les femmes. Je le crois aisément,

(1) La plupart des asthmatiques se trouvent fort bien de l'usage du *chychy*, ou de la pipe Persane. La vapeur du *tombak* qu'ils aspirent, non-seulement aide l'expulsion des matières glaireuses qui obstruent les voies aériennes, mais a un effet sédatif très-prompt et non moins marqué.

(2) La plupart de celles pour lesquelles j'ai été consulté, étaient en effet attaquées d'hystéricisme.

quand je considère le genre de vie qu'elles mènent. Une maladie beaucoup plus fréquente chez les deux sexes, c'est la débilité stomacale : elle s'accompagne de flattuosités et de vents, dont la libre expulsion par le haut est heureusement permise entre eux.

Les habitans de la haute Egypte sont, en dédommagement, très-peu sujets aux maladies de la peau, à celles même qui infectent leurs plus proches voisins. Le léucé et l'éléphantiasis, très-répandus sur les côtes de la basse Egypte, les dartres et la gale, dont le plus grand nombre de leurs animaux domestiques, sur-tout les chameaux, sont couverts, se retrouvent à peine parmi eux. La vérole y est plus connue, mais ils s'en inquiétent peu, et ne lui opposent aucun traitement direct. La grande transpiration pallie ce vice, au moins pendant fort long-temps.

Ils ont d'ailleurs l'expérience de presque toutes nos maladies fébriles et non fébriles; mais, généralement parlant, ils en sont moins affectés que nous. Je ne dis pas seulement qu'il n'est point rare, j'ajoute qu'il est très-commun de rencontrer des hommes faits et des vieillards que la maladie a constamment respecté ; et s'il est un pays où il y ait une multitude d'hommes qui ne meurent que de sénilité, c'est la haute Egypte.

Lorsqu'à ce tableau maladif on oppose celui qu'offre le *Caire* et toute l'Egypte inférieure, lorsqu'on considère combien dans celle-ci les maladies

sont plus fréquentes et plus redoutables, il est naturel de rechercher la cause d'une différence aussi essentielle. Ce sont, des deux parts, les mêmes hommes, les mêmes mœurs, le même régime, le même sol, ... et néanmoins l'une a un avantage bien marqué sur l'autre. La haute Egypte retire incontestablement cet avantage de son climat, qui est à la fois plus chaud et moins humide. C'est pour une seule et même raison que les maladies y sont plus rares, que les viandes s'y conservent davantage, que les métaux s'y oxident moins facilement, que les insectes n'y sont ni aussi nombreux ni aussi importuns, etc. C'est pour une raison bien différente que les Européens et les naturels, lorsqu'ils sont atteints des mêmes maux, courent des chances si inégales. On voit assez ordinairement ceux-ci dénués de secours et abandonnés à eux-mêmes, remporter un triomphe prompt et entier, tandis que les Français, secourus, assistés, entourés de toute sorte de moyens, ou succombent, ou ne se relèvent qu'après avoir soutenu les assauts les plus périlleux; mais il est dans l'ordre que les choses soient ainsi: tout favorise les uns; l'habitude qu'ils ont du climat, leur genre de vie, la rusticité de leurs mœurs, l'uniformité de leurs exercices, l'apathie de leur ame... Les autres, au contraire, sont déjà presque vaincus, ou par les excès qu'ils ont fait, ou par le trouble qui les agite. Celui qui, dans cette lutte, apporte plus

de vigueur et de calme, doit nécessairement s'en retirer avec plus de succès.

Ses habitans, et leur nombre.

Je ne crois pas que la haute Egypte renferme au-delà de neuf cents lieux habités, et que cet ensemble d'habitations soit occupé par plus de sept cent trente mille ames. Je puis sans doute me tromper. Eh! qui peut se flatter d'avoir fait le dénombrement exact d'un peuple qui n'en connut jamais, qui proscrit tout calcul de population? On ne peut obtenir d'un père de famille un état fidelle de sa maison, le nombre précis des femmes, enfans et domestiques qui la composent. Comment parviendrait-on à faire un recensement général parfait? Je pense néanmoins que le total auquel je me suis arrêté, s'il s'éloigne du vrai, s'en éloigne le moins possible. Il n'est pas seulement le résultat d'un grand nombre de témoignages, mais de témoignages recueillis avec cette sévérité de discernement qui met à l'abri d'une erreur notable.

On apprendra sans étonnement qu'une aussi grande étendue de terrain donne une si faible population, quand on se rappellera que ce terrain n'est étendu qu'en longueur; que plusieurs parties de la rive orientale sont désertes, et que les lieux, disséminés de part et d'autre, sont tous, abstraction faite des chefs de provinces, de misé-

rables grouppes qui ne valent pas, à beaucoup près, nos villages Européens. On ne sera pas plus surpris de voir ce grand nombre de lieux accumulés sur une lisière aussi étroite, lorsqu'on observera que le sol cultivable ne repose presque jamais ; que chaque *fédan* (1), convenablement abreuvé, fournit tous les ans deux récoltes distinctes, et que chaque récolte rend douze, quinze, dix-huit, et même au-delà de vingt pour un (2).

S'il est très-difficile d'évaluer en somme la population du Sayd, il l'est au moins également d'obtenir des détails de naissances, de morts, etc. Ici, point de registres légaux qui les constatent (3), point de mémorial particulier ou d'annotations générales qui suppléent au défaut des registres. Ici, chaque individu ignore jusqu'à son âge ; et quand on le lui demande, il renvoie à sa mère, *qui, sans doute*, ajoute-t-il ironiquement, *en est mieux informée que lui*.

Nonobstant la foule de difficutés qui s'élevaient contre mon ardeur à poursuivre des renseignemens, je crois être parvenu à m'assurer que les

---

(1) Le *fédan* est une surface agraire, dont l'étendue varie avec la fertilité.

(2) Le blé froment, semé dans une bonne terre, produit jusqu'à vingt-quatre, et le *doura* jusqu'à trente.

(3) Les habitans du *Caire* commencent à revenir du préjugé qui les a bannis jusqu'à ce jour. Ils font déjà inscrire leurs morts, et promettent une égale déclaration de leurs naissances et de leurs mariages.

femmes sont en général très-fécondes ; que le nombre des filles l'emporte au moins d'un quart sur celui des garçons ; que la petite vérole et le carreau enlèvent presque la moitié des enfans avant qu'ils aient atteints leur quatrième année ; que l'âge de soixante et dix ans est le terme le plus ordinaire de la vie des adultes ; enfin, que les vieillards, qui forment à peu près le vingtième de la population, atteignent assez souvent, et même dépassent les bornes séculaires. Et en effet, il n'est point rare de rencontrer au dehors des centenaires qui fléchissent à peine sous le poids d'un si grand âge. C'est sur-tout des hommes que je parle, les femmes commencent et terminent plutôt leur carrière.

Leur diversité et tempéramens.

En fixant un œil attentif sur le peuple Egyptien, tel qu'il est aujourd'hui, on saisit bientôt sur sa face et dans ses formes, des empreintes particulières qui ne laissent aucun doute sur la diversité et le mélange de ses races. Je ne me propose point de remonter à l'origine de toutes les classes qui le composent, de rechercher dans cette espèce de dépôt de population, les vestiges de tous ceux qui ont concouru à le former : j'aurai atteint mon but si, à travers la confusion qui y règne, je parviens à reconnaître le sang primitif, à démêler l'alliage qu'y ont introduit des nations étrangères,

à discerner enfin dans cet alliage ce qui est marqué d'un caractère propre et spécifique.

Les habitans du Sayd se distinguent en Turcs, Arabes et Chrétiens. Je ne m'arrêterai pas à cette distinction qui, basée sur des différences de religion et de mœurs, nous cache, d'une part, l'habitant naturel, et de l'autre, n'assigne rien d'essentiellement dissemblable entre les habitans alliés. Ils appellent en effet Chrétiens ceux en général qui marchent sous les étendards du *Christ*; Arabes, les ouvriers et les cultivateurs qu'ils se rappellent avoir mené une vie errante; et Turcs, l'ensemble de tous ceux qui, professant le mahométisme, sont, de temps immémorial, fixés parmi eux. Restituons aux Indigènes leur première dénomination; séparons les Qoubtes des autres Chrétiens (1): ne distinguons enfin les Turcs des Arabes que par leurs caractères essentiels, et nous aurons quatre classes, chez lesquelles des différences soutenues nous attesteront, dans leur origine, un défaut d'unité incontestable; nous aurons véritablement des *Egyptiens*, des *Qoubtes*, des *Arabes* et des *Turcs* (2).

---

(1) Plusieurs de ceux-ci, dans la haute Egypte, descendent des anciens Egyptiens, et ne paraissent point s'être mésalliés. Ils forment, avec des Mahométans, dont le sang est également pur, la première classe.

(2) Je dois avertir que si je ne dis rien de quelques Abyssiniens, de quelques variétés d'Arabes, de quelques

Quand on étudie avec soin les monumens de la haute Egypte, il est difficile de ne pas reconnaître le peuple qui les a élevés. L'Egyptien peut refuser de s'y voir, parce qu'il n'y rencontre pas la longue barbe et les amples vêtemens qu'il porte aujourd'hui; mais ces accidens à part, il y est assez fidellement sculpté et dépeint. On est même surpris que le temps et les nombreuses révolutions qui ont tant agité, qui ont bouleversé en tant de sens divers l'Egypte et ses habitans, aient respecté à ce point les principaux traits de ressemblance.

Les Egyptiens sont en général d'une taille au-dessus de la moyenne, leurs formes se prononcent vigoureusement, la couleur de leur peau est d'un rouge-obscur (1); ils ont le front large, le menton arrondi, les joues médiocrement pleines, le nez droit, les ailes nasales fortement sinueuses, les yeux grands et bruns, la bouche peu fendue, les lèvres grosses, les dents blanches (2), les oreilles

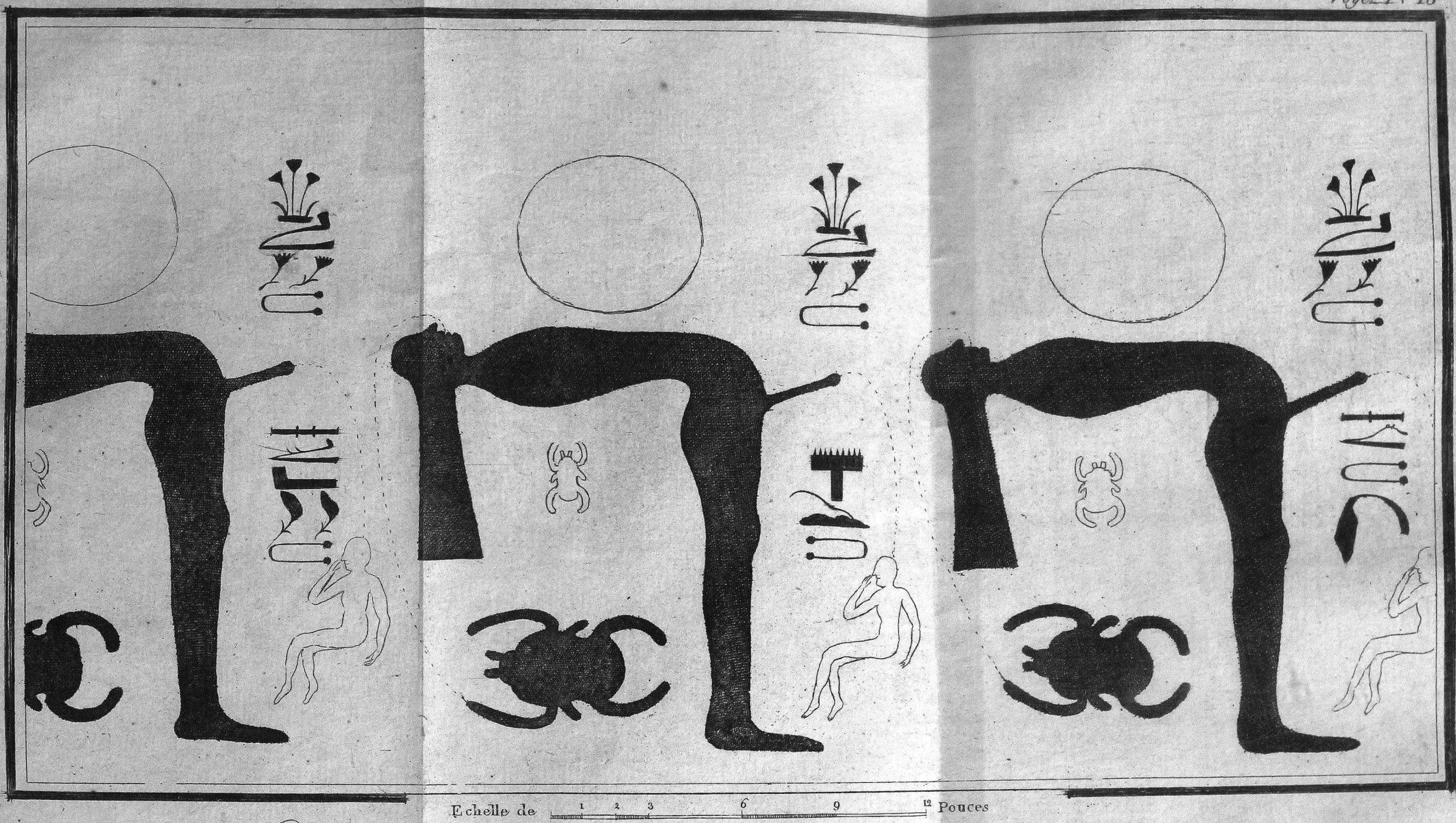
---

issus de Mamelouks, etc., c'est parce que ces habitans du Sayd sont trop peu nombreux pour former des classes distinctes.

(1) Je parle des hommes. Les femmes, ne vivant presque pas au-dehors, sont plus ou moins étiolées. Il est ensuite des raisons particulières qui font varier leur taille, leurs formes, etc.

(2) C'est à tort qu'on a prétendu avoir trouvé des différences dans leur denture. J'ai fait, à cet égard, des recherches infinies, et parmi les vivans, et parmi les morts,

Voyez P. 43



La Terre fécondée par le Soleil a Engendré les premiers Hommes;
Les Hommes instruits par le beſoin ont donné leurs premiers soins à la culture de la terre

hautes et très-détachées ; enfin, les sourcils et la barbe extrêmement noirs.

Quoique je ne veuille me livrer ici à aucune conjecture sur leur origine, je crois devoir retracer un tableau que m'a offert l'un des tombeaux des rois, *Bab-el-Melouk*. Plusieurs hommes noirs adultes se présentent dans une telle attitude, que leur tronc renversé forme vers le pubis un angle droit avec leurs extrémités inférieures. Leur tête prolonge la ligne horizontale du tronc, et leurs extrémités supérieures restent appliquées sur les parties latérales. Chacun d'eux est ainsi en rapport, supérieurement avec un globe de feu très-considérable qui recouvre presque tout son corps ; postérieurement, avec un gros scarabé très-noir qui fait jaillir de la terre, dans sa bouche, un fluide rougeâtre ; et antérieurement, avec un embrion humain rouge qu'il irrore d'un long jet de sperme. Ce langage hiéroglifique n'exprime-t-il pas ce que pensaient les anciens ? que la chaleur du soleil et l'humidité de la terre étant les vrais procréateurs de notre espèce, les premiers hommes, ceux de qui les Egyptiens eux-mêmes ont reçu la vie, sont sortis de la terre la plus voisine de cet astre, ou, plus littéralement, que l'homme rouge est né de l'homme noir, et celui-ci, de la terre fécondée par le soleil.

---

sans rien découvrir de dissemblable. Ce que j'ai constamment observé, c'est que leurs dents sont d'une blancheur et d'une beauté rares.

L'homme noir est certainement un Ethiopien, et l'Egyptien s'est peint toutes parts sous la couleur rougeâtre qu'il retient encore aujourd'hui. Il est dans ce même tableau quelques autres caractères plus minutieux qui représentent à la fois les premiers alimens que la terre d'Egypte a offert à l'homme, le *lotus* en fleurs et en fruits, etc., et les premiers instrumens dont l'homme Egyptien s'est servi pour cultiver la terre, le rateau, le soc d'une charrue, etc. On voit ailleurs des grouppes de l'une et de l'autre couleur, rendre un même hommage à des divinités noires; mais bientôt les hommes rouges se séparent des autres, pour se rendre, non loin d'eux, auprès d'une divinité qui leur ressemble. Ailleurs, enfin, on reconnait l'*Héliotrapèze* décrite par Homère : des hommes rouges transportent leurs dieux sur les confins des hommes noirs, et y célèbrent un festin commun.

La taille des Arabes est de cinq pieds deux ou trois pouces. Leurs membres secs, leur peau enfumée, et l'irrégularité de leurs traits, les font assez ressortir entre tous les habitans de l'Egypte. Ils ont la plupart le front saillant, les yeux petits et enfoncés, le nez droit et aigu, les joues plates et sillonnées, les lèvres minces, et un aspect sévère.

Rien de plus frappant que le contraste qui règne entre eux et les Qoubtes. Autant les Arabes sont petits et maigres, autant les Qoubtes sont gros et grands. A l'extérieur chétif et misérable des

premiers, ceux-ci opposent un air de majesté et de puissance; à la rudesse de leurs traits, une affabilité soutenue; à leur abord inquiet et soucieux, une figure très-épanouie; au teint rembruni de leur peau, une teinte faiblement jaunâtre: en un mot, on voit dans les Qoubtes un fond Egyptien qu'ennoblit et décore la gravité Romaine tempérée par l'urbanité Grecque.

On ne saisit pas avec la même facilité les nuances qui distinguent précisément l'individu Egyptien de l'individu Qoubte; il faut les avoir beaucoup comparés l'un et l'autre pour apercevoir enfin que leur origine est certainement une, mais que l'un est descendu jusqu'à nous, pur et sans mélange, tandis que l'autre a emprunté plusieurs traits des peuples avec lesquels il s'est allié.

Les Turcs forment moins une quatrième classe qu'un amas extrêmement confus, dans lequel on aperçoit une foule de dissemblances, mais aucun caractère qui se prononce et se soutienne. C'est, si je puis m'exprimer ainsi, un amalgame de plusieurs nations, qui est trop lié pour laisser entrevoir des différences primitives, mais non assez battu pour donner un résultat uniforme, et c'est précisément ce défaut d'homogénéité qui les distingue (1).

---

(1) Je prie d'observer qu'aucun de ces tableaux n'a été fait au *Caire*, où un mélange inévitable a tout confondu.

Je n'insisterai pas sur la diversité ou les rapports des tempéramens, on les entrevoit assez dans les portraits que je viens de faire. Il est évident que les Egyptiens et les Arabes sont d'un tempérament bilieux, avec cette différence que le chaud prédomine chez les uns, et le sec chez les autres. On retrouve chez les Qoubtes la même surabondance de l'humeur bilieuse, mais ici son développement est comme enrayé par celui de l'humeur pituiteuse, ce qui les constitue bilioso-pituiteux.

La classe des Turcs n'ayant rien de constant dans les traits, rien d'uniforme dans les habitudes, renferme presque autant de variétés notables que d'individus. Il n'est que le tempérament décidément sanguin qui n'existe ni chez elle ni parmi les autres.

Leurs mœurs et occupations.

Si je devais peindre un habitant de la haute Egypte, pour rendre en même temps son être physique et moral, je représenterais un homme d'une taille un peu plus qu'ordinaire, mal propre, couvert de haillons, ayant l'air de ne penser à rien, fumant une longue pipe, et assis sur ses talons (1), près la porte très-basse d'une hutte de

---

(1) Telle est son attitude, lors même qu'il agit. Je ne connais que les scieurs-de-long, les cordiers et les puiseurs

boue qu'ombragerait un long et maigre dattier. Je placerais, un peu derrière lui, sa femme, qui, voilée et revêtue d'une large chemise bleue, ou d'une ample draperie brune, ne montrerait que ses yeux noirs et son sein pendant (1). Elle se tiendrait debout, portant sur son épaule gauche un petit enfant nu, et dans sa main droite une tasse de café, dont elle attendrait fort patiemment que son respectable maître, *Sydy*, l'eût débarrassée. J'exposerais ainsi, sous un même point de vue, ses dehors rebutans, ses principaux goûts, son indolence, son apathie, sa stupidité, l'état de misère et d'abandon dans lequel il vit, la rigoureuse servitude à laquelle il soumet sa compagne; en un mot, tout ce qu'il y a de plus saillant dans sa physionomie et son caractère.

S'il n'était condamné au travail par le plus impérieux des besoins, il passerait sa vie entière à ne rien faire, à goûter les inexprimables délices d'un repos absolu (2). S'il n'était obligé à de

---

d'eau qui travaillent debout. Il est hors de doute que c'est à ce défaut d'exercice qu'il faut rapporter la maigreur de ses jambes.

(1) Une ancienne loi d'un peuple du nord porte, que celui qui découvrira une femme à la tête, payera une amende de six sous; et le double, s'il la découvre au-dessus du genou. C'est précisément le contraire en Egypte, où la face est ce que toute femme cache avec le plus de soin.

(2) Ce n'est pas là le portrait que fait *Adrien* des Egyptiens de son temps. *Civitas*, dit-il, *opulenta dives fœcunda*

fréquentes ablutions, par une loi que sa crédulité divinise, il s'ensevelirait, presque à son insçu, dans la crasse, la pourriture et la vermine. Aussi calme au dedans qu'au dehors, il ne s'inquiète pas plus de l'avenir que du passé; il sent à peine le présent; il fournit, en vrai automate, la triste carrière de sa languissante vie (1).

L'Egyptien ne connaît et n'exerce l'agriculture qu'autant qu'elle lui est indispensablement nécessaire pour vivre. Ce n'est pas que le sol soit ingrat, ou qu'il exige un trop pénible labour, ou qu'il redoute l'intempérie des saisons, puisqu'il suffit de semer et d'arroser pour avoir l'assurance de recueillir. Mais, semer et arroser, c'est encore trop pour un peuple aussi lâche; mais ce peuple n'a pas même cette portion d'instinct qui lui apprendrait à alléger les peines qu'il redoute, à faire beaucoup plus et mieux, en se fatigant moins.

Il ignore absolument cet art qui double les fleurs, qui crée des fruits, qui multiplie les espèces;

---

in quâ nemo vivat otiosus... podagrosi quod agant habent, cæci quod agant habent... ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Flav. Vop. t. 2.

(1) Il possède cette froide égalité d'ame dans presque toutes les circonstances de sa vie. De même qu'il goûte gravement jusqu'aux plaisirs de l'amour, de même il voit avec calme mourir celle qui les lui procurait. Je ferai cependant bientôt connaître des passions sur lesquelles il cesse d'avoir cet empire.

les arbres et toutes les plantes restent chez lui ce qu'ils sont dans leur état primitif. Il ignore absolument l'art de distribuer un terrain, d'appeler sur un même sol, ou une exacte symétrie; ou un heureux désordre; de forcer la nature à y répandre à la fois, et la multitude de ses dons; et la variété de ses charmes. Disons mieux, et parlons plus généralement : son intelligence est précisément en raison de ses premiers besoins. Il n'est que cette violente secousse qui puisse le retirer de l'état de stupeur dans lequel il a l'habitude d'être.

J'avoue que les choses doivent être à peu près ainsi, dans un gouvernement où il n'est point de propriété réelle, où nul ne cultive un champ qu'il puisse dire être irrévocablement sien (1), où l'ombre d'une amélioration est aussitôt poursuivie par une avarie ruineuse. Et voilà comment les peuples les plus actifs et les plus industrieux dégénèrent sous le joug d'un pouvoir abusif.

Quoiqu'il en soit, il est temps que l'illusion disparaisse, et qu'on cesse de chercher où sont, dans cette contrée, les rians bosquets et les délicieux jardins que l'imagination de quelques

---

(1) Une grande partie de la haute Egypte ne renferme que des biens communaux, qu'on distribue, après les avoir mesurés, à différens particuliers, pour le temps seulement de telle ou de telle autre culture, à la charge d'une forte redevance.

voyageurs y a enfantés. On ne voit de toutes parts que des déserts arides ou des champs mal soignés (1). Dans ceux-ci, se succèdent assez rapidement le froment, l'orge, le doura et le maïs; l'avoine, le trefle, le colza et la laitue; la mauve, le bamier, le tabac et la canne à sucre; le coton, l'indigo, le lin et le carthame; les courges, les pastèques, les melons et les concombres; les pois, les lentilles, les lupins et les féves; enfin, des herbages assez bien nourris, quoique fades et insipides (2). Mais, dans toute cette étendue, et sous un ciel aussi étincelant, on soupire, le plus fréquemment en vain, après le plus faible ombrage; ce n'est qu'aux environs des lieux habités qu'on rencontre enfin quelques grouppes de palmiers ou quelques acacias épars (3).

« Rien de si triste, dit quelque part J. J. Rous-
» seau, que l'aspect d'une campagne nue et pelée,
» qui n'étale aux yeux que du limon et du sable. »

---

(1) Ces champs sont d'une continuité qui fatigue extrêmement par sa monotonie. On n'aperçoit pas une haie, pas un enclos, non pas même une route commune et battue. Chacun va où il veut, en suivant la ligne qui lui plaît.

(2) Telles sont les productions de la haute Egypte. Je ne dois pas oublier les oignons, qui sont toutes parts fort beaux, ni le grand pavot blanc qu'on cultive sur-tout dans les environs de *Syouth*.

(3) Je parle du doûmier, le *cuciofera* des anciens; du dattier, l'arbre nourrissier du peuple; des *mimosa nilotica*, et *farnesiana*, auxquels il faut ajouter le tamarix, le napek,

Ce court passage, appliqué à la haute Egypte, vaut toutes les descriptions qu'on en a fait jusqu'à ce jour.

Dans la haute Egypte, qui n'est peuplée que de *Fellahh*, entre lesquels règne une affreuse égalité de misère et d'indigence, ce qui n'est pas cultivateur, ou fait un petit commerce, ou exerce un art mécanique. Quels arts et quel commerce! C'est dans les *Bazards* qu'il faut étudier ce que sont ces deux branches de l'industrie humaine chez un peuple qui réunit, à une extrême indolence, l'ignorance la plus profonde. Qu'on se figure, dans une rue étroite et non moins tortueuse, non pavée et recouverte de lambeaux de nattes, une double rangée de méchans trous élevés à deux pieds du sol, et pratiqués dans une muraille de terre, à une toise au plus, soit de hauteur, soit de profondeur. Tels sont les magasins et les ateliers dans lesquels l'ouvrier et le marchand, assis sur leurs jambes croisées, vendent et travaillent en fumant. Là, le marchand mesure avec un *pik*

le *henné* et le sicomore. Ces derniers sont beaucoup plus rares que les autres.

On trouve près la dernière cataracte, quelques pieds du *mimosa sensitiva*.

On trouve enfin dans des vergers, *Guenehne*, en très-petit nombre, l'oranger, le citronnier, le grenadier, le pêcher, le figuier commun, le figuier d'Inde, le cassier, le tamarinier, le bananier et la vigne.

de bois de palmier, un gros tissu de lin, ou pèse des dattes dans des balances de feuilles de roseaux. Là, l'ouvrier façonne avec sa hache une serrure de bois, ou pétrit avec de la boue les différens meubles et ustensiles d'un ménage. Là, sont mêlés et confondus le cafetier, le fileur (1), le cordonnier, le tisserand, le boulanger, le rôtisseur (2), ceux qui détaillent du tabac, du sucre, de l'huile, du poisson salé, du fromage et des légumes assaisonnés.

L'ignorance de l'Egyptien est indestructible, parce qu'il ne veut rien savoir, parce qu'il ne connaît même pas de quelle utilité peuvent être des connaissances et des arts sans lesquels il a vécu jusqu'à ce jour. Il est trop persuadé que tout ce qu'il lui importe d'apprendre est renfermé dans le *livre du Prophète*, et que ce qu'on ajouterait à cet ouvrage serait au moins inutile.

Son ignorance et sa paresse sont en lui la source de deux autres vices non moins notables. Il est extrêmement soupçonneux et fripon; on ne saurait l'approcher, sans éveiller dans son ame un vif sentiment de défiance, sans s'exposer en même temps à une perte quelconque. Il redoute tout ce

(1) Ici la quenouille est, à la lettre, entre les mains des hommes.

(2) Un de leurs mets exquis, est un mélange de viandes et d'oignons embrochés par très-petits morceaux, et rôtis à un feu lent.

qu'il ne connaît point, il convoite tout ce qu'il aperçoit; il vole avec une adresse inexprimable (1); il suppose de l'artifice dans les faits et les questions les plus simples.

C'est autant par paresse que par excès de crédulité qu'il tient à ses usages et à ses manières antiques. S'il est aujourd'hui ce qu'il a toujours été sous ce rapport, c'est que, d'une part, ses mœurs font partie de sa religion, et de l'autre, qu'il en coûte moins de se laisser aller au torrent d'une habitude. Le sentiment qui a inspiré certains usages, ne s'est pas soutenu, mais on en retrouve toutes les apparences. Un Turc s'arrache la barbe et déchire ses vêtemens avec le plus grand calme intérieur, quand les circonstances où il se trouve l'exigent; ou, dans d'autres cas, il récite avec une froide gravité, les formules de congratulation ou de salut les plus touchantes.

Croira-t-on que cette horde, la honte de l'espèce humaine, ose s'élever, du sein de sa brutalité, infiniment au-dessus de tout ce qui n'est pas elle? Croira-t-on que les vils membres qui la composent, tandis qu'ils se qualifient de seigneurs et de maîtres (2), daignent à peine jeter sur nous,

(1) Les voyageurs, dans la haute Egypte, doivent surtout redouter l'approche de *Samata*, de *Soama*, des *Elhéel*, et des *Amarne*, qui font profession ouverte de vol et de brigandage.

(2) *Soultan*, *Sydy*, ou, s'il s'agit d'un individu plus misérable encore, *Akhouy*, c'est-à-dire, mon frère.

FRANÇAIS, un œil de pitié et de commisération? qu'ils nous regardent comme des aventuriers, comme une troupe de brigands qui, chassés par le besoin d'un pays affreux, sommes venus partager leurs jouissances et envahir leurs richesses? Tels en effet les deux points de comparaison qu'ils font entre eux et nous.

Ajoutons à ce caractère de fierté, un fonds de méchanceté et de barbarie que répriment heureusement la lâcheté et l'habitude d'un long esclavage (1). Un Egyptien est aussi implacable dans sa haine, que terrible dans sa vengeance. Il poursuit jusqu'au soupçon d'une injure, avec tout l'acharnement de la fureur; il n'est que le sang qui puisse éteindre le feu de sa colère; et, s'il ne peut le verser lui-même, sa rage est un dépôt qu'il légue à ses enfans, pour le faire valoir ou le transmettre à leur tour.

Le sexe le plus faible est susceptible de s'élever à ce point de fureur. On a vu à *Ghirghéh*, peu de temps après l'affaire de *Benoud*, une femme saisir un Mekkois, que la défaite de son corps forçait à errer, et que le besoin excitait au pillage, on a vu cette femme échevelée, hors d'elle-même,

(1) L'esclavage politique aurait établi dans le Sayd, ainsi que dans tous les lieux où il est en vigueur, l'esclavage personnel, si ce dernier n'en eût été exclu par la misère générale. Il n'y a donc qu'un petit nombre d'habitans plus aisés, chez lesquels on trouve cet objet de luxe.

déchirer ce malheureux à coups d'ongles et de dents ; et craignant de ne pouvoir seule immoler sa victime à la passion qui la dévorait, elle conjura un Français de le tuer entre ses bras, d'un coup de fusil.

Comment concilier chez ce peuple ce double excès de force et de faiblesse ?

La circoncision n'est pas indispensable, mais généralement pratiquée. Tout enfant mâle y devient sujet dès qu'il a parcouru son premier septenaire. On circoncit également les jeunes filles, ou plutôt on leur coupe le clitoris, qui tend, dit-on, à prendre un accroissement trop considérable (1). Je crois néanmoins que le véritable motif de cette ancienne opération, est de modérer en elles le désir des jouissances, en leur retranchant le principal siége de la volupté. A l'égard de la circoncision pratiquée sur les mâles, je n'ai encore pu trouver aucune bonne raison de cette institution religieuse, ni dans le climat, ni dans la conformation générale des sujets.

Les hommes ont les parties génitales très-développées, mais peu vigoureuses ; aussi est-il unanimement reçu parmi eux, de ne consommer le mariage que quatre ou cinq jours après l'avoir

---

(1) Il est en effet quelques filles échappées au rasoir, chez lesquelles il a acquis un, deux, et même trois pouces de longueur ; mais il en est d'autres également intactes, qui n'offrent rien d'extraordinaire.

célébré, et de consacrer ce long intervalle à des préliminaires qui déshonoreraient un Européen.

Les femmes, pour réprimer dans leurs organes sexuels une expansion défectueuse, font un usage excessif d'eaux astringentes en lotion. C'est encore avec ce moyen que les filles se promettent d'effacer, aux yeux de leurs futurs époux, les vestiges de leurs jouissances prématurées.

Les hommes et les femmes, par motif de propreté, se dépilent les parties du corps les plus secrètes, avec une combinaison de chaux et d'orpiment, appelée *rousma*. Celles-ci ont de plus les feuilles du *henné* pour se colorer, en mauvais jaune, les ongles et les peaumes des mains; le *cohel*, autre combinaison de noix de gale, d'antimoine et de vinaigre, pour se teindre en noir les cils et les sourcils. Enfin, elles se couvrent la face, le sein, les flancs et les bras, de fleurs ou autres figures qu'elles dessinent sur leur peau, avec un mélange de noir de fumée et de fiel de mouton, que la pointe d'une aiguille fait passer sous l'épiderme. On ne remarque ces empreintes que sur les bras des hommes.

Une fille est nubile et se marie vers l'âge de onze ans (1); à vingt, elle commence à passer;

(1) L'accroissement de son corps s'arrête le plus souvent à l'époque où elle devient mère, et c'est-là sans doute la principale raison pour laquelle la taille des femmes est beaucoup plus ramassée que celle des hommes.

elle ceſſe d'être féconde à trente, ou peu après. Un jeune homme, au contraire, quoiqu'il puiſſe être père à quatorze ans, attend sa dix-huitième et même sa vingtième année dans le repos du célibat; mais il contracte de nouveaux engagemens après quarante (1).

Dans l'Egypte, où l'on ne se marie que par besoin, le cœur n'est jamais consulté. On s'unit sans se connaître, avec la faculté du divorce, quand on juge plus convenable de se séparer; ou plutôt un jeune homme achète en quelque sorte une fille, aux conditions qu'il perdra la somme convenue et livrée, s'il la répudie étant devenue sa femme; et, au contraire, qu'il la retirera si c'est sa femme qui demande à rompre l'union qu'ils ont formée. Cette somme est, en général, fort peu considérable; souvent elle n'excède pas la valeur de neuf ou dix piastres d'Espagne; cependant, sa perte ou son remboursement préviennent peut-être plus de divorces que ne le feraient des lois pénales ou coercitives.

L'Egyptien n'est pas, à beaucoup près, auſſi avide de jouiſſances qu'on le suppose. Quoique la pluralité des femmes lui soit permiſe, il se contente aſſez généralement d'une; ou s'il paſſe entre les bras d'une seconde, c'est quand la première ne peut plus être mère. Dans ce pays, le pauvre

(1) Dès que la nature lui a accordé un enfant, l'usage lui permet de laiſſer croître sa barbe.

lui-même tient à avoir un grand nombre d'enfans ; c'est un honneur pour lui, et un honneur qui ne lui coûte pas fort cher.

On lui reproche, avec plus de fondement, un genre de débauches qui, de tout temps, a souillé les mœurs orientales. Mais, s'il est une contrée où les femmes méritent à peine la préférence, où elles ne soient point aimables et ne fassent rien pour être aimées, c'est sans doute ici, où, à la grossièreté des traits et à la mollesse du tissu (1), elles joignent le plus fastidieux abandon d'elles-mêmes. Elles se garderaient bien d'exciter leurs maris par le piquant de leurs refus ; ce sont de viles esclaves qui ne savent que prévenir ou céder à la volonté de leurs maîtres. Il est cependant notable qu'elles sont à la fois un objet de dédain et de jalousie ; tel qui préfère un imberbe à sa femme, éprouverait tous les accès de la fureur, au plus léger soupçon d'une infidélité conjugale.

Il n'est pas rare de trouver dans la haute Egypte des camps de femmes prostituées ; elles transportent leurs tentes d'un lieu à un autre, affectant néanmoins de les placer sur les rives du Nil, et à la proximité des endroits les plus populeux. Parmi elles, on rencontre ordinairement des *Haouasys*, danseuses, dont l'art consiste à

---

(1) Ce qu'on remarque toutefois en elles, ce sont les formes et la souplesse de leurs membres ; c'est l'aisance et la majesté de leur démarche.

rendre effrontément tous les mouvemens et toutes les postures du coït.

Il n'entre point dans les mœurs de ce peuple d'être circonspect dans ses discours et ses actions, sur la fin du mariage; non-seulement on se permet en public les chants, les conversations et les gestes les plus obscènes, mais les deux sexes ne prennent presque aucun soin de cacher leurs nudités. Ils ne couvrent les parties que la pudeur voile si scrupuleusement chez nous, que parce qu'elles demandent, comme toute autre, à être revêtues.

Les femmes ne jouissent d'aucune considération, ni civile, ni religieuse. Ce sont des êtres un peu moins ignobles que la brute, mais également subordonnés aux besoins de l'homme. Renfermées dans l'intérieur de leur ménage, elles ne doivent s'occuper que du service de leur mari et de l'éducation de leurs enfans.

Leur servitude est au moins aussi rigoureuse dans le Sayd que dans la basse Egypte; il en est de même de leur séparation du commun des hommes: cependant leur clôture n'y est pas aussi exacte. La raison en est que leurs devoirs et leurs travaux les appellent fréquemment au dehors. Ce ne sont point, par exemple, des *sakka* qui transportent l'eau nécessaire dans une maison; ce sont elles-mêmes ou leurs filles qui vont la puiser dans le Nil.

Une mère ne l'est jamais à demi; elle nourrit de son propre lait celui qu'elle a conçu et enfanté.

Elle le nourrit, et il reste confié à sa seule garde jusqu'à ce que, devenu plus grand, il puisse, si c'est un enfant mâle, s'exercer dans la profession de son père, ou, si c'est une fille, jusqu'à ce qu'elle passe de la maison paternelle dans celle d'un époux.

Grâces au peu de soin qu'on prend d'un enfant, il naît et vit dans toute la liberté que peut désirer son âge. Etendu nu sur un sol poudreux, il s'y agite et s'y roule à volonté. Elevé comme tous les autres animaux, et communément avec eux, il se forme à la même école; mais, en dédommagement, son corps est aussi exempt que le leur des nombreuses imperfections qui affligent l'Europe (1).

Soit pour corriger la teinte un peu sombre de ce tableau, soit pour rendre justice aux hommes dont je viens d'esquisser les mœurs, je dois ajouter que l'autorité paternelle et la vieillesse jouissent parmi eux de tous les droits et de toutes les considérations qui leur sont dus. Un père commande, et aussitôt on exécute en silence les ordres émanés de sa bouche. Un vieillard paraît, et tout-à-coup on se lève pour lui faire place ou le servir.

Je dois ajouter que les malheureux et les infirmes demeurent rarement sans assistance; on se

(1) Il n'est peut-être aucun pays où les gibbosités, les claudications et toutes les défectuosités corporelles, soient plus rares.

fait un devoir de leur accorder, autant qu'il est possible, les secours et les consolations qu'exige leur état. Il n'est pas jusqu'aux fous qui ne reçoivent leur tribut de commisération; on pourvoit à tous leurs besoins; on leur pardonne tout écart; on les sanctifie même, parce qu'ils sont incapables de faire un mal moral.

Enfin, quelque rare que soit la probité chez un peuple qui, également paresseux et intéressé, doit nécessairement incliner vers la rapine et le vol, on la retrouve cependant dans la classe des domestiques, lorsqu'on en prend un soin convenable. Ils ont en général pour principe, qu'*il est juste de veiller sur la personne et les biens de celui dont on mange le pain et le sel.*

Leur régime diététique et médical.

Il est deux autres points de vue sous lesquels il nous importe de considérer l'habitant du Sayd. Ce n'est pas assez d'avoir aperçu les qualités physiques et morales qui le distinguent des autres hommes, on doit encore observer, et son genre de vie dans l'état de santé, et sa manière d'être dans l'état de maladie. Quelques-uns de ces détails pourront jeter sur lui une nouvelle couche de rudesse et de grossièreté; mais nous nous sommes proposés de le faire connaître tel qu'il est.

Il se lève avec l'astre du jour, et se couche peu

après lui. La différence des saisons abrége ou prolonge la durée de son sommeil.

Rien ne peut l'arracher au repos que commande le silence de la nuit. Au moment précis où le soleil quitte l'horizon, il déserte les champs ou ferme son atelier; il cesse tout travail; il croit voir dans l'absence de la lumière, un ordre rigoureux de suspendre tout exercice.

Son lit est une mauvaise natte sur laquelle il s'étend, enveloppé dans les mêmes habits dont il était revêtu durant le jour. Cette natte est tour-à-tour son lit, son siége et sa table; elle est l'une des principales pièces de son mobilier, qui se compose en outre d'une pipe, d'une cafetière, d'un moulin à bras, de quelques vases de terre, et d'une lance.

Un tel ameublement est digne de sa maison, comme sa maison est digne de ceux qui l'habitent. Elle est construite, ainsi que les murailles qui l'entourent (1), en briques liées avec de la boue, ou en terre pétrie avec de la paille hachée; des roseaux secs en forment le toit; une ouverture très-étroite y donne entrée et en éclaire l'intérieur. C'est une prison sombre et mal-propre, dans laquelle il se renferme, lui, sa famille, et

---

(1) L'extérieur de ces murailles est couvert, jusqu'à hauteur d'homme, d'excrémens d'animaux, qu'on recueille avec soin, et qu'on fait sécher, pour remplacer le bois de chauffage.

tous les animaux attachés à son service. De nombreux pigeons occupent le haut, tout le reste est au bas, foulant un même sol, respirant un même air, se disputant quelquefois les mêmes mets.

Il admet ainsi dans cette familiarité intime, tous ceux qui peuvent partager ses travaux ou servir à son entretien. Tels sont le cheval, le chameau, l'âne, le bœuf, le buffle, la brebis, la chèvre, les poules et les pigeons (1). Il préfère une jument à un cheval, et une vache à un bœuf, parce que les femelles lui rendent à peu près les mêmes services que les mâles, et lui rapportent en outre du lait et des animaux de leur espèce. Il élève une très-grande quantité de pigeons, parce que ces oiseaux lui dépensent fort peu, et multiplient beaucoup. Enfin, il fait éclore les œufs de ses poules dans des fours, parce que, ne couvant pas, leurs pontes sont plus soutenues.

On juge d'avance que sa table n'est pas fort recherchée. Du pain de doura ou de maïs, sans levain, sans coction et sans goût; du maïs torréfié, de la farine de doura cuite avec de l'huile, du lait aigre, du mauvais fromage, des œufs durs, du poisson salé, des racines de colocasse, ou des féves cuites à l'eau, des concombres saturés de vinaigre, des lupins frais, des pastèques, des

---

(1) Je ne parle pas des chiens qui, très-nombreux en Egypte, n'ont l'entrée d'aucune maison, et ne sont à charge à personne.

dattes, des oignons, et toutes sortes d'herbages crus, sont les principaux alimens dont il se nourrit. Ce n'est pas à dire qu'il les accumule ainsi chaque jour; un morceau de pain et un oignon suffisent à un repas : d'autres fois, assis à côté de son buffle ou de son âne, il fouille avec lui dans un même tas d'herbes fraîches, ou errans l'un et l'autre dans un même champ, ils y font une pâture commune.

Il est cependant des jours solennels, dans lesquels il se traite avec une sorte de magnificence. On lui sert alors un grand plat de riz, du mouton cuit avec des bames, et de la volaille bouillie (1); mais ces jours sont extrêmement rares, et heureux celui qui peut les célébrer ainsi.

Il en est d'autres, au contraire, durant lesquels il s'interdit rigoureusement toute espèce d'aliment et de boisson; durant lesquels il se refuse jusqu'au plaisir de la pipe. Il est vrai qu'il mange, boit et fume pendant la nuit, mais c'est aux dépens de son sommeil, qui, chez le pauvre, ne peut suspendre les travaux de la journée. L'ensemble de ces jours forme un mois entier, appelé *Ramadan*.

Son unique boisson est l'eau du Nil, dont il s'inonde, non-seulement pendant ses repas, mais à chaque instant. Un usage beaucoup moindre

(1) Il s'étonne encore de ce que les *Franghis*, ou Européens, préfèrent l'usage des cueillers et des fourchettes à celui de leurs doigts, pour porter à la bouche les différens mets dont ils usent.

serait

serait réputé excès dans tout autre pays. Le plus souvent il ne lui fait subir aucune préparation, distinguant à peine les époques où elle est fangeuse ou corrompue, de celle où elle a toute sa pureté. S'il ne boit ni vin ni eau-de-vie, c'est autant parce que le *Prophète* lui ordonne de s'en abstenir, que parce qu'il peut se désaltérer à moins de frais. C'est encore pour cette dernière raison qu'il néglige la plupart des *chorbéh*, si communs dans la basse Egypte (1).

Il tient beaucoup plus au café; le café et la pipe sont à la fois ses soutiens et ses délices les plus chères. Aussi, quelque part qu'on le rencontre, chez lui ou au dehors, au travail ou en repos, il prend du café ou il fume. Il fume et prend du café autant que ses facultés le lui permettent (2). Son café n'est point, comme le nôtre, une légère infusion chargée de sucre; c'est une bouillie fort noire, fort épaisse, dont il savoure toute l'amertume, avec une lenteur et une sensualité vraiment remarquables. Il en est de même lorsqu'il fume; il ne se hâte pas d'aspirer et de chasser

(1) Il fait néanmoins du *bouza* pendant l'été, c'est-à-dire, une espèce de bière préparée en trois ou quatre jours, avec du pain d'orge très-cuit, de la farine d'orge et de l'eau.

(2) J'ai vu plusieurs Egyptiens fumer au-delà de vingt pipes par jour, et les faire alterner ou concourir avec un égal nombre de tasses de café. Ce double usage est adopté par l'un et par l'autre sexe.

la vapeur du tabac; il l'appelle insensiblement par un long tuyau; il la retient long-temps dans sa bouche; il ne l'en expulse que peu à peu, quand il juge que sa salive a pu fortement s'en imprégner. Sa salive devient une humeur doublement tonique et digestive, qu'il n'expue jamais après l'avoir ainsi préparée. Celui qui est un peu moins gêné dans ses moyens pécuniaires, parfume son tabac avec le bois d'aloès, et son café avec le mastic, le cardamome et la zédoaire. Il fait un grand usage des nombreux arômes que le commerce d'Asie verse dans le sein de l'Afrique (1). Il aime à se procurer une douce ivresse, par de hautes doses d'opium (2) ou de *bers*, que le pauvre remplace par la semence du pavot ou les feuilles de chanvre. C'est ainsi qu'il rehausse le ton de son estomac, que sa boisson et ses alimens tendent à énerver.

---

(1) C'est de là que viennent, en Egypte, le spicanard, l'acorus, le curcuma, le gingembre, le ginzeng, la canelle, le cassia lignea, la cascarille, le santal, l'amomon, le thé, le girofle, le safran, le macis, la muscade, le poivre, la vanille, le cardamome, l'aloès, le cachou, le musc, le camphre, l'assa fœtida, le benjoin, le mastic, l'ambre gris, le galbanum, l'encens, la myrrhe, le storax, le parfum contre la peste, *oudnéh*, le baume de la Mecque, l'essence de roses, etc.

(2) C'est encore de l'Asie, ou plutôt de la Perse, que vient ce suc. Il ne faut plus chercher l'opium thébaïque dans la Thébaïde, qui, réunie au reste du Sayd, fournit à peine quelques gouttes mal extraites du pavot blanc.

Autant les bains d'étuves sont communs et fréquentés dans la basse Egypte, autant ils sont rares dans la haute, où ils cessent même d'être connus dès qu'on a passé *Ghirghéh*. L'eau du fleuve les remplace: hommes, femmes, enfans, tous s'y plongent tour-à-tour (1). Les femmes et les filles, en venant chercher l'eau dont elles ont besoin dans leur ménage (2), les hommes et les adolescens, avant de faire la prière du matin et du soir. Pendant l'hiver, qui est très-court, l'un et l'autre sexe se borne aux lotions journalières de la tête ou de la face, des bras, des jambes et des parties génitales. Ils se trouvent fort bien de ces bains attiédis par le feu de l'atmosphère, et je ne doute pas que dans ce climat il faille les préférer aux bains chauds, qu'un aveugle enthousiasme a trop célébré.

Il existe entre l'Egypte supérieure et inférieure, une autre différence également notable. Dans celle-ci, on s'habille fort légèrement: tout ce qui

---

(1) Je doute qu'il y ait un pays où la natation soit un exercice plus généralement connu et pratiqué. Les enfans des deux sexes savent presque aussitôt nager que marcher.

(2) Etant seules chargées de ce transport, elles sont obligées à de fréquens voyages chaque jour. Si on considère ensuite qu'elles portent chaque fois un fardeau très-lourd, et qu'elles le placent sur leur tête, on aura, je pense, une autre raison pour laquelle leur taille est beaucoup plus affaissée que celle des hommes.

ne peut soutenir le luxe du drap et des pelisses, a pour unique vêtement la chemise de coton bleu. Dans le Sayd, au contraire, lors même qu'il fait le plus chaud, on se couvre de laine. Il n'est que les puiseurs d'eau (1) et les fous qui soient nus ou demi-nus. La tête est rasée, mais surchargée de toques et de draperies; le col est libre de toute enveloppe, mais sur l'épaule gauche pend un long schaal, dont on l'entoure au plus léger changement dans l'atmosphère; une ample chemise de grosse laine revêt tout le corps, mais les jambes et les pieds sont absolument nus. Ce sont les pieds que nous couvrons avec le plus de soin dans nos contrées humides et boueuses; dans l'Egypte, au contraire, c'est la tête qu'il importe le plus de défendre contre l'ardeur du soleil (2). En Egypte encore, les femmes, d'ailleurs vêtues à peu près comme les hommes, voilent leur face, découvrent leur sein, chaussent de larges bottines, portent de

---

(1) Dans la haute Egypte, pour élever l'eau du Nil et la répandre dans les terres, on la tire à bras, à l'aide seulement d'un panier revêtu de peau, ou d'un puisoir à bascule, appelé *délou*.

(2) Chez les Orientaux, tout est marqué au coin de l'opposition avec nos coutumes, nos mœurs et nos habitudes. Ils font rigoureusement tout ce que nous ne faisons pas, et rejettent non moins scrupuleusement tout ce que nous admettons. Il serait curieux de faire un tableau exact de ces nombreuses oppositions, de remonter à leur source, et d'observer leurs effets.

longues culottes, s'adaptent des boucles au nez(1), et ont d'énormes anneaux aux jambes.

L'état de maladie altère fort peu cet ensemble d'habitudes qui compose le genre de vie Egyptien. L'Egyptien malade reste couché sur sa natte, la tête enveloppée dans un schaal. Il ne se plaint point; il ne songe point à ce qu'il deviendra; il ne consulte que son goût sur ses besoins. *L'Etre clément et miséricordieux qui a introduit ce changement dans sa manière d'être, sait ce qu'il a à faire; il connaît également, si c'est une maladie contagieuse, ceux qu'il a prédestinés à en être atteints.* Conséquemment à ces deux principes, il serait aussi inutile de vouloir fuir une contagion que de solliciter la guérison d'une maladie. Le patient souffre avec résignation, et ses proches ne craignent pas de l'assister.

Que doivent être l'hygienne et la médecine dans une contrée où règnent de tels principes? Elles y gémissent, avec tous les arts, dans les entraves de la barbarie. Le même joug qui pèse sur l'astronomie et l'art de sculpter, écrase la physique de l'homme et l'art de guérir. Des astrologues, des psylles (2), des imans, des barbiers,

---

(1) Ces pendans de nez sont fort peu gênans dans un pays où l'on ne se mouche pour ainsi dire pas.

(2) Je ne sais trop comment s'est soutenu, depuis la promulgation du *Koran*, l'art d'enchanter les serpens; mais il n'est point de lieu dans la haute Egypte qui n'aie ses

des droguistes, etc., osent quelquefois balbutier en leur nom. Un chef de famille les invoque d'autres fois sur une recette, qu'une longue tradition a déposé entre ses mains. Hors ces cas assez rares, grâces au stupide fatalisme qui les réprouve, on ignorerait même si la science que les Alboucasis, les Rhazés, les Avicenne, etc., ont fait fleurir, existât jamais. J'aurais pu dire la science que les Egytiens ont les premiers cultivé et réduit en principes; et si nous n'avons rien vu dans aucun monument qui nous retraçât ce fait incontestable, c'est que nous ne possédons pas la clef mystérieuse des précieux mémoires qui y sont gravés.

C'est assez dire, ce me semble, qu'il n'est aucun des guérisseurs de la haute Egypte qui aie la plus légère connaissance de la structure du corps humain, du jeu de ses différentes parties, des principaux désordres qui altèrent la santé, et des ressources que l'art, aidé par l'expérience, a successivement découvert (1). Un aveugle empirisme

---

psylles de profession, et il n'est point de fête religieuse dans laquelle ils ne déploient leurs talens aux yeux de la multitude étonnée. Les plus célèbres, sont ceux de *Cheykh-Hérédy*. *Cheykh-Hérédy*, sous ce rapport, est presque aussi fameux que *Cheyk-Chymy*, autre Santon, où se rendent pieusement les femmes que des maris débiles ne peuvent féconder.

(1) Où puiser ces connaissances, quand, au défaut de livres, d'écoles et d'hôpitaux, se joint la proscription de toute

indique des remèdes sans rien soupçonner, ni de leur pouvoir, ni du mal auquel il les oppose. S'il ne réussit pas, aussitôt la superstition le remplace, les amulettes et les désenchantemens succèdent aux formules; on se flatte de trouver dans un rouleau chargé de noms vénérés ou de sentences tirées du *Koran*, un soulagement qu'on a vainement cherché dans un breuvage ou une opération.

Ils pratiquent la saignée dans presque toutes les maladies, parce qu'ils établissent généralement leurs causes dans la surabondance ou l'altération du sang. Ils la pratiquent sur des sujets de tout âge, et sur toutes les parties du corps. Les signes qui leur paraissent indiquer le plus certainement la nécessité de cette opération, sont la chaleur dans les affections internes, et dans les externes, sa rougeur. Ils ont encore égard au pouls qu'ils tâtent, sur les artères temporales. Le lieu sur lequel ils la font de préférence, est celui qui est malade ou le plus rapproché du siége de la maladie.

Ils ouvrent indistinctement les veines et les petites artères; la plus grande facilité d'atteindre les vaisseaux de l'un ou de l'autre ordre, est la seule raison qui détermine leur choix.

---

espèce de recherches sur les corps animés. J'ai cependant vu à *Ghirghéh* un Avicenne entre les mains d'un *attar*, pharmacien-droguiste.

Ils saignent le plus communément avec une lancette ; cependant ils emploient aussi la flamme et le rasoir. Ils se servent préférablement du rasoir, après avoir fait précéder l'application de la ventouse.

Leur ventouse est une corne de taureau parfaitement vidée, et percée à son extrémité supérieure. C'est par ce trou supérieur qu'ils aspirent, après l'avoir fixée, l'air qu'elle renferme. Il est fort rare qu'ils se bornent à son application, ou pour mieux dire, ils regardent ce que nous appelons ventouse sèche, comme un moyen à peu près inutile.

Ils font un grand usage du feu ; ils l'emploient sur-tout pour détourner des fluxions, pour calmer des douleurs fixes et anciennes, et lorsqu'ils traitent des tumeurs blanches, dures ou molles. Ils placent à cet effet, ou sur les parties affectées, ou sur celles qui leur correspondent, tantôt un charbon ardent, tantôt un moxa fait avec du vieux linge. J'ai vu arrêter, par ce moyen, le développement d'une hernie récente chez un jeune Egyptien de *Ghénéh*.

L'espèce d'indifférence avec laquelle la plupart supportent l'action du fer ou du feu, m'a fait soupçonner en eux une moindre sensibilité physique. Je n'ai pas tardé à m'en convaincre par d'autres essais de tourmens qui, variés et répétés sur un fort grand nombre, ont été constamment soufferts avec d'autant plus de joie, que je payais

mieux l'étude qu'on me permettait de faire. Eh! ne conçoit-on pas quel doit être l'effet d'une température brûlante sur l'organe du toucher, la peau? Cet effet n'est pas moins marqué sur le principe lui-même du sentiment. Autant il est rare de trouver sous ce climat un homme doué de quelque génie, autant les aliénations d'esprit par faiblesse sont fréquentes. Montesquieu avait déjà dit : « La chaleur du climat peut être si » excessive, que le corps y sera absolument sans » force : pour lors, l'abattement passera à l'esprit » même ; aucune curiosité, aucune noble entre» prise, aucun sentiment généreux ; les inclina» tions y seront toutes passives ; la paresse y » fera le bonheur ; la plupart des châtimens y » seront moins difficiles à soutenir que l'action » de l'ame, et la servitude moins insupportable » que la force d'esprit. . » On ne peut mieux peindre le Saydien : il supportera, sans se plaindre, la bastonnade la plus cruelle, mais il ne cesserait de maudire son existence, si on le condamnait à penser ou à se mouvoir.

Rien n'est plus simple que le pansement de leurs plaies et ulcères. Ils couvrent les unes de limon ou de résine de momies; ils étendent sur les autres du beurre ou de l'huile. Quand les chairs sont baveuses, ils y appliquent une feuille de clinquant; lorsqu'elles sont la proie d'une humeur rongeante, ils les saupoudrent de chaux; enfin, ils portent le feu sur les caries dont elles se

compliquent. J'ai trouvé dans les boutiques de quelques *attar*, un onguent qu'ils croient être d'une application universelle : c'est un composé de colophone, de terre sigillée, de camphre, de beurre et de cire.

Le baume de la Mecque est, entre leurs mains, un spécifique qu'on peut surement administrer dans toutes sortes de circonstances, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. On en ferait un beaucoup plus grand usage, s'il était plus commun et moins cher.

Dans les cas de contusions graves, mais bornées, ils éventrent une colombe ou une tourterelle, et les appliquent chaudes sur la partie malade. Ils enveloppent le corps d'une peau de mouton encore fumante, s'il a été largement froissé.

A force d'extensions ou de contre-extensions faites en tout sens, ils parviennent quelquefois à réduire des luxations et des fractures simples, mais ils ne savent pas les contenir. Ils savent moins encore fixer le membre dans une position convenable. La coaptation des parties opérée, ils abandonnent le malade à lui-même, et sa guérison à la nature.

Ils connaissent et se servent assez bien du davier pour emporter les dents. Je dois observer que les maux de dents et leur carie sont très-rares dans la haute Egypte. Il est plus rare encore que, pour soulager le malade, on le prive de ces osselets si nécessaires à la parole et à la mastication;

on n'en vient à ce moyen extrême qu'après avoir inutilement tenté, et les scarifications des gencives, et l'application du feu, ou sur le point carié, ou sur la région temporale.

Quand les paupières sont habituellement rouges et engorgées, ils en arrachent les cils avec des pincettes. Ils opposent à tous les temps de leurs ophtalmies, des collyres irritans, tels que l'alun ou le vitriol en dissolution, la poudre de *Chisméh*, le *cohel*, etc.

L'excision du prépuce et l'amputation du clitoris exceptées, ils n'exercent aucun procédé opératoire. Ils ne savent même pas achever la section d'une partie qui ne tient à son tout que par un faisceau celluleux ou musculaire. Cependant à *Deir-Denagle*, village habité par des Arabes, et situé au pied du mont Lybien, quatre lieues au-dessus de *Syouth*, on fait des eunuques, *taouaches*. C'est là le seul endroit de l'Egypte entière où la jalousie trouve encore des hommes qui osent attenter ainsi aux droits les plus sacrés de leurs semblables. L'art de ces êtres également vils et barbares, consiste à trancher à la fois, avec un bon rasoir, toutes les marques externes de la virilité. Cette excision faite, ils portent de l'huile bouillante sur les bouches ouvertes des vaisseaux sanguins; ils placent une canule dans la portion restante du canal de l'urètre; ils recouvrent toute l'étendue de la plaie de feuilles de *henné* réduites en poudre; enfin, ils enterrent le sujet

jusqu'à la hauteur de l'estomac. On le laisse dans cet état durant environ vingt-quatre ou trente heures, lesquelles écoulées, on le retire; et lorsque le premier appareil est tombé, on panse la plaie, qu'ils laissent à nu, avec un mélange d'huile et d'argile. Cette horrible opération enlève à la vie le quart à peu près des enfans qui lui sont soumis.

Les accouchemens et toutes les maladies des filles et des femmes sont confiés aux personnes de leur sexe. Cependant j'ai été appelé pour elles dans plusieurs maisons; mais alors on paraissait désirer que, sans les voir, sans les interroger, et au seul toucher de leur pouls, je connusse tous leurs maux. Les Qoubtes, et sur-tout les autres Chrétiens, sont, à cet égard, moins réservés et moins défians que les Turcs.

Tel est l'état de la thérapeutique chirurgicale: celui de la médecine est encore plus affreux. Ne connaissant aucune des branches de cet art si difficile, ne pouvant raisonner aucun cas pathologique, n'ayant enfin aucune notion de matière médicale, ils en sont réduits à administrer des remèdes évacuans et altérans, sans principes, sans méthode et sans choix.

Ils évacuent rarement par le haut; ce n'est guère que lorsque le malade éprouve des nausées ou des vomissemens spontanés. Ils ont alors indistinctement recours à l'un des moyens généralement connus, ou au *ghébel-indy*, semence brune et fort ténue que leur procure l'Asie.

En compensation, ils font le plus grand abus des purgatifs. Ils ne cessent de provoquer des selles, quelques soient les malades, la maladie, et le temps où celle-ci est parvenue.

Les purgatifs doux sont le partage de l'homme aisé et délicat. Pour lui épargner les fatigues d'un stimulant trop actif, on se borne à lui prescrire une expression de canne à sucre, une décoction de myrobolans, de la casse, du tamarin, de la manne du mont *Synay*, ou au plus du séné de la Mecque (1). Quelquefois encore on lui prépare une espèce d'électuaire, dont les principaux ingrédiens sont la rhubarbe, l'aloès et le miel.

Le pauvre, au contraire, qui dans tout pays apprécie d'autant plus un remède qu'il a des effets plus marqués, préfère les drastiques. Aussi on lui administre la scamonée, la résine de jalap, la gomme-gutte, l'euphorbe, la coloquinte, les pignons d'Inde, la noix vomique, etc. On ne donne les pignons d'Inde qu'après les avoir fait macérer pendant neuf jours, d'abord dans de l'eau, puis dans du lait, enfin dans de l'huile. C'est principalement dans les affections chroniques du bas-ventre qu'ils ont recours à la coloquinte; ils guérissent même quelquefois par ce moyen des

---

(1) Ils distinguent fort bien ce séné du séné commun, ou *belledy*, ainsi que de l'*arghel*, cynanche, qui croît parmi le séné, et dont le commerce nous fait passer la feuille mélangée avec celle de cette dernière plante.

hydropisies qui se joueraient de la prudence et de la circonspection Européennes. On prescrit encore une verrée de lait qui a reposé pendant douze heures dans un gros fruit de coloquinte bien vidé, contre toute espèce de colique.

Il est assez ordinaire de purger les enfans avec une décoction de graines de ricin. Néanmoins ce n'est pas pour cet usage médical que la plante est cultivée dans la haute Egypte, c'est parce qu'on a besoin de sa longue tige pour suspendre les seaux aux leviers des puisoirs adoptés pour l'irrigation des terres.

Un malade auquel j'avais conseillé des lavemens de lait, me demanda très-sérieusement si les *akim*, médecins, osaient, en Europe, proposer une chose si déshonnête. L'étonnement dont me frappa cette question, cessa lorsque j'appris que ce moyen était inusité dans le pays où je me trouvais.

La pratique générale dans toute fièvre continue ou rémittente, est de se couvrir excessivement pour déterminer une sueur copieuse; et pour favoriser davantage cette évacuation, on fait boire au malade une grande quantité d'eau froide ou de suc de pastèques.

Dans les fièvres intermittentes (1), ils emploient

---

(1) Ils ne connaissent que leurs trois principales divisions, de même qu'ils confondent entre elles toutes les fièvres continues et rémittentes. Ces deux ordres ne leur offrent que des *seqrounéh*, fièvres simples, et des *hhoumma*, fièvres chaudes.

beaucoup le spica-nard, la zédoaire, le saffran, l'assa fœtida, le camphre, la myrrhe, les émulsions faites avec la semence de pavot...; mais ils ne les emploient qu'après avoir inutilement soutenu l'usage du tamarin, des citrons ou du napek.

Il est reçu en maxime parmi eux qu'il faut saigner dans les affections de la tête, adoucir avec le lait et le miel dans celles de la poitrine, et purger dans celles du bas-ventre.

Dans toutes les palpitations, ils font un grand cas d'un opiat composé avec le corail, la sèche, le bol d'Arménie, les santaux, l'ambre, le camphre, le musc, l'opium, le vers à soie, le miel et le sucre.

Ils regardent la fleur du *mimosa farnésiana* comme un excellent antispasmodique, et celle du *henné* comme l'un des céphaliques les plus sûrs.

Pour remédier à la faiblesse d'estomac dont ils se plaignent généralement, ils font un usage très-fréquent de la canelle, du gingembre, de la cascarille, du gérofle, de l'anis, du fenouil; mais, par dessus tout, du baume de la Mecque, de l'opium et de l'encens, soit en larmes, soit en esprit. Les femmes ne cessent de mâcher des fragmens de cette gomme-résine.

Ils vantent, comme spécifiques dans la dyssenterie, les noyaux de dattes torréfiés, le brou du doum bouilli, le suc de citron pur, et des bols faits avec de l'opium et la toile d'araignée.

Dans les cas de peste, après une ou plusieurs saignées, on ne sait donner au malade que du

tamarin et du café, qu'on lui offre alternativement.

La décoction de la coque du café est, après l'irritation mécanique, le plus fort éménagogue que les femmes s'administrent à elles-mêmes ou aux personnes de leur sexe qui les consultent.

Les hommes impuissans poussent à l'excès l'usage qu'ils font des feuilles de chanvre. Ils leur préféreraient le salep, s'il était moins rare.

Les filles enceintes, qui ne craignent pas d'étendre le voile du crime sur une faute que la raison leur pardonnerait le plus souvent, connaissent, entre autres moyens de parvenir à leur but exécrable, celui qui est incontestablement le plus simple, le plus efficace et le moins dangereux. Elles se font un jeu de ce moyen; et vingt-quatre heures après son emploi, on serait loin de soupçonner qu'elles ont fait une telle violence à la nature.

Je termine ici cet article, qui n'offre plus aucun intérêt, et, avec lui, mon *Aperçu physique et médical de la haute Egypte*. Il est très-imparfait, sans doute; mais tous ceux qui ont parcouru la contrée, et vu les hommes que j'ai essayé de peindre, me rendront cette justice, que j'ai entrepris une tâche qu'il est et qu'il sera encore long-temps presque impossible d'absoudre avec un entier succès. Leur témoignage, que j'invoque, est le seul moyen de défense que je veuille opposer à la censure.

Terminé à *Ghéněh*, le 11 pluviôse an 8.

EXAMEN

EXAMEN
DE
CES DEUX QUESTIONS:

La peste est-elle endémique en Ægypte?

Est-il possible de la bannir de cette contrée?

Nam penitus veniens Ægypti à finibus ortus,
. . . . omnes
Inde catervatim morbo morti que dabantur.
Lucr. de nat. rer. lib. 6.

. . . . . Pestifero tot jugera ventre prementem
Stravimus innumeris tumidum pithona sagittis.
Ovid. metam. lib. 1.

EXAMEN

DE

CES DEUX QUESTIONS:

La peste est-elle endémique en Egypte?

Est-il possible de la bannir de cette contrée?

I.

Nous osons aborder ces importantes questions, ces questions qu'un simple intérêt de littérature ou de curiosité a froidement agité jusqu'à ce jour. Le sentiment de notre conservation générale et individuelle, nous commande aujourd'hui de les discuter avec le plus grand zèle.

La double épigraphe que nous avons adopté,

répond à la double demande que nous nous sommes fait; c'est ainsi que nous nous hâtons d'énoncer notre avis à tous ceux qui partagent notre sollicitude. S'ils voient de prime abord un grand mal à craindre, ils aperçoivent aussitôt que ce mal est décidément réparable.

Nous n'imiterons pas la plupart des voyageurs modernes qui se sont proposés ces mêmes questions avant nous. N'y répondant que par une affirmation ou une négation, la vérité qu'ils semblaient nous découvrir est restée ensevelie dans les ténèbres du doute. Eh! en fût-elle jamais sortie, si nous ne fussions venus à son secours? Je dis nous tous, qu'une révolution imprévue a subitement transporté, et fixe peut-être à jamais dans les lieux qu'elle habite. Qu'est-ce qui intéressait ces écrivains à faire le plus léger effort en sa faveur? Etrangers à ce sol, que leur importaient des maux qui leur était plus facile et plus sûr de fuir que d'observer et de prévenir? D'ailleurs, ce n'était pas pour les indigènes qu'ils écrivaient, c'était pour nous, pour nous, Européens, qui ne pouvions alors ni ne voulions contester avec eux.

Nous tâcherons de produire cette vérité au jour le plus grand; nous ne négligerons rien de ce qui pourra lui restituer son éclat primitif. Loin d'elle et de nous l'interposition du plus faible voile que s'efforcerait encore de tendre la

flatterie ou le mensonge; c'est pour l'utilité commune que nous écrivons.

Il nous paraît nécessaire d'avertir que c'est spécialement de la basse Egypte, où cette maladie est presque annuellement régnante, que nous parlons dans ce mémoire.

I I.

Il serait également difficile d'assigner l'âge du monde auquel la peste a exercé, en Egypte, ses premières fureurs, d'indiquer le lieu précis de sa naissance, ou de dévoiler les causes génératrices de son germe primordial.

Nous ne connaissons ce fléau que par ses terribles effets; nous savons, que de temps immémorial, il ravage les contrées orientales, et que l'Egypte est l'une de celles où, depuis une série incalculable de siècles, il se montre le plus fréquemment.

Moyse, qu'une chronologie raisonnée place dans le nombre des premiers écrivains connus, *Moyse*, qui, né en Egypte, y passa une longue suite d'années, parle de la peste comme du signe le plus redoutable de la vengeance divine, comme de la calamité humaine la moins remédiable, mais en même temps comme d'une maladie qui n'était que trop connue aux habitans des rives du Nil. Aussi, quand le *Pharaon* qui régnait alors, eut refusé d'acquiescer au départ des Juifs, ce fut

de la peste dont leur chef le menaça, et de la mort presque inséparable de son atteinte (1).

Hérodote prononce sur les Egyptiens, « qu'il » n'est point d'hommes aussi sains et d'un meil- » leur tempérament (2). » Mais aussitôt il détaille les nombreuses précautions qu'ils étaient obligés de prendre pour se maintenir dans cet état de vigueur et de santé. Il note avec soin le régime diététique et médical qu'ils observaient (3), l'extrême propreté qui régnait parmi eux, les précautions dont ils usaient pour entretenir la salubrité de l'air, leur attention à prévenir la stagnation des eaux... Enfin, après avoir observé

---

(1) *Percutiam te et populum tuum peste, peribis de terrâ.* Exod. cap. 14.

(2) Euterpe, liv. 2.

Nous rendrons le même témoignage en faveur de ce peuple, et peut-être avec moins de réserve qu'*Hérodote*.

Nous convenons en effet que la plupart des maladies, tant aigues que chroniques, si répandues en Europe, sont incomparablement plus rares et moins fâcheuses en Egypte.

Nous convenons que si l'Egypte ne connaissait pas aussi particulièrement la peste, le *dem-el-monia*, la dyssenterie, l'hépatitis, l'ophtalmie, le carreau, la petite vérole maligne, etc., elle serait la contrée où tous les âges de la vie se succéderaient avec le moins d'altération.

(3) On aura de la peine à croire sur sa parole, « que » tous se purgeaient tous les mois pendant trois jours de » suite; » et de plus, « qu'ils avaient grand soin d'entre- » tenir leur santé par des vomitifs et des lavemens. » *Ibid.*

que les maladies des yeux, de la tête, du ventre, etc, avaient chacune des médecins particuliers, il avoue qu'il y avait aussi des médecins uniquement appliqués au traitement des *maladies inconnues* (1). Le sens de ces mots n'est plus équivoque; personne n'ignore que chez les anciens la peste occupait le premier rang entre les *maladies inconnues*, les *maladies sacrées*, les *maladies divines*, etc.

Selon le témoignage d'*Horapollon*, on était très-persuadé dans l'ancienne Egypte, qu'il y avait une saison favorable au développement de la peste; et lorsqu'on y était parvenu, pour éviter « la contagion qui se répandait sur tous les êtres » animés et inanimés, » on redoublait les précautions, on surveillait plus rigoureusement l'un et l'autre régime; mais sur-tout le roi et les prêtres ne devaient se nourrir que de colombes, qu'on pensait alors être de sûrs prophilactiques (2).

Eh certes! de quelle antiquité n'étaient pas

---

(1) *Ibid.*

Si ce n'est pas en Egypte que le besoin a enfanté la médecine, au moins il y avait extrêmement multiplié les médecins.

(2) *Cum aeris constitutio pestilens est, omnia que tam animata quam inanimata eâ afficiuntur, quotque (columbâ) vescuntur ab hac lue immunes servantur; ideo que eo tempore Ægyptiorum regi in cibo sumendo nihil aliud apponitur... Idem que iis qui diis ministrant.*

Hierogl. lib. 2.

chez ce peuple les divinités *Typhon* et *Horus?* On connait leur origine, leurs combats annuels, le triomphe momentané de *Typhon* sur le fils d'*Isis*, et la victoire éclatante de celui-ci sur son adversaire, lorsque le retour des vents Etésiens chassait, avec le pernicieux vent du sud, la peste et toutes les vapeurs mal faisantes. Alors *Typhon*, vaincu, était précipité dans le lac *Syrbon*, dans ce lac situé près de *Péluse*, dont on appelait les émanations, l'*haleine du monstre*. On croyait avoir observé que de là en effet s'élevaient ordinairement les exhalaisons pestilentielles qui infectaient ensuite l'Egypte entière (1).

Les témoignages se présentent en foule; non-seulement la plupart des historiens nous offrent le leur, mais encore les poëtes eux-mêmes. Jamais il n'y eut conspiration plus nombreuse et plus unanime en faveur d'une vérité à rétablir. Pourquoi les accumulerions-nous? à quoi bon ce vain étalage d'érudition? nous faut-il plus qu'un coup d'œil rapidement jeté sur les lois et les usages principaux des Egyptiens? Les faits qu'ils établissent ne démontrent-ils pas seuls que ce peuple ne devait qu'à son extrême vigilance la conservation de sa santé? qu'il était contraint, par la nature de son climat, par la triste expérience qu'il avait fait de son insalubrité naturelle, à se

(1) C'est presque toujours par les côtes que la peste commence en Egypte.

tenir constamment en garde contre le plus redoutable de tous les maux.

Les Egyptiens ne se contentaient pas d'ensevelir les corps de ceux qui, chaque jour, parmi eux, terminaient leur destinée, ils les embaumaient ; et pour se mettre plus encore à l'abri de leur contagion, ils leur creusaient ou excavaient les demeures les plus profondes, hors l'enceinte des lieux habités.

Ils portaient une vénération singulière à tous les animaux que la nature avait sagement distribués sur leur sol, pour le nettoyer de toutes ses dépouilles putrescibles. Ces animaux bienfaisans étaient divinisés, et l'œil toujours ouvert de la loi ne cessait de protéger leur existence.

Ils répandaient chaque jour, dans leurs appartemens, des exhalaisons agréables, pour y rétablir la pureté de l'air; chaque jour les villes, pour obtenir ce même effet, répétaient, à des intervalles marqués, des fumigations prescrites; et au moindre signe d'une contagion imminente, on allumait des feux plus ou moins multipliés.

La culture des terres était surveillée avec une exactitude rigoureuse; le gouvernement entretenait avec le plus grand soin la circulation des eaux. Par ses ordres absolus, les ruines étaient aussitôt déblayées, la propreté devait faire le principal ornement de chaque édifice; chaque famille était obligée de régler jusqu'à sa table, sur

les lois de la ville qu'elle habitait, ou sur la saison dans laquelle on se trouvait.

Qui ne voit le grand but auquel tendait cette multitude de précautions, et que ce n'est qu'à ce haut prix que l'Egypte obtenait cette salubrité factice et précaire si célébrée?

Mais la contagion qui ne cessait de menacer cette antique contrée, et contre laquelle celle-ci ne cessait à son tour d'accumuler des moyens préservatifs, est-ce la peste proprement dite? est-ce ce même ferment d'une nature particulière, qui développe aujourd'hui parmi nous un appareil d'accidens si terribles?

Le mot peste est, à la vérité, un mot très-vague, et dont toutes les maladies contagieuses se sont, dans tous les temps, emparées. On a dit, on dit encore chaque jour, dans toutes les langues, la *peste vénérienne*, la *peste scorbutique*, la *peste varioleuse*, etc. Cependant il est également vrai que les écrivains exacts n'ont jamais attaché cette dénomination, d'une manière absolue, à ces différentes espèces de contagion; une épithète caractéristique l'accompagne alors, et fixe son nouveau sens: ce n'est que lorsqu'il doit être pris dans son acception rigoureuse, qu'on lui permet de marcher seul.

Au reste, pour éloigner toute dispute grammaticale, citons des faits. C'est sans doute la peste proprement dite qui a régné dans la ville d'Athènes,

quatre cent trente-un ans avant l'ère chrétienne. Or, *Thucydide*, en la décrivant, la fait venir des bords du Nil (1).

C'est aussi incontestablement la peste proprement dite qui a ravagé toute la terre en cinq cent quarante-deux. Elle commença, dit *Procope*, par les Egyptiens de Péluse (2); de là, elle gagna Alexandrie, la Palestine, Constantinople, enfin, tout le monde connu, qu'elle affligea pendant cinquante-deux ans.

C'est encore de l'Egypte que nous est venue la peste du quatorzième siècle (3), cette peste qui, après avoir enlevé au Caire la moitié de ses habitans, couvrit de deuil notre hémisphère entier, et en particulier les plus florissans royaumes de l'Europe.

Antérieurement à ces deux derniers faits, et à plusieurs autres que nous omettons à dessein, c'était de la vraie peste que parlait *Sénèque* (4); et déjà l'opinion commune publiait que ce fléau avait sa source la plus ordinaire dans les débordemens du Nil, et la stagnation subséquente de ses eaux (5).

---

(1) De Bell. Pelop. lib. 2.

(2) De Bell. Pers. lib. 2.

(3) *Freind.* hist. med. tom. 3.

(4) Nat. lib. IV.

(5) *Magnas solitudines (nilus) pervagatus et in paludes diffusus.* Ibid.

Quelques-uns lui attribuaient d'autres causes, telles que la cessation périodique des rosées, et le souffle brûlant du midi; mais ceux-ci se réunissaient encore aux précédens, pour placer sur un même théâtre, et ces différentes causes, et le funeste effet qu'elles concouraient à produire.

Les écrivains qui ne savent que s'extasier sur l'inaltérable salubrité du sol Egyptien, veulent-ils que nous leur donnions une nouvelle preuve de la surabondance de notre droit dans l'opinion que la vérité et le bien public nous obligent de défendre? Nous leur faisons l'entier sacrifice de tous les faits et de toutes les autorités qui viennent de déposer en notre faveur.

Il est au moins constant pour eux, que depuis quelques siècles, dont nous leur permettons de restreindre le nombre autant qu'ils le jugeront à propos, la peste a par fois désolé l'Egypte, soit qu'elle y soit née (1), soit qu'elle y ait été importée (2). Eh bien! en ne posant comme principe

(1) *Prosper Alpin*, qui est bien éloigné d'être de notre avis, avoue qu'elle y est quelquefois produite *ab aeris vitio, et hoc non nisi ubi nilus immodice ea loca inundat.*

De med. Æg. lib. 1.

(2) La plupart de ceux qui ont voyagé en Egypte, disent qu'elle y est apportée de la Grèce; et ceux qui ont voyagé en Grèce, prétendent que cette dernière contrée ne la reçoit que de l'Egypte. C'est ainsi que *Mackensie*, médecin Anglais, qui a fort long-temps exercé son art à Constantinople, affirme qu'elle n'a jamais paru dans cette capitale, qu'après

que cet aveu très-forcé, il n'en est pas moins évident que la peste y est endémique. Elle y est endémique, non dans le sens trivial, mais en ce sens, qu'il est de sa nature de se reproduire dans tous les lieux qu'elle a habité, et où elle n'a pas été absolument anéantie, tout autant de fois que le climat l'y invite. Or, je demande en même temps, s'il est un seul pays au monde où l'on aie jusqu'à présent moins fait pour son anéantissement, et s'il est aucun autre climat qui l'invite à renaître d'une manière plus pressante, c'est-à-dire, qui soit plus favorable à son développement?

III.

Il n'est que trop certain, à la honte de toutes les puissances qui se sont successivement disputé et enlevé les rènes du gouvernement Egyptien, qu'uniquement dirigées par des vues de cupidité et d'ambition, elles ont constamment négligé, et les maux sous le poids desquels le peuple

---

quelques communications avec Alexandrie. On remarque aussi qu'en 1771, Constantinople, qui n'eût aucun rapport avec l'Egypte, fut exempté de la peste, tandis que Smyrne, qui avait eu ses relations ordinaires, ne le fut pas. Je pense que les défenseurs de l'Egypte et ceux de la Grèce, ont également raison. La peste ne vient pas moins de l'Egypte que de la Grèce, et de la Grèce que de l'Egypte. Elle s'est établi un foyer durable en ces deux points opposés; et quand l'un paraît s'éteindre, l'autre le ranime.

gémissait, et les moyens qui se présentaient d'en diminuer la somme.

La saison pestilentielle commençait et se terminait; la peste, durant son cours, avait plus ou moins étendu ses ravages, les chefs ne s'en étaient pas même aperçus. Que leur importait une calamité qui n'atteignait que des êtres, l'objet de leur mépris, de *vils esclaves ?* Cette calamité passée, ils occupaient également le rang suprême; leurs ordres absolus obtenaient une aussi aveugle exécution, leur orgueil et leur avarice ne trouvaient pas moins à se satisfaire.

Un seul mot émané du fond de leurs *diwans*, eut fait couler une source intarissable de bienfaits; il eut pu d'abord modérer la violence du mal, puis éloigner son retour; enfin, le bannir à jamais; mais des tyrans, des despotes, veulent-ils le bien du peuple, et daigneraient-ils prononcer en sa faveur un seul mot?

Tel était l'état des choses quand le gouvernement Français résolut de briser le joug qui pesait sur cette malheureuse contrée. Le HÉROS, chargé de cette noble expédition, gémit à la vue des maux publics, et se hâta d'y remédier. Il établit des quarantaines dans tous les ports, pour s'opposer à l'introduction d'un nouveau ferment pestilentiel; il distribua des Lazareths dans l'intérieur, pour circonscrire chaque foyer contagieux qui y serait découvert existant; il dirigea enfin des lois de police contre la plupart des causes

occasionelles de ce fléau. Voilà ce qu'il a fait, et tout ce qu'il a pu faire pour son extinction. C'est beaucoup dans un aussi court espace de temps, dans le seul intervalle de quelques mois, que ne cessaient de réclamer, avec d'égales instances, et les besoins des indigènes, et l'établissement des Français, et la repression de leurs ennemis. Mais il s'en faut grandement que ce soit assez, et la résurrection de la peste nous en a fourni une preuve qui n'est que trop convaincante.

Elle a dû nous convaincre en même temps de la fausseté d'un adage, qui serait d'autant plus meurtrier, qu'on lui ajouterait une foi plus entière. *L'été*, dit-on vulgairement, *tue la peste* (1); c'est-à-dire que, pendant l'été, la constitution de l'air cessant de lui être favorable, elle cesse elle-même ses pernicieux effets. Son germe ne meurt pas, au moins spontanément, dans le seul espace de quelques années, il dort. On doit se rappeler que l'année dernière, son sommeil n'a pas été très-profond à Alexandrie, qu'elle s'est fréquemment réveillée pour plusieurs habitans de cette ville ; qu'elle s'y est même établi, jusqu'à cette année, une espèce de continuité de règne.

Le germe de la peste étant déposé sur les corps susceptibles de la retenir, il peut y demeurer

---

(1) Ceci s'entend du second été. Voyez, sur la distribution médicale des saisons en Egypte, *notre Aperçu physique et médical du Sayd*, pag. 24.

inerte durant un espace bien plus long que celui d'un été, et cet espace écoulé, se reproduire avec la même vigueur. On lit dans *Alexander Benedictus* (1), que des lits de plume ont donné la contagion sept ans après l'avoir reçue. *Forestus* (2) atteste que des cordes, entachées de ce vice, ne l'ont communiqué qu'après un laps de trente ans. *Théodore de Mayerne* (3) cite un ouvrier de Paris qui ressuscita la peste dans cette ville, en rendant au jour de vieilles hardes enfouies dans d'anciennes décombres. Au rapport de *Van-Swieten* (4), la peste qui se manifesta à Vienne en seize cent soixante et dix-sept, parut être parfaitement éteinte dans toute l'étendue de cette capitale; néanmoins les mêmes maisons qui avaient été alors infectées, le furent de nouveau, beaucoup plutôt et plus gravement que les autres, trente-six ans après, c'est-à-dire en mil sept cent treize. En remontant à la cause des pestes de Messine, de Rome, de Marseille, etc., on trouve qu'elles naquirent dans des magasins où étaient renfermées des marchandises depuis long-temps en possession de leur germe. En faisant des recherches exactes, on trouverait également que presque toutes les pestes Européennes, Orientales

(1) *De peste*, cap. 3.
(2) Observ. med. lib. VI.
(3) Conseils contre la peste.
(4) Par. 1409.

d'origine, ont vû se succéder, avant leur développement, un plus ou moins grand nombre de saisons ou d'années : d'où il résulte que ce germe, abandonné à lui-même, peut s'assoupir, mais non mourir, au moins aussi promptement qu'on le pense. Tels dans le corps humain, les germes mal traités de la gale et de la vérole; tel celui du scrophule et de plusieurs autres maladies contagieuses. Semblables à des feux qui couvent sous la cendre, ils ne donnent pendant long-temps aucun signe de leur existence, on les croit anéantis pour jamais; mais, excités par la plus légère cause, ils s'annoncent tout-à-coup par l'explosion la plus terrible.

Il est rare de vivre en Egypte absolument libre de la peste, pendant plusieurs années consécutives. Il y en a chaque année quelque part, nous pourrions même dire, chaque mois de l'année quelques accidens; mais ce sont des accidens qu'on ne note point, lorsqu'ils n'introduisent pas le règne de la maladie (1). Lors donc que la peste n'est pas régnante en Egypte pendant une ou deux années, elle n'y est plus, disent aussitôt les habitans, et après eux les voyageurs; et quand elle y reparaît, ce sont des vaisseaux Grecs qui l'ont

(1) Le peuple de Damiette et d'Alexandrie osait nous contester son existence dans le commencement de cette année, parce que, n'exerçant encore ses ravages que parmi nous, elle ne l'atteignait pour ainsi dire pas.

ramenée. Peuple aveugle! pourquoi allez-vous chercher dans des vaisseaux Grecs ce que vous n'avez cessé de posséder? Pourquoi les vaisseaux Grecs, qui sont venus un peu avant ses ravages, l'y ont-ils plutôt apportée que ceux que le commerce y avait également conduits pendant tout son interrègne? Ouvrez les yeux sur votre sol, sur votre climat,... et vous y trouverez des causes pestilentielles bien plus décidées; vous verrez que lorsque vous ne vous ressentiez pas de ce fléau, ou lorsque vous vous en ressentiez moins, c'était parce que la constitution aérienne ne se prêtait pas à son développement; par la raison qu'elle cesse dès le commencement du second été, elle ne se manifeste pas durant le cours du premier, si la température de cette saison diffère peu de la suivante. Cette année elle a régné à Alexandrie, Rosette, Damiette, en un mot, sur toute l'étendue des côtes; pourquoi n'a-t-elle point abordée le Caire et l'intérieur de l'Egypte (1)? et même, pourquoi des individus pestiférés, ayant été introduits dans la capitale, n'y ont-ils pas répandu l'infection (2)? c'est parce que la température du

(1) Il est de fait que le *Delta* entier ne s'en est aucunement ressenti, quoiqu'il ait eu, avec les lieux infectés, ses communications ordinaires.

(2) Il est également de fait qu'on a vu dans l'hôpital d'*Ibrahim Bey*, des pestiférés qui avaient échappés à la vigilance des gardes de santé de *Boulacq*.

Caire n'était pas à un degré d'humidité suffisant, à un degré d'humidité tel que celui qui dominait à Alexandrie et sur toute la côte.

Les grandes causes occasionelles de la peste sont les agens de la décomposition animale, ce sont principalement l'air, l'eau et la chaleur, ou plutôt un air chaud et humide. Le père de la médecine a, depuis long-temps, posé ce principe (1), et une longue expérience l'a sanctionné.

Le climat Egyptien n'est pas simplement chaud et humide, sur-tout durant le premier été; il l'est encore à ce degré qui caractérise les régions mal saines. On y trouve alors réunis tous les signes qui, dissséminés ailleurs, y attestent une insalubrité plus ou moins dangereuse. Ainsi, un changement subit et considérable dans la température se fait vivement sentir immédiatement après le coucher du soleil; des brouillards épais y interceptent fréquemment la lumière du jour; on y est sans cesse en proie aux mouches, aux cousins, aux araignées, et à tous les insectes dont la multiplication annonce dans nos contrées les maladies contagieuses. Les substances putrescibles s'y décomposent d'un jour à l'autre; les métaux s'y oxident promptement dans les temps les moins nébuleux; le sol qui environne les lieux

---

(1) *Constitutio temporis pestilens, annus austrinus et pluvius.* Morb. Pop. sect. 3.

habités, est de toutes parts sablonneux et mouvant; enfin, des vents de terre fougueux, secs et brûlans, alternent presque sans relâche, avec d'autres vents moins chauds ou même frais, qui répandent une humidité extrême (1).

Tel le climat en général, au moins de la basse Egypte; mais à Alexandrie et à Damiette, où la peste se plaît bien davantage à régner, on est encore exposé à des pluies abondantes; on est placé sur le bord de la mer; on est entouré de marais infects; marais qui, de l'aveu de *Prosper Alpin, vim habent putredines insignes gignendi* (2). A Alexandrie, bâtie sur des citernes, on respire sans cesse la vapeur qui s'élève de ces eaux souterraines, de ces eaux qui, à force de décroître, ne laissent plus « qu'une boue maré» cageuse et pestilentielle (3). » A Damiette, on a le voisinage d'un lac immense, de plusieurs amas d'eaux stagnantes, et d'une multitude infinie de rizières.

Enfin, sous ce climat, des maladies endémiques et épidémiques forment une longue chaîne, dont les anneaux lient entre elles presque toutes les

(1) *Lind.* Essai sur les maladies des Européens, dans les pays chauds.

(2) De med. Æg. lib. 1.

(3) *Aqua cœnosa palustris que reddita corrumpitur, venefica que evadit, ex quâ tunc multi vapores sursum elevati, aerem inficiunt qui febrium pestiferarum causa existit.* Ibid.

saisons. A la peste, et aux frénésies les plus pernicieuses, succèdent la dyssenterie, les fièvres ardentes,... qui sont à leur tour remplacées par les ophtalmies, les petites véroles du plus mauvais caractère... Ce ne sont pas seulement ces petites véroles que l'enfance a à redouter, ce sont encore les obstructions du mésentère. Il n'est presque aucun enfant chez lequel on ne puisse saisir les traits de cet état maladif; tous font horreur à voir; tous offrent à chaque pas le tableau le plus hideux et le plus dégoûtant. Je ne dis rien de la lèpre, de l'éléphantiasis, et de toutes les autres maladies que nous y observons après *Prosper Alpin* (1), et la plupart des voyageurs, médecins ou historiens.

Je crois avoir maintenant prouvé que la peste

---

(1) *Morbi etiam præter hactenus enarratos patrii sunt: elephas dico græcorum, sed non minus quoque elephantiasis arabum apud eam gentem grassatur... leprosi itidem in magno numero in eâ regione observantur. Adde albam vitiliginem et nigram... leuçe eodem modo ibi in multis grassatur; alopesia pilosis, mirmeciaque...* Rer. Æg. lib. 1.

« Il est vrai, dit-il, *de med. Æg. lib.* 1, en parlant des » maladies propres à l'Egypte, qu'on en retrouve plusieurs » dans d'autres contrées; mais les voit-on aucune part se » soutenir et se perpétuer comme dans celle-ci?... Vit-on » jamais ailleurs l'ophtalmie être une maladie de toutes les » années et de toutes les saisons?... Vit-on jamais des fré- » nésies aussi cruelles?... Vit-on jamais régner deux fois » chaque année des petites véroles malignes,... des fièvres » pestilentielles à chaque retour d'une même saison?... »

existe en Egypte depuis les siècles les plus reculés; que c'est en Egypte où sont nées les principales pestes qui ont fait époque dans le monde; enfin, que ce fléau s'y est perpétué jusqu'à nos jours, parce que, jusqu'à nos jours, il y a trouvé des causes efficaces de développement.

Je crois également avoir assez fait sentir dans quel sens j'entends que la peste est endémique en cette contrée. Je n'affirme point qu'elle y règne constamment ; je ne pense point qu'elle y naît, meurt et ressuscite à différens intervalles ; je suis aussi éloigné de croire que le vent du sud en est le père, et celui du nord l'exterminateur, qu'elle périt dans l'inondation du Nil, et qu'elle se recrée de sa fange; qu'elle est engendrée par des abus locaux ou par l'usage nécessaire d'aucune des choses non naturelles. Je regarde ces causes, et toutes celles dont elle s'entoure, comme des agens très-actifs qui répandent et propagent son germe toujours existant : de sorte que s'il est possible d'anéantir les unes et d'énerver l'efficacité des autres, nous pourrons être, avant même d'avoir obtenu l'extinction absolue du germe pestilentiel, nous pourrons être aussi surement à l'abri de la contagion sur ce sol infecté, qu'on l'est dans les plus purs climats de l'Europe ; et pour ne pas sortir de l'Egypte, nous ne la craindrons pas plus ici, durant le cours du premier été, que nous ne la craignons pendant celui qui lui succède. C'est ce qui me reste à examiner, pour absoudre la tâche

importante que je me suis prescrite; et ce second examen détruira, je me flatte, les fâcheuses impressions que le premier a dû faire.

IV.

Les causes de la peste étant fort au-dessus de la portée commune, et cette maladie s'accompagnant de symptômes extraordinaires, on ne doit pas s'étonner que, dans les premiers temps, elle ait été regardée comme une maladie divine, comme un

« Mal que le ciel, en sa fureur,
» Inventa pour punir les crimes de la terre (1). »

On doit moins encore s'étonner que la faiblesse humaine, fortement imbue de cette persuasion, n'ait d'abord cherché que parmi les dieux tout-puissans, ceux qui pouvaient l'en garantir.

Cælo supinas si tuleris manus
. . . .
Nec pestilentem sentiet Affricum (2). . . .

De là les nombreuses consultations des oracles, les voeux et les prières adressées à différentes

---

(1) Les animaux malades.
Fab. La Font.

(2) Hor. lib. 3. od. 17.

divinités, les sacrifices, même humains, offerts en expiation, enfin, tout cet ensemble de moyens religieux que la crédulité ou la fourberie avaient imaginés.

L'emploi de ces différens moyens, long-temps soutenu, mais toujours vainement, les fit insensiblement négliger; insensiblement la frayeur suggéra la fuite; on ne vit plus qu'un mal absolument irrémédiable; un mal auquel il n'était possible de se soustraire que par un prompt et entier éloignement (1). La nature et l'amitié gémirent sur la rupture des liens les plus étroits, mais le sentiment de sa conservation propre l'emporta chez la plupart. L'époux se sépara de son épouse, le fils abandonna son père, les maisons perdirent leur chef, et les villes la multitude de leurs habitans.

La contagion ayant cessé, et avec elle la frayeur, on pleura d'abord sur les pertes qu'on avait faites; on se reprocha d'avoir si cruellement délaissé ceux qu'on avait perdu; on chercha ensuite si, dans la nature entière, il n'y aurait aucun moyen de prévenir le retour d'une semblable calamité. Ces recherches furent aidées par quelques impressions faites sur les sens externes; au moins ces impressions firent accuser la nature de l'air; et pour

---

(1) C'est ce qu'on a voulu rendre par ce mauvais distique :
Hæc tria tabificam tollunt adverbia pestem.
Mox, longe, tarde, cede, recede, redi.

le rétablir dans son intégrité essentielle, on recourut aux parfums et aux feux; au feu, pour le dessécher; aux parfums, pour l'épurer.

Un philosophe (1) remonta plus directement à la cause de l'insalubrité de sa patrie, et parvint très-efficacement à la corriger.

Aujourd'hui nous connaissons mieux que jamais les principales causes occasionelles de la peste; mais qu'il y a loin de leur connaissance à son extinction!

Nous ne pouvons pas, nouveaux *Empédocles*, boucher l'ample ouverture par laquelle soufflent, sur tous les points de la surface de l'Egypte, les pernicieux vents du sud.

Nous ne pouvons pas, nouveaux *Ménés*, au moins si promptement, rouvrir au Nil toutes ses voies de circulation, et lui aplanir toutes parts un libre cours jusqu'à la mer.

Nous ne pouvons pas, nouveaux *Sésostris*, rendre dès ce moment, à une culture soignée les nombreux et vastes champs que, depuis plusieurs siècles, lui arrachait chaque jour un despotisme chaque jour plus oppressif.

Nous ne pouvons pas, nouveaux fondateurs, réédifier tout-à-coup les différentes villes de l'Egypte, et inspirer de nouvelles mœurs à leurs habitans.

---

(1) *Empédocles*, disciple de *Pythagore*.

Nous ne pouvons pas, en un mot. . . . Mais voyons, voyons plutôt ce qui reste en notre pouvoir, ce qui est possible actuellement, et le fruit qu'il nous est raisonnablement permis d'en attendre.

V.

On est forcé de rendre justice à la sage institution des quarantaines et des Lazareths; et c'est parce que nous sentons tous les avantages qu'on peut retirer de ces établissemens bien dirigés, que nous commençons par proposer l'addition de quelques articles au code sanitaire.

ART. I.er Les quarantaines et les Lazareths doivent demeurer en activité de service, durant toute l'étendue de l'année, sans aucune interruption.

ART. II. Tout individu atteint ou suspect de la contagion pestilentielle, ne pourra recevoir autre part que dans les quarantaines ou les Lazareths, les secours que son état réclame; il y sera transporté sans délai, quelque soient son origine, son sexe et son rang (1).

---

(1) Je sens que les mœurs du pays élèvent ici une barrière presque insurmontable; mais il faut, ou la renverser, ou entretenir le germe de cette maladie dans un très-grand nombre de maisons, qui le propageront certainement, malgré toutes les mesures qu'on pourra prendre. Je prie ceux qui habitent ce pays, de se représenter de nouveau les nom-

Art. III. Ceux qui lui auraient accordé un autre asile, ou qui, dans son domicile propre, auraient communiqué avec lui, même pour lui donner des secours d'humanité, seraient soumis, comme suspects de contagion, à une quarantaine de quinze jours. Ils seraient punis de mort s'ils étaient convaincus d'avoir voulu le soustraire à la surveillance de l'administration sanitaire.

Art. IV. Le lieu de domicile de celui qui sera déclaré atteint ou suspect de la peste, et tous les effets que ce lieu renfermera, seront aussitôt placés sous la sauve-garde de la loi, et les scellés apposés sur toutes les portes extérieures.

---

breuses et étroites communications qui existent entre tous les édifices d'une même contrée.

Je sens encore combien il est cruel pour un malade de se voir brusquement enlevé à tout ce qu'il connaît ou lui est cher ; mais si l'on ne rompt impitoyablement tous ces liens, il donnera la mort à la plupart de ceux qui s'empresseront de le conserver à la vie.

Enfin, il n'est que ceux qui n'ont pas vécu sous le règne de cette épidémie, qui puissent m'objecter la difficulté d'un Lazareth assez vaste pour une ville aussi considérable que le Caire; tous les autres ne savent que trop, sans parler de la prompte terminaison de cette maladie, qui frappe à différentes époques, jusqu'où peut aller la déduction à faire, sur les entrées journalières, des malades qu'on n'a pas le temps d'y transférer, de ceux qui expirent en y arrivant, de ceux qui y subissent le même sort peu après, etc. etc.

Art. V. Celui qui, suspecté de contagion, n'en aura pas été atteint, rentrera purement et simplement en possession de ses biens et effets, immédiatement après l'expiration de sa quarantaine.

Art. VI. Les effets inclus dans le domicile de celui qui aura été frappé par la peste, soit qu'il survive à cette maladie, soit qu'il y succombe; ceux en même temps qui seront trouvés avec ou sur lui, seront tous, et sans aucune exception (1), ou lessivés, ou fumigés.

Art. VII. On passera, à trois fortes lessives, tout ce qui sera de nature à soutenir cette épreuve; on soumettra, pendant cinq jours consécutifs, à d'épaisses fumigations de vinaigre et de poudre à canon, ce que la lessive pourrait altérer.

---

(1) Je dis sans aucune exception, parce que l'expérience ne nous a pas encore assez éclairés sur les affinités de ce germe avec les différens corps. Jusqu'à présent je penche beaucoup à croire que l'aptitude de ceux-ci à le retenir, est en raison seule de leur porosité.

La porosité plus ou moins marquée chez les différens sujets humains, est sans doute encore l'une des grandes raisons de la facilité avec laquelle certains le contractent, tandis que d'autres en sont incapables.

On ne la jamais vu être retenu par un jonc ou une branche de dattier, qui n'étaient pas dépouillés de leur vernis naturel. On le voit se propager à l'infini, et même attaquer des personnes sur lesquelles il n'avait précédemment rien pu, aussitôt que l'atmosphère devient humide et relâchante.

Art. VIII. Le lieu de domicile sera lavé et blanchi dans sa totalité. On lavera les boisages, etc. On recouvrira de chaux toutes les murailles.

Art. IX. Si les malades ou les suspects de la peste déclaraient exister dans leur domicile des effets qui ne peuvent, sans se détériorer, attendre l'époque de leur rétablissement ou l'expiration de leur quarantaine ; ces effets, sur leur déclaration, seraient aussitôt livrés aux moyens de dépuration ci-dessus prescrits. On prendrait ensuite les mesures convenables pour les soustraire à la détérioration dont ils seraient menacés.

Art. X. Tout ce qui n'aura été que fumigé, restera pendant dix autres jours exposé à l'air libre.

Art. XI. Seront punis de mort, tous ceux qui seront convaincus d'avoir dérobé aucun effet à la dépuration qui lui est nécessaire.

Art. XII. Les frais, pertes ou dommages qu'entraîneront ces précautions indispensables, seront supportés par le gouvernement.

Art. XIII. Le lieu de réserve ou de quarantaine dans lequel seront reçus les suspects, n'aura aucune communication avec celui où seront placés les malades. Les Lazareths et la réserve destinés aux femmes, seront également isolés du Lazareth et de la réserve consacrés aux hommes.

Art. XIV. La haute police de ces établissemens est attribuée au commissaire-ordonnateur en chef, et l'inspection de santé, au médecin en chef de l'armée.

Nous sommes convaincus que le gouvernement ne balancera pas à adopter ces articles, lorsqu'il les aura pesés dans sa sagesse. Il n'est pas jusqu'au douzième qui ne mérite rigoureusement de l'être; et c'est là peut-être le seul moyen de prévenir les écarts que tendent nécessairement à se permettre la cupidité et l'indigence.

Nous pensons que le gouvernement doit, aux approches de la saison pestilentielle, faire fermer les cafés, les bains et autres lieux publics (1); interdire l'usage des montures communes (2); inviter tous les individus à communiquer entre eux avec le moins de contact possible (3).

A ces mêmes approches, on surveillera plus

---

(1) Les bains n'ont pas le seul inconvénient de rassembler en un même lieu un grand nombre de personnes qui se servent tour-à-tour des mêmes effets ; mais chauds, ils favorisent l'action de la contagion ; et froids, ils nuisent à plus de sujets qu'ils ne sont convenables à d'autres. Que chacun se borne à se laver fréquemment les mains, les pieds et le visage ; les mains, sur-tout, parce qu'elles peuvent se trouver à chaque instant en contact avec un objet infecté.

(2) Quand la peste n'aurait que cette voie de propagation au Caire, elle devrait successivement atteindre tous les individus. Il n'en est presque aucun qui aille à pied, et ce sont les mêmes animaux qui transportent indistinctement les sains et les malades.

(3) S'il est une époque où les attouchemens des mains que la civilité a introduite, même chez les Turcs, cessent d'être un témoignage d'amitié, c'est sans doute celle dont nous parlons.

attentivement que jamais la propreté des voies, places et édifices. On tâchera de faire concevoir au peuple que c'est le défaut de propreté qui va chercher dans sa classe, pour les livrer à la peste, un aussi grand nombre de victimes. Ce fléau épargne au contraire, au moins le plus souvent, les maisons aisées, parce que la propreté y est éminemment entretenue : c'est elle seule qui les met à l'abri, et non le luxe ou l'abondance qui y règne.

Nous regardons les rizières comme autant de marais très-pernicieux qu'on forme précisément à l'époque où se réunissent toutes les autres circonstances favorables au développement de la peste. Nous invitons le gouvernement, sinon à proscrire ce genre de culture, au moins à l'éloigner des lieux habités, ainsi que cela se pratique en Europe.

La négligence des Egyptiens entretient dans l'intérieur des villes et dans leurs alentours, des amas d'eaux stagnantes et des égoûts extrêmement fétides : la vigilance Française doit se hâter de les dessécher.

Le besoin de se mettre à l'abri d'une chaleur trop vive pendant le second été, a fait recouvrir de nattes la plupart des rues. Ce même besoin a inventé des jalousies qui ferment l'entrée, dans les appartemens, et à la lumière, et à la chaleur du soleil. Nous ne trouvons pas mauvais qu'on cherche à se défendre de toute impression

incommode ; mais pourquoi soutenir l'usage de ces moyens pendant l'hiver et durant le cours du second été ? En découvrant alors les rues, en ouvrant dans le milieu du jour les jalousies, auxquelles il faudrait donner la mobilité de nos châssis de vitres, on permettrait au soleil de visiter l'intérieur des maisons, et d'y corriger l'excès d'humidité qui s'y introduit avec l'air.

Que n'est-il possible de donner aux rues elles-mêmes la direction, et sur-tout la largeur qu'elles devraient avoir pour être convenablement aérées? Ce sont presque toujours des boyaux irrégulièrement tortueux, qui aboutissent à des impasses (1).

Il serait salutaire de développer chaque jour, sur les terrasses de la maison, tout ce qui compose les différens lits, et d'y laisser chaque pièce séparément, exposée à toute l'ardeur du soleil, depuis environ dix heures du matin jusqu'à trois heures du soir. Dans l'un des momens de ce long intervalle, on renouvellerait l'air de tous les appartemens, en agitant avec force, dans chacun,

---

(1) En l'an 7, la peste régna avec autant de fureur à *Lesbéh* qu'à Damiette. En l'an 8, au contraire, la première de ces deux villes ayant été débarrassée du fatras et de l'encombrement de ses masures, fut presque inaccessible à ce fléau. Elle renfermait cependant une garnison beaucoup plus considérable que l'année précédente, et entretenait toute espèce de communication avec Damiette.

Note sur-ajoutée.

ou

ou la porte qui le ferme, ou toute autre machine qui présenterait une large surface.

Puisqu'il est si évident et si connu que le sable retient beaucoup moins l'humidité que l'argile, on devrait en répandre une couche épaisse sur toutes les voies et places publiques ; cette opération est d'autant plus praticable en ce pays, qu'après le limon, rien n'est plus commun que le sable.

Soit pour modérer l'influence de l'air humide, soit pour entretenir une transpiration indispensablement nécessaire, nous désirerions que tous, à cette même époque, pussent se couvrir de vêtemens très-chauds ; nous le désirerions sur-tout pour nos frères d'armes, que nous avons vu avec douleur, pendant la saison dernière, être à peine enveloppés dans une misérable toile de coton (1).

Nous désirerions que chaque particulier pût ne pas s'exposer, ni à l'air du matin, ni à celui du soir ; qu'il ne passât jamais brusquement d'un mouvement violent à un repos absolu ; qu'il allumât, au moins une fois chaque jour, le soir, un feu dans l'appartement qu'il occupe (2).

---

(1) Nos vœux sont aujourd'hui pleinement satisfaits ; et s'ils ne l'ont pas été plutôt, c'est parce qu'ils ne le pouvaient pas être.

Note sur-ajoutée.

(2) Quelque rares que soient les combustibles, il n'est

Il est très-pernicieux de passer la nuit à l'air libre ; et très-convaincus du danger auquel est exposé le soldat qui se trouve de faction durant une partie de son cours, nous demandons pour lui une loge et une capote (1). Il n'est pas moins pernicieux de coucher immédiatement sur le sol, et l'interposition d'une natte n'est pas suffisante.

Nous ne disons rien, ni du sentiment de la frayeur, ni de celui qui lui est opposé, parce que l'un et l'autre ne se commandent pas. Nous nous bornons à souhaiter dans l'ame d'un chacun, le règne bienfaisant du calme et de la paix.

Tous doivent être prévenus que l'inaction, l'intempérance dans la boisson ou la nourriture, et l'excès des plaisirs de Vénus, ne disposent pas moins à recevoir la contagion, que les travaux excessifs ou un régime trop austère. On sait fort bien que le défaut ou la mauvaise qualité des alimens a en quelque sorte introduit la peste dans des places assiégées ; mais on ne sait point assez que l'ivresse et les indigestions laissent le

---

pas fort difficile de se procurer, pendant ce court intervalle, quelques poignées de roseaux secs.

Au reste, quand le bois de chauffage serait très-commun, nous ne conseillerions pas des feux plus considérables ou plus soutenus ; ils seraient nuisibles.

(1) Il l'a obtenu en l'an 8.

Note sur-ajoutée.

corps dans un état de faiblesse qui le livre presque sans ressource à toute impression délétère.

Généralement parlant, tout ce qui est de nature à fortifier le corps, le met en état de résister à la contagion. Tels sont un exercice modéré pendant le jour, des frictions sèches et légères substituées aux bains, de bons alimens, l'usage, mais non l'abus du café; l'usage, mais non l'abus du poivre, de la canelle, de la muscade, et autres substances aromatiques. Ces moyens deviennent utiles dans cette saison, pour entretenir dans l'estomac une énergie que tout concourt à lui enlever.

Le vin et le vinaigre furent les grands préservatifs qu'employèrent les soldats de César, contre la peste qui ravageait la Thessalie. Le vinaigre, en effet, soit qu'on s'en frotte les tégumens, soit qu'on le respire, soit enfin qu'on le prenne à l'intérieur, est l'un des meilleurs anti-septiques; il porte à la peau, il corrige la matière putride, et sur-tout il rassure le genre nerveux, contre lequel la peste dirige ses principaux efforts (1).

On sait également que le bon vin pris modérément est le premier des cordiaux. Ici, où il est extrêmement rare, on peut lui substituer l'eau-

---

(1) *Desbois de Rochefort.* Mat. med. tom. 2.

de-vie à petites doses (1). L'eau-de-vie, par sa tendance à donner à la fibre quelque rigidité, combattra la mollesse et le relâchement que s'efforcent d'introduire en nous l'air et tout ce qui nous environne.

Nous sommes bien éloignés d'interdire l'usage de la pipe à ceux qui en ont contracté l'habitude; nous pensons même que, pendant la saison qui nous occupe, elle convient généralement à tous ceux qui sont d'un tempérament flegmatique, qu'elle raffermit leurs fibres ou les débarrasse d'une humeur superflue.

Sans doute la plupart des médicamens propres à guérir la peste, ne seraient pas moins efficaces pour la prévenir. Nous n'en conseillons néanmoins aucun, soit parce que leur administration a besoin d'être variée et surveillée, soit aussi parce qu'il serait à craindre que leur usage habituel, commencé et soutenu dans la seule vue de se préserver de la maladie, rendît leur effet absolument nul, dans le cas où l'on serait infecté, malgré leur emploi.

Au reste, l'ensemble des moyens que nous indiquons nous paraît assez répondre au but que nous nous étions fixé. Nous-mêmes, n'avons rien

---

(1) Nous disons à petites doses et à titre de médicament; tout autre usage serait un excès, et ce genre d'excès ne reste jamais impuni en Egypte.

fait de plus pour nous garantir de l'infection à laquelle la pratique de notre art nous a tant et tant exposés.

Les articles que nous proposons d'ajouter au code sanitaire, tendent directement à l'anéantissement du germe de la maladie.

Les autres moyens que nous conseillons, réunis et bien exécutés, doivent nécessairement, sinon enlever à l'air ses qualités vicieuses, au moins les corriger et énerver leurs impressions.

Enfin, ces qualités lui seront presque totalement enlevées, dès que le gouvernement pourra s'occuper de la reconstruction des villes, de la culture des terres, du libre cours du Nil, et du desséchement des marais.

Il suit de cette espèce de récapitulation, que nous ne nous flattons point de voir la peste abandonner à jamais l'Egypte dès cette année; mais nous sommes bien convaincus que l'emploi fidelle de nos moyens prophilactiques lui enlèvera, dès cette année, un nombre très-considérable de victimes (1), et que dans fort peu, ils

(1) Nous avons fait l'essai de la plupart de ces moyens à Damiette, en l'an 8, lorsque nous avions l'honneur de présider la commission de salubrité qui y a été établie, et nous avons obtenu que le règne de la peste qui s'était déjà prononcée dans cette ville, y a été infiniment plus court et moins désastreux que dans les autres lieux qui étaient en même temps infectés.

Note sur-ajoutée.

la banniront absolument de toute l'étendue de notre nouveau domaine.

Nous nous réjouissons d'avance de ce qu'un jour, grâces au dévouement de quelques Français, on trouvera en Egypte, sous un ciel vraiment beau, avec la paix, la liberté, et l'abondance des richesses que ces divinités procurent, le bien le plus précieux de tous, une santé inaltérable.

Terminé au Caire, le 9 thermidor an 7.

OBSERVATIONS PRATIQUES

Sur l'épidémie qui règne dans l'armée Française en Syrie. An 7.

. . . . Et nova febrium
Terris incubuit cohors.
Hor. lib. 1. *od.* 3.

OBSERVATIONS

PRATIQUES

Sur l'épidémie qui règne dans l'armée Française en Syrie. An 7.

I.

L'ARMÉE Française est arrivée d'Egypte en Syrie par une voie semée de fatigues et de privations. Durant le long espace qui sépare ces deux contrées, espace aride et désert, elle a eu constamment à souffrir la chaleur brûlante du jour, l'humide fraîcheur de la nuit, la faim, la soif, et des marches pénibles qu'une nécessité rigoureuse forçait de prolonger.

Dès le premier pas qu'elle a fait en Asie, un orage affreux a éclaté sur elle, et à cet orage ont succédé des pluies abondantes qui, pendant

plusieurs jours, inondèrent tous les lieux où elle campait ; le soldat couchait dans l'eau ou dans la fange.

Brave et infatigable armée! d'autres, en chantant tes exploits, exposeront plus longuement combien ils t'ont coûté. C'est assez pour nous de jeter un coup d'œil rapide sur des maux dont nous ne voulons observer que l'effet; c'est assez pour nous de rappeler l'attention sur les causes générales qui t'ont disposé à concevoir le monstre dévastateur dont l'art de guérir t'aide à triompher.

Que disons-nous, à concevoir? son germe existait déjà ; déjà plusieurs des nombreux corps qui composent l'armée de Syrie, le portaient dans leur sein (1); ils l'avaient conçu en Egypte, à Damiette principalement; et sous l'influence des causes que nous venons d'énumérer, il s'est développé et propagé avec une célérité presque sans exemple.

A ces causes de propagation, nous devons ajouter l'altération atmosphérique qui règne dans tous les camps, la communication nécessaire dans une armée entre tous ses membres, le défaut de propreté indispensablement attaché à l'activité

---

(1) On sait quels sont ces corps ; on sait qu'avec toutes les précautions prises antérieurement à leur depart, on n'est pas parvenu à les désinfecter; on sait enfin que l'armée a laissé des malades contagieux dans tous les lieux qu'elle a parcourus avant d'aborder la Syrie.

de la vie militaire, la nuée de miasmes qu'a dû exhaler l'enceinte de *Jaffa*, encore teinte du sang que les lois de la guerre y ont fait couler; enfin, les rapports qui se sont établis entre nous et les Syriens déjà infectés par des milices auxiliaires (1).

C'est à *Gaza* et à *Ramléh* qu'on a commencé à apercevoir ce qu'on avait à craindre du nouvel ennemi qui se présentait à combattre; mais c'est à *Jaffa* qu'il s'est montré parfaitement à découvert (2). Dès-lors on l'a vu s'emparer de tous les postes que nous occcupions, et son domaine embrasse aujourd'hui tout ce qui s'étend d'*El-Arich* à St-Jean-d'Acre. Nous dirions tout ce qui s'étend d'Acre à Alexandrie, si l'épidémie Syrienne n'avait des caractères à elle propres.

Vous avez été ses premières victimes, ô vous, chers collégues (3), que votre devoir et votre zèle appelèrent les premiers à lutter contre lui!

---

(1) Les renforts venus de Constantinople. La peste qui règne en Syrie cette année, y a donc été successivement importée, et par les Turcs, et par les Français. Avant l'arrivée des premiers, on n'y apercevait aucun vestige de cette maladie; depuis l'arrivée des seconds, elle y a doublé ses ravages.

(2) Dans le seul espace de deux jours, des deux jours qui ont succédé à la prise de cette place, on a reçu dans l'hôpital qui y fut aussitôt établi, plus de deux cents malades contagieux.

(3) Les médecins *Auriol* et *Bruant*.

Il était alors dans toute sa vigueur ; vous osâtes néanmoins le braver ; et dédaignant des coups qui ne menaçaient que vos vies, vous eûtes le noble courage d'acheter, au prix de votre sang, le salut de vos frères.

Nous rougirions de ne pas marcher sur vos honorables traces ; et dans l'attente journalière d'un même sort, nous nous hâtons de recueillir la série de nos observations (1) ; nous les consignons dans ces feuilles, que nous léguons comme le fruit de nos travaux, à ceux qui fourniront, après nous, la même carrière ; ils les uniront aux leurs, les leurs rectifieront ou confirmeront les nôtres ; nous commencerons ainsi à cultiver une branche de l'art de guérir, que le sol Européen, trop heureux, se félicite de ne connaître plus que de nom.

II.

Nous avouons ne pouvoir définir la maladie dont nous nous occupons. Les nombreux phénomènes qu'elle présente sont trop bizarres, et les fièvres qui l'accompagnent trop distinctes, pour fournir les caractères nets et précis que requiert une définition exacte.

Après avoir parfaitement distingué les unes

---

(1) C'est parce que nous écrivons durant le cours de la maladie, que nous parlons toujours au présent.

des autres, les fièvres concomitantes, nous nous sommes attachés à saisir, et ce qu'elles avaient de commun entre elles, et ce qui leur était exclusivement propre. Nous avons classé ces différens attributs selon l'ordre dans lequel la nature nous les a offerts; et de cette classification sont nées d'elles-mêmes trois descriptions ou tableaux qui nous paraissent embrasser les principales espèces de cette maladie.

La première est *inflammatoire*; la seconde, *putride*; et la troisième, *nerveuse*.

Il en est peut-être une quatrième; mais celle-ci est si bénigne, qu'elle mérite à peine une place dans un tableau de maladies. Elle ne s'accompagne presque d'aucun mouvement de fièvre. Si celui qui en est atteint n'éprouvait un léger mal-aise, dont il ne s'aperçoit que parce qu'il est insolite; si un faible sentiment de douleur aux aines ou aux aisselles ne l'avertissait qu'un engorgement s'y forme, il se croirait dans l'état ordinaire de santé. Le régime est pour ainsi dire le seul moyen curatif que nous avons coutume de lui opposer.

L'*inflammatoire* (1) se produit avec les symptômes suivans : le pouls est plein, dur et accéléré, la langue blanchâtre, les yeux brillans, la face rouge, la peau chaude et moite; l'état des forces se soutient, le cours des évacuations naturelles

---

(1) Cette espèce est très-rare.

est à peine troublé, la douleur de tête occupe les régions frontales et temporales; vers le troisième ou quatrième jour paraissent, avec une sueur copieuse, des bubons qui se résolvent quelquefois, mais qui abcèdent le plus souvent, et fournissent une supuration louable; quelquefois aussi des pétéchies rosacées se répandent à la même époque sur les bras, le col, la poitrine et l'abdomen; d'autres fois une hémorragie nasale survient, et tous les symptômes préexistans sont soulagés. Nous ne l'avons pas vu s'accompagner de charbons.

Dans l'espèce *putride* (1), le pouls, d'abord dur et petit, devient de plus en plus obscur et inégal; la langue, grise ou jaunâtre, passe rapidement à un état bien marqué de sécheresse et de noirceur; les yeux sont rougeâtres, les dents et les lèvres sales; la peau ardente, la douleur de tête se partage entre le vertex et l'occiput; avec elle concourt un sentiment de douleur ou de poids dans la région prœcordiale; il y a nausées, vomissemens bilieux, ou érugineux, ou sanglans; les sueurs, les selles, les urines, sont d'une fétidité extrême; c'est sur-tout quand le malade est constipé que les sueurs ont lieu; mais le plus souvent le ventre est trop libre, et les matières excrémentielles sont brunes, noires ou sanguinolentes;

(1) C'est sous cette forme qu'elle se présente le plus ordinairement.

il y a abattement des forces dès le commencement de la maladie ; dès le commencement de la maladie, tous les membres sont engourdis, toutes les articulations sont douloureuses, et les extrémités inférieures fléchissent sous le poids du tronc ; les bubons se développent avec les premiers mouvemens de la fièvre. Ils sont douloureux, lors même qu'ils ne se marquent d'aucune inflammation sensible : fréquemment ils se couvrent d'un large érysipèle, et cet érysipèle dégénère quelquefois en gangrène ; d'autres fois, au lieu de bubons, ou avec eux paraissent des charbons très-cuisans, et d'autres exanthèmes d'un mauvais caractère.

Il est des cas où cette même fièvre existante, on ne reconnaît aucune sorte d'éruption ; mais alors, si les malades ne sont pas affectés de délire ou de côma, ils se plaignent d'une douleur profondément ressentie dans l'un des points, ou de l'abdomen, ou du thorax ; ce qui nous a fait soupçonner une lésion interne, que l'ouverture de quelques cadavres a confirmé. (1).

Chez un jujet qui n'avait été malade que pendant 26 heures, nous avons trouvé le lobe gauche du poumon complètement putréfié. Ce grave désordre est le seul qu'aient pu découvrir nos recherches faites avec le plus grand soin, tant dans l'intérieur qu'à la surface de son corps ; l'estomac lui-même,

---

(1) Nous les multiplierions si nous en avions le temps.

qui est constamment altéré, s'est montré à nous dans un état d'intégrité parfaite.

L'estomac nous a paru très-légèrement affecté chez un autre qui se plaignait, avant sa mort, de vives douleurs dans tout le bas-ventre; mais le tube intestinal, presque entier, était en proie à la gangrène.

Le défaut d'instrumens ne nous a pas encore permis d'observer l'état du cerveau.

Quand la fièvre est *nerveuse*, le pouls est petit, faible et inégal; il semble fuir sous la plus légère pression du doigt. La prostration des forces est subite et entière (1); le malade est accablé, sans pouvoir s'en rendre raison, d'une tristesse profonde; il y a stupeurs, vertiges, syncopes fréquentes, vomissemens de bile jaune ou verdâtre, ou vains efforts de vomissement; les yeux sont hagards et les traits déformés; la langue, rouge et lisse, se gerce bientôt, et prend la couleur d'un charbon éteint; il y a soif et chaleur interne dévorantes; en même temps les extrémités sont froides, les membres sans action, la peau excessivement aride, et les excrétions nulles; la douleur de tête très-forte se prolonge avec la colonne vertébrale; elle amène bientôt le délire; et peu après l'invasion du délire, surviennent, ou des convulsions auxquelles on ne résiste pas, ou un

(1) Rien ne peint mieux l'un des premiers effets de cette perte de forces, que la démarche chancelante d'un homme ivre.

assoupissement mortel. Fort souvent il ne paraît ni bubons, ni charbons, ni pétéchies, ni aucune lésion interne, et le malade est presque aussitôt frappé par la mort que par la fièvre (1).

Ajoutons aux tableaux que nous venons de faire de cette maladie, que tantôt elle se prononce brusquement, et tantôt s'annonce plusieurs jours auparavant par le mal de tête, un commencement de dégoût, un mal-aise général;... en un mot, par la réunion des symptômes qui ont coutume de précéder les maladies graves et aigues. L'espèce *nerveuse* est la plus prompte dans le début, le développement et la terminaison.

III.

Toutes ces espèces sont contagieuses (2), et ne se propagent que parce qu'elles le sont à un plus

(1) Cette espèce est heureusement beaucoup plus rare que l'espèce *putride*, mais elle est plus commune que l'*inflammatoire*.

(2) Je ne m'amuserai pas à réfuter ceux qui émettent une opinion contraire, et prétendent la justifier en citant quelques exemples de communication très-directe sans infection. Ils peuvent en dire autant de l'une et de l'autre vérole, et de toutes les maladies qui, jusqu'à ce jour, ont été déclarées contagieuses.

Je pourrais leur opposer un beaucoup plus grand nombre de faits connus et certains : huit Français, à *Caipha*, se sont successivement communiqué le germe de cette maladie,

ou moins haut degré. Il est assez inutile de rechercher la nature de cette contagion, ce serait d'ailleurs nous écarter de notre plan, qui exclut toute théorie, et n'admet que ce qui repose sur une masse de faits bien observés.

Nous sommes convaincu que le contact ne suffit pas pour la contracter; qu'il faut de plus supposer dans chaque individu une disposition particulière, une sorte d'affinité avec elle. Sans nous citer nous-même, ou le médecin en chef de cette armée, qui nous a donné le courageux exemple de l'attouchement immédiat, personne n'ignore que le général en chef, BONAPARTE, soit par humanité, soit pour bannir la terreur que répandait cette épidémie naissante, a porté une main impunie sur des militaires qui en étaient incontestablement atteints.

C'est aussi du tempérament et des dispositions de l'individu que chaque affection paraît tirer la

---

en se transmettant une pelisse ; cinq sur six, à *Gaza*, en se disputant un habit de drap, la dépouille d'un de leurs compatriotes ; quatre, à *Jaffa*, en mettant aussitôt à leur usage des mouchoirs de col qu'un pharmacien de troisième classe, mort, avait apporté d'Italie. Ces quatre héritiers furent en même temps atteints de bubons à l'entour du col, et périrent du troisième au sixième jour....

Mais, en un seul mot, si cette maladie n'est point contagieuse, pourquoi épargne-t-elle si scrupuleusement tous ceux qui s'isolent, et ne cherche-t-elle ses victimes que dans la foule et la confusion ?

forme dont elle se revêt. Elle est, généralement parlant, *inflammatoire* chez un jeune homme d'un tempérament sanguin; *putride*, chez les personnes d'un âge mûr et mélancoliques; *nerveuse*, chez les sujets pituiteux et énervés par des excès.

Il est d'observation journalière qu'elle fait beaucoup plus de ravages parmi les Français qui y ont été disposés par les causes générales énoncées ci-dessus, que parmi les indigènes. Nous ne cessons de voir que ceux-ci sont plus rarement et plus légèrement affectés que nous; un Français aborde un malade, et le devient trop souvent. Un naturel, au contraire, ne gagne la maladie qu'après des communications très-directes et long-temps soutenues. Elle en fait également plus parmi les Français venus du nord de la république, que parmi ceux qui sont nés dans le midi du gouvernement.

On observe enfin que l'infanterie, sur laquelle pèsent presque toutes les fatigues de la guerre actuelle, est incomparablement plus maltraitée par ce fléau que la cavalerie.

Nous n'avons pas pu vérifier si le contact de la personne malade ou de ce qu'elle a touché est indispensable pour donner la maladie; si l'air n'est pas un véhicule qui s'en charge, et la transporte au moins à une courte distance; s'il est des matières qui la retiennent et la communiquent plus surement que d'autres, etc. L'état

de rapprochement et même de confusion dans lequel vivent des militaires qui campent, vont à la tranchée, montent à l'assaut, etc., ne permet pas de reconnaître assez exactement la voie par laquelle elle arrive.

Plusieurs faits nous portent à croire qu'elle cesse d'être contagieuse dès que la fièvre est éteinte (1), en quelque état que soient alors les bubons ou les charbons : aussi ne nous opposons-nous plus aujourd'hui à ce que des blessés se servent de la charpie qui leur est préparée par des infectés convalescens (2).

Il nous paraît que, généralement parlant, les sujets faibles, c'est-à-dire, d'une constitution lâche et délicate, ont beaucoup plus d'aptitude à concevoir le germe de l'épidémie, que ceux dont la fibre est plus roide et le tempérament plus robuste. Mais aussi, toute proportion gardée, la

---

(1) Ceux qui osent affirmer qu'elle n'est pas contagieuse, n'ont pas toujours assez distingué cet état du précédent.

(2) Le citoyen *Desgenettes* connaît trop les expériences déjà faites avec le pus que fournissent les bubons de ces convalescens, pour mettre en doute si son contact, ou même son introduction sous l'épiderme, peuvent inoculer la maladie dont il est un accident. Lors donc qu'il s'est soumis à cette espèce d'opération, son unique but a été de rassurer la multitude, qu'alarmait les ravages de la contagion. L'armée lui doit infiniment, et sous ce rapport, et à raison du service également pénible et dangereux dont il se charge pendant cette épidémie.

mort compte beaucoup plus de victimes chez ceux-ci que parmi les premiers; et les premiers, lorsqu'ils guérissent, ne parviennent à cet heureux terme qu'après avoir parcouru une carrière d'accidens incomparablement plus graves.

Ceux que des maladies antérieures ont affaibli, sont aussi susceptibles de l'infection que les tempéramens délicats, et non moins menacés de la mort que les constitutions robustes.

L'air chaud et humide (1), la mal-propreté, le mal-vêtir, la suppression de la transpiration, une trop vive appréhension de la maladie (2), le défaut d'exercice, des travaux excessifs, l'insuffisance des alimens, une suite de mauvaises digestions, un état sabural négligé, les excès en liqueurs spiritueuses et en femmes, nous ont encore paru y disposer. Nous avons vu passer subitement de l'ivresse à l'assoupissement que décide quelquefois l'espèce nerveuse, et périr, en quelques momens,

(1) Il est inconcevable combien le nombre de nos malades augmente toutes les fois que l'atmosphère devient plus humide.

(2) Vivement pénétré du danger qu'il y avait pour l'armée en général, et en particulier pour les malades, à leur donner des renseignemens trop exacts sur la calamité qui nous afflige, le chirurgien en chef, le citoyen *Larrey*, vient d'adresser aux officiers de santé des différens corps, une circulaire, dans laquelle il leur apprend sur-tout à concilier les mesures que dictent à la fois la prudence et la salubrité publique. Cette pièce est l'un des monumens qu'il devrait permettre d'élever à son zèle.

des sujets qui s'étaient livrés à un usage immodéré de l'eau-de-vie.

Tout ce qui change ou modifie brusquement la manière habituelle d'être du corps, lui offre une nouvelle cause de développement. C'est ainsi que nous l'avons observé succéder tout-à-coup à un émétique pris par précaution, à un bain de propreté, à un violent accès de colère, à une marche précipitée, à la suppression d'une diarrhée...

Les cautères ne préservent point de cette épidémie. Nous connaissons un grand nombre d'individus qui en portent ou qui ont des blessures équivalentes, lesquels toutefois en sont atteints. Nous la voyons également co-exister avec la gale et la vérole (1).

La plupart des plaies qui existent concurremment avec elle, ressentent son influence, ou *inflammatoire*, ou *putride*, ou *nerveuse*. Ainsi, dans les unes, la phlogose augmente; dans les autres, il y a afflux de pourriture; et dans les dernières, séchereresse et aridité extrêmes. Lorsque la maladie est très-*bénigne*, le seul dcveloppement d'un bubon suffit pour retarder les progrès d'une cicatrice qui commençait à se former sur

---

(1) Il est des officiers de santé de mérite qui me paraissent encore croire à la prophylaxie des cautères, de la gale, etc. Ils distinguent entre cautères anciens et cautères récens, entre gale nouvelle et gale invétérée.... Quant à moi, il m'est démontré que les uns sont aussi insuffisans que les autres.

une partie même distante de celle qui est plus récemment affectée.

Les fétus ne résistent presque jamais à l'impression du vice contagieux sur le sang maternel. Les femmes enceintes qui sont infectées, nous offrent presque toutes en même temps, et les signes propres à leur état maladif, et ceux par lesquels s'annonce la mort d'un enfant dans le sein de sa mère. Presque toutes, quelque soit l'époque de leur grossesse, avortent dès l'invasion de leur maladie.

Cette épidémie veut régner seule : ce n'est pas à dire que, quand elle est dans sa vigueur, elle empêche toute autre maladie de se développer, mais qu'elle marque du caractère qui lui est propre, toutes celles qui se développent, à mesure qu'elles se développent, ne revêtant elle-même que les formes qui lui sont imprimées par le tempérament du sujet malade.

IV.

Le plus grand nombre des malades nous offre seulement, ou des bubons, ou des charbons, ou des pétéchies; cependant il en est qui accumulent tous ces symptômes.

Il en est beaucoup plus qui sont atteints de bubons; les charbons, à leur tour, sont plus fréquens que les pétéchies.

Nous n'avons pas vu plus de quatre charbons

sur un même malade; mais sur un autre, nous avons compté jusqu'à sept bubons, deux à chaque aine, deux à l'aisselle droite, et un à la parotide du même côté.

La plupart des bubons paraissent aux aines, au-dessous ou au-dessus des glandes inguinales; plusieurs aux aisselles, sous le prolongement du grand pectoral; quelques-uns sous la mâchoire inférieure, très-peu entre ses branches et l'apophyse mastoïdienne. Nous n'en avons aperçu que trois choisir un siége étranger à ceux que nous venons de désigner; deux occupaient le pli du bras, et l'autre était placé dans le creux du jarret.

Nous avons rencontré des charbons sur toutes les parties du corps, le cuir chevelu excepté; et quoiqu'il leur soit plus ordinaire de se fixer sur des endroits où le tissu cellulaire et la fibre charnue sont plus abondans, il n'est pas très-rare d'en découvrir sur le sternum, sur le métacarpe, etc.

Nous ne pouvons aucunement déterminer, ni le volume des bubons, ni la latitude des charbons; ceux-là varient entre la grosseur d'une noisette ordinaire et celle de deux points réunis; les charbons également n'ont tantôt que quelques lignes de diamètre, et tantôt ils donnent quatre ou même cinq pouces.

Les charbons affectent communément une figure ronde et aplatie; les bubons forment des éminences, ou rondes, ou longues, ou aiguës, ou obtuses, ou lisses, ou bosselées.

Les pétéchies (1), nous devons plutôt dire les éruptions pétéchiales et vésiculaires, car ces deux sortes d'exanthèmes se présentent à nous dans l'espèce *putride*, ont indistinctement lieu sur toute l'habitude du corps (2). Elles épargnent cependant un peu plus la face, sur laquelle, ou elles ne se montrent pas, ou elles ne se montrent que d'une manière fort discrète. Les éruptions pétéchiales conservent le plus souvent leur caractère, tandis que les éruptions vésiculaires se convertissent fréquemment en charbons. Elles sont toutes peut-être des charbons naissans, qui n'ont pas toujours le temps de se développer.

V.

Nous n'avons encore pu tirer aucun pronostic vraiment sûr et invariable, ni du temps de l'apparition des bubons, ni du siége qu'ils occupent: une observation est démentie par une autre.

Leur affaissement brusque ou non gradué est promptement mortel. Il est sur-tout à craindre quand leur éruption a été subite, quand ils s'arrêtent

---

(1) Il n'a jamais été plus facile, que dans cette épidémie, de distinguer les pétéchies des piqûres de puces, car celles-ci me paraissent constamment respecter les malades, tant que la fièvre se soutient. Je parle sur-tout de la fièvre *putride*.

(2) Avec cette différence que les premières sont infiniment plus nombreuses que les autres.

dans leur développement, quand l'inflammation dont ils doivent s'accompagner ne se marque pas au dehors; enfin, quand la douleur, qui en est inséparable, vient à se calmer tout-à-coup. Ces dernières circonstances, lors même qu'elles ne précèdent pas un affaissement réel, indiquent une mort prochaine.

Les bubons qui dégénèrent en tumeurs froides, nous font présager une longue maladie.

En général, les bubons sont d'un augure plus favorable que les charbons, et ceux-ci moins dangereux que les pétéchies.

Quand les charbons sont indolens ou ne se circonscrivent pas dans les premières trente-six heures, à compter du moment de leur éruption, ils sont mortels.

Plus leur couleur s'éloigne de la teinte bleue ou violette, plus elle se rembrunit pour se rapprocher du noir, plus nous espérons que leur circonscription aura lieu.

Nous préférons voir les charbons se placer sur des parties très-charnues, et dans des siéges éloignés de la tête et du col.

Les pétéchies nombreuses, grandes et foncées en couleur; les vésicules larges, flasques et confluentes, sont du plus sinistre présage.

Les charbons et les pétéchies qui se forment avec la maladie, c'est-à-dire, qui ne succèdent pas au moins à quelques heures de fièvre, sont d'un augure également fâcheux.

Les bubons, les charbons et les pétéchies, ne nous ont jamais offert des caractères décidément critiques dans les espèces *putride* et *nerveuse*.

Les vraies crises nous ont communément paru se faire par les sueurs, par les selles, etc., ainsi qu'on l'observe dans toutes les fièvres qui, par leur nature, répondent à celles dont la maladie actuellement régnante s'accompagne.

Dans l'espèce *inflammatoire*, l'éruption des bubons annonce constamment, ou la solution complète de la maladie, ou au moins un soulagement notable. En ce dernier cas, des sueurs soutenues ou les urines, achèvent ce que l'éruption semble avoir commencé.

Cette espèce cède encore aux hémorragies, qui lui sont aussi favorables qu'elles sont dangereuses pour l'espèce *putride*.

Quand la maladie est *interne*, il est rare que la nature lui résiste, et même qu'elle se soutienne au-delà du troisième jour.

Nous commençons à regarder les malades comme hors de danger, dès qu'ils ont passé le septième jour. Après cette époque, nous en avons vu quelques-uns rechuter par leur faute; mais aucun, si nous ne nous trompons, éprouver des exacerbations formidables dépendantes de la maladie.

Soit pour établir notre pronostic, soit pour diriger notre traitement, nous ne considérons presque que la nature et la marche de la fièvre concomitante, et rarement cette considération

offre une base trompeuse à nos décisions-pratiques.

La fièvre *nerveuse* est la plus cruelle; elle l'est d'autant plus, qu'elle ne laisse communément à l'homme de l'art aucun intervalle pour placer des médicamens salutaires.

Vient ensuite la fièvre *putride*, dont la gravité est incontestable, mais qui permet beaucoup plus d'espoir que la précédente.

Nous n'avons perdu aucun malade atteint de la fièvre *inflammatoire*; et en effet, elle n'a rien de fort alarmant dans son cours entier, lors, sur-tout, qu'elle a été saisie dès son invasion.

VI.

Borné à un très-petit nombre de moyens pharmaceutiques, nous ne pouvons multiplier nos essais autant que nous le souhaiterions. Plusieurs de nos principaux médicamens sont presque de nulle valeur; nous manquons d'un grand nombre d'autres vraiment indispensables; nous manquons même de vin et de bon vinaigre.

Avec fort peu de remèdes sûrs, nous osons cependant nous flatter d'avoir fait quelque bien; et comme cet aveu ne nous est point suggéré par une vaine ostentation, nous ne craindrons pas de rendre compte de notre pratique.

Avouons d'abord que nous ne connaissons aucun médicament qui puisse justement usurper le titre

de spécifique, c'est-à-dire, qui ait la propriété de combattre directement et d'anéantir le principe de cette maladie.

Avouons encore que la nature, livrée à elle-même, la guérit quelquefois : nous avons connaissance de plusieurs cas où elle a indubitablement tout fait, et ces cas appartiennent non-seulement à l'espèce bénigne, mais, et à l'espèce *inflammatoire*, et à l'espèce *putride*.

L'espèce *nerveuse* attend tout des ressources de l'art : heureuse quand il a le temps de les déployer.

C'est dans cette espèce que nous croyons avoir placé avec succès l'éther, l'opium, le camphre, mais sur-tout le quinquina administré à la méthode de *Torti* (1). Si nous ne parlons pas ici un langage plus affirmatif, c'est que nous n'avons pas une masse de faits assez considérable pour appuyer notre assertion. Un très-grand nombre de ceux qui sont dans cet état éminemment nerveux, expirent, ou en entrant dans l'hôpital, ou fort peu après leur arrivée ; d'où il résulte que, ne les voyant point, ou ne les voyant que durant leur agonie, nous ne pouvons les soumettre à aucun traitement.

Dans cette espèce, nous ne nous en laissons

---

(1) Nous avons exposé cette méthode dans notre *essai sur le dem-el-monia*.

point imposer par les vains efforts de vomissement qu'elle détermine, bien persuadé que, purement symptômatiques, ils hâteraient la mort, si nous les aidions par des évacuans.

Ceux-ci nous réussissent chaque jour dans l'espèce *putride*, c'est-à-dire, l'émétique dans le principe de la maladie; nous disons dans le principe, car il faut bien saisir ce moment, qui est très-fugitif; et les doux purgatifs vers la fin. Après l'émétique, si l'état du ventre le permet, nous soutenons l'usage du tartre stibié, *fractâ dosi*, faisant concourir avec lui les acides végétaux largement étendus: autrement, nous nous hâtons d'administrer à petites, mais fréquentes doses, le quinquina, le café, le camphre, le safran, le thé, la canelle, la thériaque, etc. Avec la thériaque, nous combinons le sel ammoniac, ou le sel ammoniac avec l'opium, quand nous voulons pousser plus fortement à la peau.

Il est un grand nombre de cas qui prescrivent de tenter cette dernière voie de dépuration; il en est certains qui l'exigent indispensablement; c'est sur-tout quand les évacuations alvines sont trop abondantes; c'est encore lorsqu'un exanthème est rentré, ou lorsque son éruption est trop difficile, parce que la peau manque d'action.

L'alkali volatil est, de tous les moyens propres à exciter l'organe cutané, celui qui agit de la manière la plus prompte et la plus sûre; il a en outre des propriétés toniques et anti-septiques

décidées : aussi nous n'avons point discontinué son emploi tant que nous en avons pu obtenir.

Quand la maladie est interne, mêmes moyens, avec addition ou combinaison de ceux qui nous paraissent avoir un rapport plus direct avec l'organe spécialement affecté.

La première espèce demande simplement la méthode anti-phlogistique ; la saignée convient dans le premier temps (1), mais elle doit être faite avec beaucoup de modération ; il vaut mieux la répéter que la hasarder trop forte. Nous donnons ensuite des mucilagineux légèrement camphrés et nitrés.

On ne saurait, dans toutes ces espèces, faire prendre, non en grande quantité à la fois, mais successivement, et à des intervalles fort rapprochés, des boissons trop abondantes. L'essentiel est de les accommoder à l'état du malade.

Telle est la base de notre traitement interne ; l'externe est également simple. On applique des cataplasmes émolliens sur les bubons, dès le premier signe de leur développement ; on les rend plus maturatifs par l'addition de l'oignon de scille cuit, ou plus stimulans, quand le besoin l'exige, en les saupoudrant de sel ammoniac. Si le bubon vient à maturité, on l'ouvre aussitôt ; on favorise

---

(1) *Sydenham* a fort bien observé qu'elle doit précéder l'éruption des bubons.

au contraire sa résolution, s'il paraît y tendre convenablement.

Mêmes topiques émolliens sur les charbons, lorsque le cercle érysipélateux, qui indique que la gangrène est bornée, existe. Notre intention est d'aider la suppuration à se former sous la croûte charbonneuse, et de hâter la chute de l'escarre.

Quand ce cercle n'est qu'apparent, et que les parties manquent du ton qui leur est nécessaire pour résister aux progrès de la gangrène, nous substituons aux cataplasmes la thériaque, l'eau-de-vie camphrée, des squammes de scille fraiche, la dissolution de pierre à cautère, etc.

Si le relâchement des parties est très-grand, nous recourons au feu, que nous appliquons également sur les bubons, lorsque cette même atonie nous paraît arrêter leur turgescence. Quelques succès récemment obtenus, nous font regretter de n'avoir pas fait un usage plus fréquent de ce moyen.

L'ouverture artificielle des bubons n'est avantageuse qu'en ce qu'elle prévient une trop grande perte de tissu cellulaire. Il est au moins inutile de les soumettre à cette opération avant l'époque de leur maturité.

Il est également inutile de faire l'excision des charbons ou de les scarifier.

Les ulcères qui résultent, soit de l'ouverture des bubons, soit de la chute de l'escarre charbonneuse, sont pansés suivant leurs différens états,

ou

ou avec la charpie sèche, ou avec l'onguent de styrax, ou avec la décoction de quinquina, ou avec l'eau-de-vie camphrée, ou enfin avec la dissolution de sel ammoniac dans du vinaigre.

Nous n'avions que trois emplâtres vésicatoires : l'un, appliqué dans le milieu de la face interne de la jambe, sur un charbon naissant, a converti la vésicule bleuâtre, par laquelle il débutait, en une large empoule pleine d'une sérosité très-brune, et l'ulcère qui se fût formé, en une excoriation très-simple (1). Un autre, placé sur le siége d'une parotide qui avait brusquement disparue, nonseulement a rappelé la tumeur, mais en a évidemment accéléré la suppuration. Le troisième a déterminé, dans le seul intervalle de vingt-quatre heures, la maturité et la fonte presque entière d'un énorme bubon qui, situé dans le creux de l'aisselle, s'y maintenait depuis six jours dans un état de rénitence et de rougeur inaltérables.

Nous remplaçons les vésicatoires par l'eau ou le vinaigre bouillans, ou quelquefois par le cautère actuel sec. Nous préférons le premier mode d'ustion, quand son effet ne demande pas à être parfaitement circonscrit ou borné.

---

(1) Le sujet de cette observation est le citoyen *Vallat*, officier de santé, que l'humanité se félicite de n'avoir pas perdu. S'il a été atteint par la contagion, c'est parce qu'il n'a cessé de se précipiter au-devant de ses coups, pour se rendre plus utile.

C'est principalement dans les cas d'atonie locale ou externe, lorsque cet accident naît de la concentration des forces ou de l'irrégularité du système nerveux, c'est alors, sur-tout, que l'emploi de ce moyen répond le mieux à notre attente. Nous venons, par exemple, de voir une légère aspersion d'eau bouillante, faire presque subitement reparaître une éruption pétéchiale que l'annonce d'une nouvelle fâcheuse avait répercutée.

Nous avons essayé, dans différentes circonstances, les diverses préparations de mercure; nous l'avons prescrit tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, dans les cas les plus accommodés à son usage; mais nous n'en avons retiré aucun fruit, ou plutôt il ne nous a paru convenir qu'aux bubons qui dégénèrent en tumeurs froides et indolentes (1). Nous nous servons alors de l'onguent mercuriel préparé à parties égales, et étendu sur le trajet des vaisseaux lymphatiques qui aboutissent à ces tumeurs.

Il ne nous est point encore parvenu que ceux qui ont été radicalement guéris de cette épidémie, de quelque espèce qu'ils aient été affectés, et de quelque manière que ce soient terminés

---

(1) Il n'est pas plus efficace pour préserver de la contagion que pour la guérir. Nous avons plusieurs vénériens qui ont été infectés dans le temps même où ils subissaient un traitement mercuriel.

leurs bubons, il ne nous est point encore parvenu qu'aucun d'eux ait été de nouveau infecté.

Nous devons observer, en finissant ce mémoire, que les cadavres de ceux qui ont succombé, ont été la plupart d'une mollesse et d'une flaccidité remarquables. Plusieurs étaient marqués de larges taches bleues ou de longues flétrissures; plusieurs encore tombaient aussitôt dans un état de putréfaction tel, qu'ils étaient absolument inabordables.

Si le champ de nos observations était placé un peu plus loin du tumulte des camps, un peu plus près des secours que l'art et l'humanité réclament; s'il nous était possible de nous décharger d'une partie de nos travaux sur des hommes intelligens, nous pourrions sans doute recueillir une moisson de faits beaucoup plus abondante; mais, livré à nous-même, dépourvu d'une infinité de moyens essentiels, uniquement entouré d'êtres, ou malades, ou sans entendement, que pouvons-nous faire, et que de choses doivent nous échapper?

Nous nous voyons, en ces derniers temps, le seul homme sain, au milieu (1) d'environ trois cents malades, et nous sommes obligé de remplir à leur égard les fonctions, non-seulement de

---

(1) Il faut prendre à la lettre cette expression, dont le sens est un peu vague; et en effet, je n'ai d'autre habitation que les salles de mes malades, ou une très-petite cellule qui occupe à peu près le centre du ci-devant monastère des carmes, transformé en Lazareth.

médecin, mais de chirurgien, de pharmacien, et même d'infirmier. Nous nous estimons fort heureux, quand, pour vaquer à ces dernières, la violence peut retenir auprès de nous trois ou quatre habitans des environs, qui ne nous entendent pas plus que nous ne les entendons nous-même.

Terminé sur le mont Carmel, le 28 floréal an 7.

P. S. Je me hâtai de mettre la dernière main à ce mémoire, dès que je commençai à entendre parler de l'évacuation de la Syrie. L'épidémie régnait alors encore, mais il s'en fallait de beaucoup que ce fût avec la même vigueur. Les accidens chaque jour moins nombreux, leur développement moins brusque, leur marche moins aiguë, leur terminaison plus heureuse, annonçaient déjà qu'elle tendait vers sa fin.

HISTOIRE
DE LA CONTAGION
PESTILENTIELLE

Qui s'est développée à Damiette pendant le cours du premier été de l'an 8.

Constitutio temporis pestilens
Annus austrinus et pluvius.
Hip. Morb. Pop. sect. 3.

HISTOIRE DE LA CONTAGION PESTILENTIELLE

Qui s'est développée à Damiette pendant le cours du premier été de l'an 8.

I.

Les Français avaient évacué Damiette et la plupart des places qu'ils occupaient : un accord solennel les rendait à leur patrie.

Tout était en mouvement pour se porter sur Alexandrie, Rosette et *Abou-Qyr ;* tout était disposé, sur ces trois points, pour un embarquement général; chacun volait à sa destination; les cœurs s'élançaient d'avance vers des lieux plus chéris ; on croyait toucher au moment de les revoir ;..

mais la voix de l'honneur se fait entendre, et commande un nouveau sacrifice à l'amour de la patrie.... Le Français aussitôt revient sur ses pas; aussitôt une armée formidable est vaincue, et l'Egypte entière est reconquise.

Damiette fut reprise de vive force le 9 germinal; nous n'y trouvâmes aucune maladie régnante; la terreur seule de nos armes y accablait le Musulman, tandis que l'espoir renaissait chez le Grec.

Quand la contagion s'établit dans cette ville, elle commence avec les pluies d'automne, et finit avec la chaleur humide du premier été. On n'observe jamais aucune interruption dans son cours. Si quelquefois elle marche d'un pas inégal, elle marche constamment, et ne s'arrête que lorsqu'elle est parvenue à son terme.

Il n'en a pas été de même cette année: à quelques accidens assez légers, et en petit nombre, que nous ne pouvons décrire, parce qu'alors nous habitions la haute Egypte, avait succédé un calme parfait et soutenu. Le long espace de temps qui s'était écoulé depuis l'orage, ne permettait plus d'appréhender son retour; on goûtait généralement les douceurs d'une sécurité à laquelle invitaient chaque jour davantage, et l'inaltérable pureté du ciel, et les progrès marqués de la chaleur. Vaine confiance! le 15 et le 16 germinal, l'atmosphère s'obscurcit et se charge, des nuages amoncelés sur nos têtes versent des torrens de

pluie pendant les 17, 18 et 19, et le 21 la contagion éclate.

Ce fut un coup de foudre qui atteignit à la fois onze personnes dans l'enceinte de la ville : elles seules furent frappées ; aucun autre malade ne s'offrit à nous jusqu'aux 26 et 27 du même mois, où de nouvelles pluies déterminèrent de nouveaux accidens.

Ceux-ci eurent des suites non équivoques : soit qu'ils eussent une plus grande force de reproduction, soit qu'ils trouvassent des sujets plus susceptibles de se prêter à leur action, soit enfin que la température de l'air fût plus accommodée à leur développement, ils se propagèrent sensiblement ; et c'est à leur époque que parut véritablement commencer le règne de la maladie que nous allons décrire.

II.

Pour faire un tableau exact de cette maladie, nous exposerons séparément ses caractères généraux et les phénomènes particuliers qui en dépendent.

Elle s'est développée sous une température chaude, que le voisinage de la mer, les exhalaisons d'un vaste lac, la culture des rizières, enfin, des pluies répétées, ont rendu excessivement humide.

Les vents étaient d'une inconstance sans égale ; ils

ne se soutenaient dans aucune direction, ou plutôt ils ne cessaient de parcourir le demi-cercle qui se porte par le sud, du sud-est au nord-ouest.

Elle nous a paru affecter les mêmes tempéramens, et reconnaître les mêmes causes occasionelles que l'épidémie de Syrie (1).

Son invasion a eu constamment lieu vers la fin du jour ou dans le cours de la nuit.

Elle a presque toujours été subite, et s'est annoncée en même temps par un frisson très-superficiel, un grand mal de tête, une espèce d'enrouement, une affection plus ou moins grave de l'estomac, un dégoût universel, l'accablement de toutes les forces, un profond abattement de l'ame, et un engorgement glanduleux (2).

A ces premiers symptômes succédait un léger tremblement, que remplaçait une chaleur âcre, des vomissemens spontanés ou des efforts de vomissement, un assoupissement continuel avec délire morne, des palpitations, des syncopes, des vertiges, une respiration laborieuse, et un découragement extrême.

Le pouls des malades était dur ou mou, selon

---

(1) Voyez nos *observations-pratiques sur l'épidémie*, etc., pag. 132 et suiv.

(2) Nous n'avons donc eu cette année aucun exemple de cette maladie purement interne, et le développement d'un bubon a toujours été l'un des premiers symptômes par lesquels elle s'est annoncée.

le temps de la maladie, mais toujours vîte et inégal; leur langue sale, trop prompte ou trop lente dans ses mouvemens; leurs yeux rouges et humides, quelquefois très-saillans, d'autres fois excessivement enfoncés; leur face tantôt pâle et abattue, tantôt naturelle ou trop animée; leur voix rauque ou tremblante; leur haleine douceâtre, leur déglutition gênée, leur ouïe dure, leur odorat faible, leur sensibilité générale moindre, leur peau sèche, leur ventre tendu, leurs testicules rétractées dans un scrotum fort lâche, leurs hypocondres, leurs articulations et leurs gras de jambes douloureux.

Dans le milieu du jour, les malades avaient d'abord coutume d'éprouver une légère rémission, et vers le soir, un redoublement sensible; mais bientôt les exacerbations se prolongeaient, et la fièvre devenait continue. Cette tendance à la continuité a été remarquable dans la plupart des sujets qu'elle a atteints; et s'il y a eu des cas où nous n'avons pu la saisir, c'est, ou parce que le malade, trop négligent, s'était présenté fort tard à notre examen, ou parce que la maladie, trop brusque, n'avait pas permis au caractère périodique de se manifester.

Tous ces symptômes s'aggravaient à mesure que la maladie avançait dans son état, et dès-lors on la voyait s'accompagner d'hémorragies qui avaient lieu par toutes les ouvertures naturelles, mais sur-tout par les narines; de pétéchies, de

pustules, d'échymoses, de flux de ventre involontaires, de mouvemens convulsifs, de hoquets, de la paralysie de la langue, de celle des paupières, notamment de la paupière droite; d'un refroidissement général qui débutait par les extrémités inférieures, d'une suffocation apoplectique, et de la mort.

III.

Quelque brusque qu'ait été la marche ordinaire de cette fièvre contagieuse, nous avons vu des sujets qui, durant plusieurs jours, n'avaient éprouvé que des symptômes généraux de langueur et de faiblesse, avec douleur, ou fixée dans les aines, ou errante sur le trajet des vaisseaux lymphatiques qui parcourent la face interne de la cuisse.

Il en était dans ce nombre chez lesquels elle ne faisait pas d'autres progrès; elle se bornait à ces accidens d'une maladie imparfaite qui fatigue plus par sa continuité que par ses désordres; mais, chez d'autres, lors sur-tout que son développement était forcé par un excès dans le genre de vie, elle se prononçait tout-à-coup, et fournissait une carrière d'autant plus redoutable, que cet excès avait été plus grave ou plus soutenu.

Elle se déployait avec beaucoup plus de modération chez les personnes délicates ou avancées en âge; on eût dit qu'elle voulait ménager leur faiblesse. Au contraire, elle foudroyait les jeunes gens et les constitutions vigoureuses.

Son invasion se marquait toujours par un sentiment de froid ; mais ce froid, très-léger, ne se faisait plus ressentir; on jugeait les redoublemens par l'augment de la chaleur et l'intensité des autres symptômes.

Il était rare que la sueur terminât aucun des premiers redoublemens. Dès que cette heureuse évacuation survenait et tempérait la chaleur qui l'avait précédée, on pouvait annoncer au malade un rétablissement prochain.

Le mal de tête se bornait quelquefois au front et aux tempes, quelquefois même à la bosse frontale droite; mais d'autres fois il s'étendait depuis les fosses orbitaires et la racine du nez, jusqu'à la protubérance occipitale; ou, ce qui était du plus fâcheux augure, il se continuait avec une douleur de tête non moins vive qui occupait toute la région dorsale.

Chez quelques-uns, l'affection de l'estomac était seulement anxieuse et nauséabonde; mais, chez d'autres, excessivement aiguë, elle ne permettait ni l'attouchement extérieur le plus faible, ni l'introduction d'aucun médicament. Le danger de mort était toujours en raison de la gravité de ce symptôme.

Nous avons reconnu dans la plupart des malades, une horreur véritable pour les substances douces et sucrées. Nous ne pouvons déterminer jusqu'où va le rapport qui se trouve entre l'horreur qu'ils ont pour ces substances, et les exhalaisons

fades et excessivement dégoûtantes que leurs corps émettent. Ce que nous pouvons mieux assurer, c'est que les dernières sont à jamais insupportables à l'odorat de celui qui ne peut se faire quelque violence dans le commencement.

Les premiers vomissemens étaient visqueux et insipides; ils devenaient bilieux et amers après des efforts répétés. Les uns et les autres tourmentaient beaucoup; la mort suivait de près ceux qui étaient noirs ou sanglans.

Dans le principe, le sommeil était léger, inquiet, et fréquemment interrompu; peu à peu l'assoupissement devenait plus fort, et le malade ne pouvait presque plus être éveillé. Avec l'assoupissement, augmentait toujours la gêne de la respiration.

Nous avons vu quelques cas d'insomnie; mais ces cas, très-rares, dépendaient d'une fréquence extraordinaire dans les déjections alvines.

Les malades, en dormant, se portaient involontairement sur le côté droit, et leur tête gagnait toujours les lieux les plus profonds.

Quand on les éveillait, ils comptaient pour une nuit l'intervalle qu'ils venaient de donner au sommeil; leur regard était stupide ou égaré; ils ne comprenaient point les interrogations qu'on leur faisait, ou ils ne s'apercevaient pas qu'on leur adressait la parole.

Leur délire n'était jamais ni gai ni furieux; l'abattement de leur ame égalait celui de leur

corps. Immédiatement avant que le délire se marquât, leurs sens, déjà altérés, leur faisaient très-souvent ressentir, ou un appétit extraordinaire, ou une odeur désagréable, etc.

La plupart ne pouvaient changer de position, soulever leur tête, ou s'asseoir sur leur lit, sans éprouver aussitôt un mal-aise dans la région précordiale, un trouble dans la vue, un bourdonnement dans les oreilles,... qui ne tardaient pas à s'accompagner de défaillance et de syncope; l'œil distinguait alors les mouvemens convulsifs qui agitaient leur cœur.

L'éruption d'un ou plusieurs bubons a été un symptôme constant. Nous n'en avons jamais compté au-delà de trois sur un même individu: ils affectaient de préférence le côté droit.

Leur siége ne nous a paru avoir aucun rapport avec l'âge du sujet; la plupart s'établissaient dans les aines (1); il était presque également rare d'en rencontrer à l'entour du col et sous les aisselles.

Leur début était subit, et ne s'accompagnait d'aucune inflammation apparente; ils se soutenaient dans cet état, jusqu'à ce que le temps orageux de la maladie fût passé; alors, seulement, ils augmentaient de volume, et l'inflammation se marquait.

---

(1) C'est-à-dire, dans le voisinage des articulations les plus exercées.

Ils se résolvaient quelquefois. Cette terminaison avait le plus souvent lieu quand la maladie était fort légère : d'autres fois ils se frappaient de gangrène ; mais le plus souvent ils se terminaient par suppuration. Ils ne tendaient à cette dernière fin que d'une manière très-lente ; et lorsqu'ils y étaient parvenus, le pus qu'ils donnaient était séreux, verdâtre, et d'une fort mauvaise qualité.

Leur résolution prompte, et qui n'avait point été précédée par un état inflammatoire sensible, laissait à craindre, ou une rechute fort dangereuse, ou une nouvelle infection à laquelle on ne résistait pas. Nous distinguons ces deux cas, parce que l'expérience nous a montré l'un et l'autre.

Leur affaissement rapide faisait augurer une mort prochaine. Il était le premier effet de l'affaissement de la machine entière.

Nous avons vu, chez un dragon du 20.e régiment, un bubon situé à l'aine droite, disparaitre en un jour et demi, avec tous les accidens dont il s'était d'abord accompagné. Le malade se crut guéri, et il jouit de cette illusion pendant onze jours consécutifs. Le onzième jour expiré, le bubon se produisit de nouveau, au même lieu ; avec le bubon, se forma un charbon sur la même extrémité, et les accidens les plus graves se déclarèrent.

On avait encore à appréhender une rechute, lorsque l'ulcère, né de l'ouverture du bubon, se desséchait brusquement. Il fallait dès-lors se hâter de prévenir une exaspération de tous les symptômes qui

qui ne se prononçaient jamais sans décider la perte du malade.

Cette fièvre, durant son cours entier, ne nous a offert qu'un très-petit nombre de charbons; cependant, en les étudiant avec soin, et les comparant entre eux, l'observation nous a appris que leur développement était indépendant de celui des bubons; qu'ils se fixaient de préférence sur les extrémités inférieures, notamment sur celle qu'une altération précédente avait affaibli; qu'ils étaient communément mortels quand ils se formaient avec la maladie; enfin, qu'ils permettaient d'autant plus d'espoir, qu'ils étaient en même temps plus tardifs dans leur éruption, et plus prompts à se circonscrire.

Les caractères les plus invariables du pouls étaient d'abord la dureté et la tension, puis la mollesse et la laxité; l'inégalité et la fréquence ne se séparaient jamais des autres états. Lorsqu'il paraissait être vide et onduleux, il annonçait une hémorragie très-prochaine; sa petitesse et son irrégularité augmentaient avec les selles. Au contraire, plus il devenait lent, régulier et souple, plus le malade touchait à son rétablissement. Nous avons constamment observé que les intermittences du pouls étaient beaucoup plus sensibles du côté droit que du côté gauche.

La langue était rarement naturelle dans aucun temps de la maladie. Au commencement, une couche blanche et visqueuse recouvrait toute sa

surface; bientôt la blancheur n'existait que sur les parties latérales, et le milieu se rembrunissait; enfin, si la maladie avait une terminaison heureuse, cette couleur brune s'éclaircissait de nouveau, et les bords offraient un aspect vermeil. Ce dernier signe n'est pas rigoureusement sûr; nous avons vu des malades échapper à la vie avec un tel état de la langue; mais alors les fausses indications de cet organe étaient démenties par les symptômes concomitans.

L'aridité et la sécheresse de la peau se soutenaient ordinairement, ou jusqu'au déclin, ou jusqu'à la fin de la maladie. Dans le premier cas, douces et générales, les sueurs accéléraient le retour à la santé; dans le second, froides et partielles, elles s'exhalaient avec le dernier soupir.

La fréquence des selles existante dès le principe de la maladie, annonçait un grand danger; le cours de ventre augmentait de plus en plus, et le malade périssait à la garde-robe.

Plus les selles étaient abondantes, plus le ventre se maintenait dur et tendu; il ne s'assouplissait qu'en se resserrant. Nous redoutions beaucoup moins une constipation, même soutenue, qu'une simple disposition à la diarrhée.

Les selles étaient le plus souvent argilleuses, très-liquides, et d'une fétidité insupportable. On y observait quelquefois des vers qui, d'autres fois, s'échappaient par la bouche ou par les narines.

Dans le premier temps de la maladie, les urines,

presque toujours abondantes, paraissaient ténues, claires et limpides; elles s'obscurcissaient ensuite, et devenaient jumenteuses; enfin, elles se teignaient en noir, ou se convertissaient en sang.

Nous regardions comme très-favorables celles qui, réunissant les signes ordinaires de coction, excitaient dans le canal de l'urètre, en le parcourant, quelque sentiment de douleur.

La diminution des urines, jointe au resserrement du ventre, à la mollesse du tissu cutané, et à la souplesse du pouls, nous promettait l'éruption très-prochaine d'une sueur avantageuse.

Nous n'avons vu, à parler généralement, aucune de ces évacuations décider seule la solution complète de la maladie; elles y concouraient toutes plus ou moins parfaitement. Voici cependant un cas d'exception qui nous a paru devoir être noté.

Un jeune Turc nous fut présenté au moment où le germe de la contagion se développait chez lui. Il éprouvait, avec les symptômes ordinaires, cette chaleur fatigante qui succède au froid précurseur; la chaleur se soutint pendant environ cinq heures, lesquelles écoulées, survint une sueur abondante et universelle, qui amena un sommeil fort paisible, et la cessation absolue de tous les accidens. Nous fûmes très-surpris en revoyant le malade, de ne pas même retrouver son bubon, qui avait précédemment au moins le volume d'un œuf de colombe. Nous avions

déjà observé un fait semblable sur le mont Carmel (1).

Dans un autre cas, la maladie s'est terminée par une éruption de boutons assez semblables à ceux de la petite vérole, qui couvrit tout le bas-ventre et le haut des cuisses du sujet chez lequel elle eut lieu.

Nous ne devons pas oublier un moyen de solution que la nature faisait assez souvent concourir avec une sueur très-modérée ; c'était une abondante expectoration d'une salive qui passait insensiblement par tous les degrés de consistance propres à cette humeur.

Quoique les mouvemens décisifs de la nature et de la maladie n'aient pas été assujettis à un ordre constant et rigoureux, nous avons observé que les jours les plus redoutables étaient le troisième et le cinquième, et que les malades, après avoir dépassé le septième, entraient dans une nouvelle carrière, qui les mettait communément à l'abri de tout danger.

Cette carrière, ou la convalescence, était, pour la plupart, extrêmement longue; il y avait loin de la disparition des sympômes fâcheux à un

---

(1) Il n'est aucun rapprochement à faire entre ces cas et celui du dragon précité. Dans l'un, la maladie n'ayant pas été jugée, devait se reproduire, et se reproduisit en effet ; dans les autres, au contraire, la nature a fait un heureux effort, qui l'a emporté sans rotour.

rétablissement parfait. Le système nerveux ne revenait de son état d'engourdissement et de stupeur, les fibres musculaires ne recouvraient le ton qui leur est propre, le corps entier ne rentrait dans l'ordre des lois qui le régissent que successivement, et avec une lenteur que n'affecte aucune autre maladie.

Nous pourrions citer des individus qui, d'ailleurs parfaitement rendus à la santé, ou du moins qui, remplissant toutes les fonctions animales par lesquelles la vigueur de la vie se manifeste, sont long-temps demeurés dans une espèce d'hébêtement qui attestait à quel point leurs organes intellectuels avaient été troublés.

Toutes les hémorragies, à quelque époque qu'elles aient eu lieu, et quelque voie d'issue qu'elles se soient ouvert, ont été des symptômes redoutables qui prolongeaient la convalescence lorsqu'ils ne décidaient pas la mort.

Les différences que nous a offert celui de la saignée, ne sont pas moins notables. Il n'était point rare de n'obtenir qu'une sérosité bourbeuse, revêtue des caractères de la dissolution la plus complète, immédiatement après avoir vu ce même fluide former, presque en coulant, un gâteau très-solide et d'un fort beau rouge, sans aucune goutte de sérum.

Le retour des menstrues concourut chez une jeune femme Grecque avec le développement de la contagion; elle n'éprouva, il est vrai, aucun

accident qui fit craindre pour sa vie; mais sa maladie et sa convalescence furent extrêmement longues, et son bubon se termina par induration.

Les pétéchies se manifestaient chez la plupart de ceux que la mort devait frapper, et ne dévançaient que de quelques heures leur dernier moment; elles étaient, ou brunes, ou violettes.

Peu après leur formation, et à mesure que le danger de mort devenait plus pressant, on voyait s'élever entre elles des pustules noires et flasques, qui se composaient sensiblement de la réunion de plusieurs pétéchies.

A cette même époque, la plus légère compression sur une partie du corps, y faisait naître une échymose; les anciennes cicatrices se déchiraient ou se coloraient fortement en noir; les plaies récentes, les scarifications prenaient cette même teinte sombre, et se desséchaient; enfin, le corps entier se couvrait de larges meurtrissures que les contusions les plus violentes ne sauraient produire dans l'état de santé.

I V.

Après la mort, ces taches devenaient encore plus nombreuses et plus étendues.

Fréquemment le sang ne s'épanchait pas seulement dans tout le tissu cellulaire, mais il continuait à se répandre au dehors par les narines ou par les oreilles.

La rougeur des yeux était beaucoup plus chargée qu'elle ne l'avait été pendant la maladie.

Souvent les vaisseaux du col, gonflés, se dessinaient et faisaient saillie sur les tégumens qui les recouvraient.

La partie antérieure de la poitrine était quelquefois emphysémateuse, l'air en soulevait les enveloppes cutanées, les isolait du tissu cellulaire, et formait une énorme tumeur également élastique et sonore.

Le bas-ventre, fortement météorisé, offrait tous les signes d'une tympanite abdominale.

Lorsqu'on ouvrait une issue à l'air renfermé dans ces tumeurs flattulentes, il s'échappait avec bruit, et infectait rapidement une vaste portion de l'atmosphère. Je manque d'expressions pour spécifier une odeur aussi nauséabonde.

Les autres parties molles étaient flasques, et les extrémités si flexibles, que, sans aucun effort, on leur imprimait tous les mouvemens dont elles avaient été capables dans leur plus grand état de souplesse.

Tels sont les principaux phénomènes qu'on avait coutume d'observer sur l'extérieur des cadavres.

Vus intérieurement, ce qui frappait davantage, c'était, dans le crâne, les collapsus du cerveau et du cervelet, l'espèce de fluidité qu'avaient acquis les deux substances qui les composent; enfin, l'excès de plénitude des sinus et des autres

vaisseaux veineux répandus sur toutes les enveloppes de cet organe.

On ne trouvait pas constamment ces vaisseaux rompus et le sang épanché ; mais on observait toujours qu'ils cédaient sans aucune résistance à la plus faible distension.

Le défaut de consistance dont était frappé la pulpe cérébrale, ne permettait aucune recherche dans son intérieur; tout y était effacé, jusqu'aux traces des ventricules ; le cerveau et le cervelet eux-mêmes se seraient confondus en une seule masse, si les faux et la tente, en les divisant, ne se fussent opposés à leur amalgame.

Dans la poitrine, les poumons étaient rarement altérés; mais la prodigieuse dilatation du cœur gênait leur développement. Le ventricule droit était sur-tout anévrismatisé à un point extraordinaire, et sa texture si lâche, si mince, si pâle, qu'on la distinguait à peine de celle du péricarde. Il renfermait un liquide très-séreux, dans lequel flottaient des concrétions rouges et blanches, les unes formées par différentes agrégations des globules du cruor, et les autres, par des portions de lymphe coagulée. On en comptait de chaque couleur, trois, quatre ou cinq, inégalement arrondies, et de la grosseur environ d'une noix.

Dans le bas-ventre, nos vues se dirigeaient d'abord vers l'estomac. En le renversant, nous découvrions toujours sa membrane interne, ou complètement sphacelée, ou surchargée de petits

points gangréneux, que masquait un enduit jaunâtre. Au dehors, cet organe était sain, de même que toutes les surfaces et toute l'étendue du tube intestinal, si on en excepte la tunique profonde du duodénum qui se ressentait par fois des désordres de l'estomac.

Le foie et la rate, le foie sur-tout, offraient plus de volume, et la vésicule du fiel plus d'humeur bilieuse que dans l'état naturel; ces différences n'étaient pas toujours également notables, mais la bile paraissait constamment d'un jaune plus chargé.

Nos dernières recherches se sont portées sur les glandes engorgées et le tissu cellulaire subjacent à la peau. La substance des glandes était ordinairement couenneuse, et d'un gris-clair tacheté en rouge-brun. On reconnaissait parfaitement les troncs distendus des vaisseaux blancs qui se portaient vers elles; leur développement égalait celui de tout le système veineux, et celui-ci s'était évidemment formé au détriment du système artériel qu'on rencontrait toutes parts dans un état d'affaissement extrême. Enfin, le tissu cellulaire ne paraissait tenir à aucune des parties dont il est le moyen d'union. Plus délié que la toile d'araignée la plus faible, un souffle rompait tous ses points d'adhérence.

Après avoir observé ces désordres, leur ensemble et leur gravité, comment peut-on se persuader qu'il est encore possible de guérir la maladie qui

les produit, lorsqu'elle est parvenue à son état? A ce seul aperçu, quand l'expérience ne m'aurait point parlé, je serais très-sûr qu'il n'est qu'un moyen de la traiter avec succès; je veux dire, de la saisir dans ses élémens, et de la faire avorter.

V.

Nous ne voyons que deux temps bien distincts dans le règne entier de cette contagion; celui qui répond à son début, et celui qui, de là, s'est étendu jusqu'à sa fin.

Dans le premier temps, elle marchait avec une rapidité que l'observation la plus prompte ne pouvait suivre. Au moment où l'on cherchait à la reconnaître, à l'analyser, à la distinguer de sa fièvre concomitante, le malade était terrassé par le génie malin qui s'était emparé de lui.

C'est à cette époque que nous avons vu plusieurs sujets nous être enlevés dans l'espace seulement de quelques heures; et dans ce court espace, tous les symptômes exposés précédemment, se réunir ou se succéder. Il était rare que le malade vécût au-delà de trois jours.

Dans le second temps, au contraire, les trois premiers jours ne laissaient communément apercevoir aucun danger; le malade se félicitait d'être affecté si légèrement; il ne soupçonnait même pas la possibilité d'un état plus sérieux, lorsque tout-à-coup il succombait sous un appareil d'accidens

dont rien n'avait annoncé l'imminence. Il vivait alors jusqu'au cinquième, ou au plus tard jusqu'au septième.

Heureux la plupart de ceux auxquels la contagion se communiquait dans ce second temps, si son attaque eût été plus imposante! Ils ne se fussent pas laissé séduire par le vain espoir d'échapper aux mesures que la salubrité générale prescrivait; ils n'eussent pas attendu que la violence du mal les forçât de recourir à des remèdes qu'il n'était plus possible de leur administrer avec succès.

Il y avait donc cette différence notable entre ces deux temps, que dans l'un le moment le plus terrible était celui de l'invasion de la maladie, et dans l'autre, celui de son état; ou plutôt elle parvenait d'abord à son état beaucoup plus rapidement que dans la suite. Dans le premier temps, il était difficile de se dérober à sa fureur; elle portait des coups qu'on ne pouvait trop souvent ni parer ni affaiblir; dans le second, au contraire, nous n'avons perdu presque aucun de ceux à qui nous avons pu administrer de prompts secours.

Dans le second, elle était encore très-aiguë; mais, et c'est ce qu'on n'observait pas d'abord, elle se dépouillait quelquefois de cet excès de férocité; quelquefois même on la voyait se présenter sous la forme d'une simple indisposition.

Si nous ajoutons à ces manières d'être, *très-aiguë*, *aiguë* et *modérée*, le cas, à la vérité

unique, de la fièvre *éphémère* que nous avons cité, et le grand nombre de ceux dans lesquels nous n'avons reconnu qu'une contagion *imparfaite* (1), nous aurons réuni, sous ces cinq dénominations, toutes les variétés qu'elle a pu nous fournir.

En parcourant le tableau que nous avons précédemment exposé, on y a sans doute aperçu la complication de deux affections très-distinctes, et leur mode de complication. On y a vu une fièvre maligne qui était le résultat de l'impression que le vice contagieux avait fait sur le principe de vie, et une fièvre catarrale qui était le fruit d'une dégénération pituiteuse accumulée dans les premières voies.

Vers la fin du premier été, ou aux approches du second, les humeurs tendant chaque jour davantage à se transformer en bile, nous avons eu quelques cas de complication avec une fièvre bilieuse; et parmi ces cas, nous en avons distingué un où la fièvre était intermittente-tierce.

Lorsque cet amas de sucs altérés n'infectait pas trop brusquement la masse générale, ou plutôt lorsque le passage de la rémission à la

---

(1) Ceux-ci étaient presque innombrables. Nous devons avertir ici que, quoique nous leur assignions uu rang parmi les variétés de la fièvre contagieuse que nous décrivons, nous n'en tenons cependant plus aucun compte, soit lorsque nous faisons son histoire générale, soit lorsque nous recherchons ses effets, soit enfin lorsque nous exposons son traitement.

continuité ne s'opérait pas trop rapidement, on discernait avec facilité la fièvre contagieuse de sa fièvre concomitante; mais bientôt elles se combinaient l'une et l'autre d'une manière si intime, elles se perdaient si absolument l'une dans l'autre, qu'un nouveau tout se formait et effaçait les deux états dont il s'était composé.

Dès ce moment on n'apercevait que trouble, confusion et horreur; les phénomènes constitutifs et accidentels, le génie malin et le caractère humoral ne pouvaient plus être ni distingués ni séparés; la nature abattue cédait à des efforts de destruction si étroitement unis, et l'art, réduit à une oisive contemplation, gémissait sur l'inefficacité de ses moyens.

Cette espèce de contagion nous a paru agir sur l'économie animale, à peu près comme la plupart des poisons narcotiques qui portent tout-à-coup, et en même temps, sur les forces digestives, musculaires et nerveuses, qui irritent les unes, engourdissent les autres, et anéantissent les dernières; qui frappent à la fois de faiblesse, de sommeil et de mort.

Son activité est en raison, non-seulement des circonstances physiques (1) et morales dans lesquelles se trouve le sujet qu'elle attaque, mais

(1) Dans ce premier ordre de circonstances, il faut placer le mode la perspiration. Nous n'avons sauvé presque aucun des noirs confiés à nos soins, sans doute parce que le tissu

spécialement de la quantité de virus qu'elle a introduit. Sans cette dernière considération, on ne parviendra jamais à expliquer ses différens effets de langueur ou de mort, de mort prompte ou tardive.

Nous croyons enfin qu'il faut compter pour beaucoup l'habitude à recevoir ses impressions; et sans alléguer présentement aucun fait particulier, c'est en partie à cette cause que nous rapportons la grande différence qu'on a coutume de remarquer dans la plupart des contagions, entre leur invasion, leur cours et leur déclin, principalement entre ces deux derniers périodes. Le vulgaire pense que leur action est énervée par la continuité de leur exercice; il lui semble, pour ainsi dire, qu'elles s'usent à la manière des instrumens mécaniques; mais l'observateur découvre que la continuité de leur action, si toutefois elle est régulière, détermine une espèce d'insensibilité dans les corps sur lesquels elle s'exerce.

VI.

Il est très-difficile de reconnaître la voie par laquelle la contagion se répand et se propage.

---

de leur peau très-serré, et comme raccorni, ne se prêtait aucunement à l'une des évacuations les plus avantageuses. C'est pour cette même raison que la petite vérole et toutes les maladies éruptives sont si dangereuses pour eux.

Nous n'avons, à cet égard, que des probabilités, il est vrai, fondées sur des observations, mais sur des observations qui supposent plutôt le fait qu'elles ne le démontrent. Ces mêmes observations nous ayant appris quelles sont les circonstances les plus favorables au développement du germe contagieux reçu, nous indiquerons au moins celles sur lesquelles il importe davantage de fixer l'attention générale.

La contagion s'était rigoureusement circonscrite dans l'enceinte de Damiette. Quoique cette ville ait conservé toutes ses relations extérieures, quoiqu'on n'ait jamais pris aucune précaution que contre ceux de ses habitans qui étaient certainement infectés (1), nous ne nous sommes presque pas aperçu que ses dehors, et à plus forte raison les lieux plus distans, aient souffert.

Un bataillon de la 25.e demi-brigade, pendant son séjour en cette ville, faisait seul plus de pertes que tous les autres corps réunis. Il partit pour *Mansourah*, laissa un malade en route, et dès-lors fut exempt de toute infection.

Il a suffi à la garnison entière, pour se mettre hors l'atteinte des miasmes contagieux, de traverser le Nil, et de camper sur la rive opposée.

Ceux qui ont observé combien l'humidité de l'atmosphère se concentre dans les rues étroites

(1) Ils étaient aussitôt séquestrés avec le plus grand soin.

et couvertes de Damiette, dans ses maisons obscures et mal-propres, dans ses *okels* toujours encombrés, dans tout son intérieur, que pénètrent avec tant de difficulté la chaleur et la lumière du soleil, ne sont point surpris de voir s'y concentrer également le foyer d'une contagion.

Non-seulement la contagion s'était renfermée dans les murs de cette ville, mais elle n'y régnait que sur deux classes de ses habitans, les Français et les Grecs. Les Français et les Grecs éprouvaient toute sa fureur, tandis que la multitude des Turcs était scrupuleusement épargnée. Nous comptons à peine huit Turcs infectés sur cent Français ou Grecs : cependant, le nombre des premiers l'emporte de beaucoup sur les deux autres classes réunies.

Pour rendre raison de ce nouveau fait, nous ne répéterons pas ce qu'on a dit à l'occasion d'une ville Européenne, dans laquelle s'était manifesté un phénomène à peu près semblable, que la consternation (1) peut affecter le principe de vie, de telle sorte qu'il devienne insensible à tout ce qui n'est pas de son objet ; mais nous observerons que le tempérament des Turcs était moins en rapport avec le caractère de la maladie, leur constitution plus analogue à la nature du

(1) Ils appréhendaient, à cette époque, le châtiment dû à leur rebellion.

climat,

climat, et leur genre de vie beaucoup plus sobre que celui des Grecs ou des Français.

Nous nous sommes convaincu, par le rapport bien circonstancié des malades, que la plus grande partie de ceux qui ont été infectés, avaient fait des excès en vin, liqueurs ou eau-de-vie, immédiatement avant de se ressentir de l'infection.

C'était à mesure que le premier effet de leur intempérance, l'état d'ivresse ou d'excitement non naturel se dissipait, qu'ils avaient coutume d'être saisis.

Les accidens étaient d'autant plus graves, que leur cause occasionelle ou ces excès en boisson avaient été plus considérables.

L'espace de temps qui nous a fourni le plus de malades, a été celui pendant lequel se sont consommé les cargaisons en eau-de-vie et vin, de six ou sept bâtimens que nous avaient envoyé la Grèce et la Syrie.

S'il y a eu moins de victimes parmi les femmes et les enfans, ce n'est point que leur âge et leur constitution n'aient été très-propres à concevoir cette maladie, c'est parce que, libres des excès dont nous venons de parler, ils n'avaient pas introduit en eux l'une de ses plus grandes causes excitantes.

La peur est une autre cause qui ne concourt pas moins puissamment à développer ou à aggraver la contagion; et c'est peut-être encore parce

que le Turc était exempt de cette affection morale, qu'il échappait à ce terrible fléau (1).

Quel pénible spectacle nous offrait un malade qui recourait à nous pour être éclairé sur son état! Il tremblait d'apprendre ce qu'il n'ignorait déjà point ; il semblait nous prier de l'induire en erreur ; il faisait tout ce qui était en lui pour égarer à la fois son jugement et le nôtre.

A la crainte de la maladie se joignait, chez le Français, la crainte d'être renfermé dans le Lazareth. L'ordre de s'y rendre ou d'y être transféré, lui paraissait être un arrêt de mort. Nous ne l'avons jamais vu y entrer sans démêler chez lui une vive émotion, à laquelle succédait bientôt l'aliénation de toutes ses facultés intellectuelles.

Nous ne distinguons pas de la crainte et de la frayeur, le chagrin, la tristesse, et toutes les affections sombres qui portent sur le système nerveux une impression également désavantageuse. Un sergent de la 2.e légère, qui était entré dans le Lazareth avec un bubon sous chaque aisselle, commençait à bien aller. Il avait atteint le neuvième jour de sa maladie, l'un de ses bubons suppurait, l'autre tendait à la résolution, en même temps l'ordre des fonctions paraissait se rétablir. Les choses étant dans cet état, il apprend

---

(1) J'ai dit ailleurs, et on sait jusqu'où va la stupide insouciance de cette classe d'hommes.

qu'il vient de perdre sa femme et sa fortune ; aussitôt le bubon qui était ouvert se flétrit, celui qui se résolvait rentre, le délire survient, et au délire succède un assoupissement mortel.

Les autres circonstances qui favorisent l'action de la contagion, sont toutes celles que nous avons déjà exposées dans nos observations-pratiques sur l'épidémie Syrienne; nous ne placerons pas ici de nouveau ce que nous avons noté ailleurs (1).

Dans la totalité des malades Grecs ou Français que nous avons connus, il ne s'est rencontré que deux sujets qui, l'année précédente, eussent essuyé cette même maladie. La seconde attaque a été chez l'un et chez l'autre beaucoup plus modérée que la première.

Au contraire, plusieurs individus qui se croyaient à l'abri, parce qu'ils n'avaient pas été malades l'année dernière, l'ont été cette année, et la mort s'est au moins présentée à la plupart de ceux qui ont survécus.

La 2.e demi-brigade qui, l'an 7, avant son départ pour la Syrie, avait été si cruellement maltraitée par la contagion, vient de souffrir incomparablement moins qu'un seul bataillon de la 25.e de ligne qui, jusqu'à ce jour, avait été exempt de toute infection.

---

(1) En général, ce que nous ne notons pas expressément dans ce mémoire, avoir été différent en Syrie ou à Damiette, s'est rencontré l'une et l'autre part.

Nous avons interrogé un grand nombre de ceux que nous savions avoir été infectés durant le cours de l'an passé, soit à Damiette, soit en Syrie. Quelques-uns nous ont montré des membres extrêmement affaiblis, ou des engorgemens glanduleux encore subsistans, parce qu'ils étaient squirreux (1); quelques-uns nous ont accusé un affaiblissement de perception ou de mémoire qui remontait à la même époque; deux traînaient depuis lors une existence misérable dans les langueurs du marasme; plusieurs enfin avaient éprouvé, en différentes saisons, des indispositions étrangères à celle qui faisait l'objet de nos recherches; mais la très-forte majorité avait été constamment saine, et ne se ressentait en aucune manière de son état antérieur.

Nous avons déjà observé qu'un même sujet pouvait être atteint plus d'une fois dans le cours de la même année; en même temps nous avons indiqué la principale circonstance dans laquelle le retour de la maladie était à craindre. Il était encore à craindre toutes les fois que l'infection guérie avait été légère.

Plusieurs malades qui, d'abord n'avaient éprouvé qu'une infection très-légère, nous ont offert la réunion des symptômes les plus fâcheux, immé-

---

(1) Plusieurs d'entre eux, lorsqu'ils exécutaient certains mouvemens, éprouvaient quelque douleur, ou sous le squirre, ou sur le trajet des vaisseaux lymphatiques.

diatement après s'être servi du lit, ou des couvertures, ou des autres effets de ceux qu'une infection plus considérable avait immolé.

Généralement parlant, plus un infecté était gravement atteint, plus il était contagieux pour ceux qui l'approchaient ; et ceux qui recevaient de lui la contagion, la recevaient trop souvent au même point de malignité.

Ces considérations soutenues nous avaient forcé d'établir dans notre Lazareth presque autant de lieux de traitement séparés, que nous remarquions de différences dans les degrés d'infection ; et ce n'est qu'avec cette précaution essentielle, que nous sommes parvenu à fixer chaque variété de cette maladie dans la sphère qui lui était propre.

Un individu sain, et qui n'avait pas de dispositions marquées à gagner la contagion, pouvait, en ne s'exposant que peu à peu, et par degrés, à son atteinte, s'élever enfin à une espèce d'insensibilité qui ne lui laissait presque rien à craindre. Nous avons fait cette remarque sur plusieurs infirmiers ou servans (1). Ceux, au contraire, qui se précipitaient aveuglément dans cette carrière

(1) Ils n'avaient d'abord qu'un malade à soigner, puis deux, trois, cinq, huit, etc. Dans le commencement, ils multipliaient les lotions en raison des attouchemens ; ils les répétaient moins ensuite ; enfin, ils s'exposaient à tout avec fort peu de précautions.

de dangers, ne tardaient pas à subir la peine due à leur imprudence.

Nous n'avons pris nous-même, cette année, d'autres précautions que celles de nous laver les mains après avoir touché un malade contagieux, et d'éviter, autant que possible, tout contact entre nos vêtemens et les siens. D'ailleurs, nous ne faisions usage d'aucune sorte de préservatifs; nous n'opposions rien à la libre introduction en nous de l'air qu'on respire dans les salles du Lazareth; nous nous transportions chez nos malades, tantôt à jeun, tantôt au sortir de table; enfin, enhardis peut-être par l'heureux essai que nous avions fait l'année précédente, sur le mont Carmel, nous avons constamment abordé cette fièvre contagieuse avec le même calme et la même sécurité que si nous eussions eu à traiter une fièvre ordinaire (1).

La contagion s'accumule principalement autour du malade et de ses effets; sa voie de propagation la plus ordinaire est le contact; elle ne se répand

(1) Nous devons, à la vérité, cet hommage public, que nous avons trouvé dans les officiers de santé de *Lesbéh* ou de Damiette, des collaborateurs dignes de l'honorable profession qu'ils exercent.

Le citoyen *Millioz*, chirurgien de première classe, et chargé pour sa partie du service de l'hôpital, a fourni la même carrière que nous, avec une intrépidité et un dévouement qui ne se soutiennent à ce haut degré, que chez l'homme vraiment passionné pour le bien public.

pas très-largement dans l'atmosphère, mais l'air peut la transporter à une courte distance. Pour ne pas entasser en vain des preuves sur ces différens points, nous nous bornerons à un fait que nous avons observé sur nous-même.

Le 3 floréal, en entrant dans le Lazareth pour faire ma visite, je rencontrai un malade qui venait d'y être introduit, et que deux servans transportaient. Je le suivis pas à pas, jusqu'à l'appartement qui lui était destiné. Au moment où la porte de cette salle fut ouverte, un courant d'air très-fort passa de lui à moi, et je me sentis comme suffoqué. Je ne saurais dire ce qui me fatiguait le plus, ou une extrême difficulté à respirer, ou un vif sentiment d'irritation que j'éprouvais dans l'arrière-bouche, ou des douleurs vagues qui établirent tout-à-coup leur siége dans mon estomac. J'eus aussitôt recours à ce qui était le plus à ma portée, à l'eau, et j'en bus avec excès, dans la double intention, ou de forcer mon estomac à rejeter ce qui l'incommodait, ou de noyer dans des flots de liquide la cause présumée de ses maux. Je ne vomis point, mais les douleurs furent d'abord moins fortes, bientôt elles devinrent vagues et intestinales; enfin, elles se terminèrent par des selles très-copieuses. Depuis lors, et durant le cours presque entier de ce même mois, je me suis ressenti de ce que j'ai précédemment appelé une contagion *imparfaite*, c'est-à-dire, d'une faiblesse générale, avec mal de tête soutenu,

et douleur fixe dans l'aine gauche. Ces accidens n'ont pas eu d'autres suites; ils ont cessé peu à peu chez moi, ainsi que chez la plupart de ceux qui s'en plaignaient à la même époque.

L'haleine, la sueur et la transpiration insensible, sont autant de véhicules à l'aide desquels se propage la contagion des corps animés.

Les matières qui ont séjourné dans les premières voies, la vapeur même qui s'élève de ces matières, sont également propres à la répandre. Entre autres exemples, nous pouvons citer celui d'un infirmier, non du Lazareth, mais de l'hôpital, qui fut brusquement infecté quelques heures après s'être incliné, pour l'enlever avec un balai très-court, sur un amas d'humeurs glaireuses que venait de vomir, devant le bureau d'entrée, un malade contagieux.

Il paraît que les corps animés et inanimés sont d'autant plus aptes à retenir les miasmes contagieux, que leur substance est moins compacte et leur tissu plus lâche.

Il paraît aussi que la libre action sur ces corps de l'un des trois fluides primitifs, est suffisante pour enlever ou détruire le germe de la contagion qui y adhère. L'air, le calorique et l'eau, sont l'ame de tous les moyens externes que nous avons employés à cet effet.

Nous n'avons fait brûler aucun effet contaminé; nous n'avons soumis qu'un très-petit nombre de personnes suspectes, à la quarantaine

d'observation. La simple précaution de faire totalement plonger dans le Nil les individus qui avaient eu les rapports les plus immédiats avec des sujets certainement infectés (1); celle de laver, ou de passer à la flamme, ou d'exposer à l'air des vêtemens et autres choses à l'usage de ces mêmes personnes, n'a jamais trompé notre attente.

Nous trouvions ainsi, dans chacun de ces fluides pris séparément, le plus sûr préservatif d'un fléau que leur combinaison, c'est-à-dire, l'air chaud et humide avait développé et propageait.

Le règne de cette contagion n'a introduit aucun changement, ni dans l'ordre, ni dans le caractère des maladies propres à la saison à laquelle elle appartenait elle-même (2). Egalement soumise à l'influence de la contagion générale, elle empruntait des autres leur ton catarral, sans leur faire aucune part de son génie malin. Ainsi, dans le commencement, nous voyions concourir avec elle, quoiqu'elles fournissent une carrière très-différente, des fièvres gastriques, des fièvres quotidiennes, des catarres, des angines, des fausses péripneumonies, des rhumatismes, des diarrhées

(1) On sent que ce serait une précaution au moins inutile à l'égard de celui qui aurait déjà absorbé le miasme contagieux.

(2) S'il en a été autrement en Syrie, c'est vraisemblablement parce qu'alors les communications entre les sains et les malades, entre les malades et les infectés, étaient extrêmement libres.

et des dyssenteries; et sur la fin, des dyssenteries et des fièvres continentes putrides, des fièvres rémittentes et intermittentes bilieuses, des ictères et des hépatitis.

Dans le genre des fièvres continentes putrides, nous devons placer la fièvre des prisons de *Pringle*, qui se développa en effet parmi des prisonniers Turcs détenus à *Lesbéh*, et qui, de ceux-ci, passa à quelques Français.

Cette fièvre contagieuse s'est insensiblement terminée avec le mois prairial (1). Nous observions en même temps les chaleurs s'accroître, les vents se fixer entre l'ouest et le nord, les dégénérations bilieuses se prononcer, et les progrès de la contagion se ralentir.

VII.

Nous ne dissimulerons point combien le traitement de cette maladie nous a embarrassé. Ce n'est point que sa marche fût équivoque ou fort irrégulière; au contraire, on ne voyait que trop clairement, et le but auquel elle tendait, et la

---

(1) Au-delà de ce mois, on remarqua encore quelques accidens; il n'est peut-être même aucune saison qui n'en compte à Damiette et ailleurs, mais ceux-ci n'appartiennent plus au règne de la contagion, ce sont des accidens isolés et très-bénins qui se soutiennent à peine, et ont encore moins la force de se reproduire.

voie par laquelle elle se hâtait d'y arriver. Mais, très-souvent, que pouvions-nous faire, et quels moyens capables d'arrêter ses progrès? Que pouvions-nous faire, sur-tout, quand les organes les plus nobles étaient parvenus au point de désorganisation que nous a démontré l'ouverture des cadavres?

La nature ne tentait presque rien pour seconder nos efforts; consternée et abattue, elle se livrait à son ennemie, sans aucune résistance. Heureuse quand l'art survenait assez tôt, et était assez puissant pour la retirer de cet état d'abattement et de stupeur; alors elle se relevait, et daignait couronner son triomphe.

Les malades eux-mêmes ne cessaient de nous opposer un autre obstacle à leur guérison. Quand l'invasion de la maladie était moins brusque, et tant qu'ils pouvaient déguiser leur infection, ils ne cherchaient qu'à se soustraire aux prompts secours qu'ils eussent dû réclamer. La crainte d'être séquestrés de la société et renfermés dans un lieu que le préjugé charge des plus noires couleurs, les occupait seule; ils n'écoutaient que sa voix, jusqu'à ce que la voix plus forte du sentiment de leur perte nous les ramenât.

Enfin, nous avons long-temps manqué des objets les plus nécessaires, soit pour le traitement, soit pour le service de ceux qui étaient confiés à nos soins. Le mobilier du Lazareh consistait d'abord, uniquement, en quelques nattes et trois méchantes

couvertures, que les malades arrachaient aux mourans, pour les céder à la mort. On n'avait pu, ni rappeler, ni remplacer les effets de l'hôpital, qui avaient été enlevés lors de l'évacuation de la place, et transportés à Rosette. On désirait en vain faire cesser l'extrême besoin de médicamens que nous éprouvions; le dépôt général, et les magasins de Damiette étaient également dépourvus. Un mois s'est écoulé de cette sorte; et, à son expiration, nous n'avons obtenu que des secours généraux, tels qu'on les accorde à des maux ordinaires.

Mais, quels qu'aient été nos moyens et les obstacles que nous avons eu à combattre, nous devons un exposé de ce que nous avons fait; nous devons faire connaître, avec une égale sincérité, nos malheurs et nos succès, nos tentatives infructueuses et les bons effets d'une méthode curative plus raisonnée.

Il nous était sans doute permis, sur-tout à l'époque où nous manquions des principales ressources de l'art, d'essayer les autres moyens que la nature nous offrait. Nous pouvions, nous nous croyions même alors obligé de soumettre à notre expérience tout ce qui était entre nos mains, et nous promettait le plus léger avantage. On ne consulte, dans des cas aussi désastreux, que l'espoir d'être utiles.

Guidé par cet espoir, nous avons eu successivement recours aux frictions huileuses, aux

fomentations avec le vinaigre, aux douches froides, aux aspersions bouillantes, à l'usage du mercure, aux antidotes des différens poisons, aux scarifications si vantées par *Prosper Alpin*, au cautère actuel placé sur diverses parties du corps.... Misérables ressources, qui ne nous ont pas même dédommagé de leur emploi, par un mieux être momentané.

Les frictions, au contraire, ajoutaient à l'état d'oppression et d'anxiété (1); les douches froides hâtaient les hémorragies (2); l'usage du mercure amenait la diarrhée; aux scarifications succédait la gangrène, et à l'irritation du feu sec ou humide, une débilité beaucoup plus considérable que celle qui existait d'abord.

La saignée ne nous a pas mieux réussi. Nous l'avons ordonné à des sujets robustes, chez lesquels elle nous semblait être indiquée par un pouls dur et fréquent, une vive chaleur, une

---

(1) Leur effet immédiat était souvent de produire une échymose sur chaque partie qu'elles affectaient. Je préférais faire promener irrégulièrement, mais avec autant de légèreté que de promptitude, des vergettes ou un linge sec sur toute l'habitude du corps. A l'aide de ce moyen, je procurais, si la maladie n'était pas très-grave, plusieurs frémissemens courts et répétés, qui rompaient le spasme des vaisseaux superficiels, et amenaient une sueur plus ou moins soutenue.

(2) Je leur substituais, avec plus de fruit, l'application sur le front ou sur toute la convexité de la tête rasée, de linges qu'on humectait fréquemment avec du vinaigre.

grande difficulté à respirer, une forte douleur de tête, une face pléthorique, etc. Nous l'avons fait pratiquer très-graduellement et sous nos yeux ; nous avons fait couler le sang, et des parties supérieures, et des extrémités inférieures : jamais elle n'a répondu à notre attente ; ou, si quelquefois elle a procuré du soulagement, c'était un soulagement trompeur qui naissait de l'abattement général. Nous la regardons, en conséquence, comme un moyen médical qui est toujours, et en même temps, trop et trop peu énergique ; trop, si on considère l'état des forces ; trop peu, si on la dirige contre l'altération que la contagion a pu introduire.

Les vésicatoires, les rubéfians, et tous les stimulans externes irritaient sans fruit, et la faiblesse qu'ils amenaient consécutivement, était d'autant plus grande, que leur premier effet d'excitation avait été plus marqué.

Quelle est enfin la méthode de traitement que nous avions adoptée ?

On sent qu'elle n'a jamais pu être d'une uniformité rigoureuse, et qu'elle a dû s'accommoder aux différences que nous observions chez nos malades. Nous pouvons cependant la présenter ici sous un point de vue assez rapproché.

Notre premier et principal but était de décomposer la maladie, en détruisant, le plutôt possible, sa complication humorale. Quand la prédominance de la malignité nous empêchait d'y tendre, même

indirectement, c'était en vain que nous nous efforcions de la combattre elle-même; elle se jouait de nos efforts, et le malade nous échappait. Il nous échappait bien plus rapidement encore, quand elle était parvenue à introduire dans les organes du sentiment et de la vie, le germe de leur propre destruction; mais nous avions appris à juger ces cas d'avance.

Il n'y avait pas un seul instant à perdre, pour peu que la turgescence fût marquée; il fallait faire vomir dès la première atteinte du mal. Pris à cette époque, l'émétique agissait, à la fois, comme évacuant, comme antispasmodique, et comme sudorifique. Pris un peu plus tard, ou il était subitement mortel, ou il aggravait tous les accidens d'une manière horrible. Il augmentait notablement le mal d'estomac, l'oppression, les douleurs de tête, l'assoupissement et le délire.

Il nous offrait un autre avantage bien précieux; c'était de prévenir, chez ceux à qui il était ordonné à propos, ces graves diarrhées qui atteignaient ou menaçaient de fort près la plupart des autres malades. Nous sommes donc parfaitement convaincu que, dans le commencement de la maladie, avant l'irruption des symptômes fâcheux, ce médicament est d'une nécessité indispensable; et s'il en est qui blâment encore son emploi, c'est sans doute, ou parce qu'ils n'ont jamais été assez heureux pour saisir le véritable moment auquel

il doit être appliqué, ou parce qu'ils n'ont pas rencontré la même complication.

Après l'avoir administré, nous étions dans l'usage de prescrire un julep kermétisé, à la dose de II, III, ou IV gr. au plus, et des bols composés de III ou IV gr. de camphre, unis à égale quant. de nitre. Le julep devait être bu par cuillerée, et chaque cuillerée s'alterner par demi-heure, ou avec le bol ci-dessus, ou avec la dissolution du mélange qui le compose, s'il était d'une déglutition trop difficile. Nous rapprochions ou éloignions les doses du julep, suivant l'indication que nous croyions avoir à remplir, selon qu'il nous paraissait plus convenable de diriger les mouvemens, ou vers le haut, ou vers le bas, ou à la peau.

En même temps nous prodiguions à nos malades les boissons légèrement acidulées (1). Nous choisissions pour eux entre l'oximel, la limonade cuite, l'eau d'orge tartarisée, ou plutôt aiguisée avec la crême de tartre, et la décoction de tamarins. Quand il fallait exciter et entretenir une légère diaphorèse, rien ne convenait mieux que l'oxicrat chaud.

L'affection humorale une fois maîtrisée, alors, mais alors seulement, nous ajoutions le quinquina

(1) Quoique la fièvre concomitante fût catarrale, les acides végétaux, largement étendus, nous ont constamment paru avoir un avantage marqué sur toute autre espèce de boisson.

au

au camphre; nous ajoutions les anti-septiques et les antispasmodiques que nous pouvions nous procurer; nous nous occupions de l'état des forces et de la malignité entretenue par la faiblesse.

Le vin nous offrait, à cette époque, un cordial d'autant plus précieux, qu'il n'est pas ici, comme en Europe, une boisson d'usage. Mêlé avec une décoction amère ou sudorifique, il formait, pour le second temps, une tisane excellente.

Lorsqu'on s'avisait de débuter par ces médicamens, ou de les administrer avant d'avoir levé l'obstacle que leur opposait l'embarras des premières voies, on était bien sûr de changer aussitôt le type de la fièvre, et de la rendre continue.

Cependant il n'en fallait pas beaucoup retarder l'emploi, si on voulait ne pas laisser prendre un empire considérable à la malignité. Le passage des évacuans aux toniques devait être aussi brusque que l'était la marche de la maladie; les premiers trop soutenus, et les autres trop hâtifs, étaient également pernicieux.

Une affection grave de l'estomac, ou un excès d'irritation fixé sur cet organe, nous forçait de recourir aux opiacés; nous étendions quelques gouttes de laudanum dans un léger mucilage, ou mieux, dans une infusion aqueuse de pain rôti, que nous avertissions de prendre à petites doses, pour qu'elle ne fût pas rejetée. En même temps, nous prescrivions de fomenter la région de l'estomac

avec une décoction de mauves, dans laquelle on avait délayé quelques jaunes d'œufs et du camphre.

Une diarrhée excessive nous obligeait encore d'employer l'opium ou la thériaque, lors, sur-tout, qu'elle n'avait pu être modérée par les doux purgatifs, et qu'il n'y avait aucun signe de turgescence inférieure. Hors ces cas, nous avons reconnu qu'il fallait absolument s'abstenir de toute espèce de narcotique.

Ce n'était également qu'avec la plus grande circonspection que nous nous décidions à l'emploi des purgatifs proprement dits; nous avions presque toujours à craindre, ou de déranger la transpiration, ou de procurer des selles trop abondantes.

Nous ne publions ici qu'un sommaire de ce que nous avons fait, et non ce que nous aurions voulu faire, si le nombre et la variété des moyens pharmaceutiques eussent répondu à nos vœux: heureux encore, si l'on eût mis constamment à notre disposition tous ceux que nous venons d'énumérer.

Voilà, quoiqu'il en soit, un aperçu de notre plan de curation, ou plutôt il nous resterait à indiquer les topiques que nous avons appliqué sur les bubons et les charbons; mais il nous suffira d'avertir que nous nous sommes de plus en plus convaincu que la maladie générale doit seule fixer les vues du médecin; que ces accidens locaux ne méritent presque aucune considération particulière, je ne dis pas quant au pronostic, mais quant au traitement. Nous nous sommes

donc borné à écarter ce qui aurait pu retarder, soit leur résolution s'ils y tendaient, soit leur cicatrisation lorsqu'ils avaient abcédé. En conséquence, nous les avons traité à Damiette, aux irritans près, de la même manière que sur le mont Carmel. Nous invitons nos lecteurs à consulter, sur cet objet, le dernier paragraphe de nos *Observations-pratiques sur l'épidémie qui règne dans l'armée Française en Syrie.*

Terminé à Damiette, le 17 messidor an 8.

NOTES
SUR LA PESTE OBSERVÉE AU CAIRE
EN L'AN IX.

Ab æris vitio pestis illa nascitur, et hoc non-nisi ubi nilus immodice ea loca inundat.

Prosp. Alp. de med. Æg. lib. 1. c. XV.

NOTES

SUR LA PESTE OBSERVÉE AU CAIRE

EN L'AN IX.

Le principal motif qui nous engage à recueillir ces notes, est de faire connaître les différences, même légères, que le règne de la contagion présente cette année. Puisqu'il faut que nous nous trouvions par-tout où elle existe avec le plus de violence, mettons à profit le seul avantage qui se rencontre dans notre position, et sachons maîtriser notre destinée au lieu d'en être l'esclave.

Pour faciliter l'intelligence de cet écrit, sans revenir sur aucun des précédens, nous déclarons, avant tout, que la maladie observée au Caire en l'an 9, est absolument celle qui a régné à Damiette durant une partie de l'an 8. Elle s'est composée des mêmes élémens, elle a développé les mêmes symptômes, elle a suivi la même marche générale,

enfin, elle a cédé au même traitement. Il nous suffit donc, pour décrire et spécifier l'une et l'autre, pour répandre sur toutes deux un nouveau jour, de marquer les traits sur-ajoutés à la dernière.

La peste cessait d'affliger le Caire lorsque nous y arrivâmes; durant le cours entier de l'an 7, on y compta à peine quelques personnes infectées; en l'an 8, il y eut jusqu'à cinquante Français qui furent atteints à différentes époques. Une nouvelle force de contagion s'y déploie en l'an 9, et y rétablit le deuil général de l'an 6.

Son règne a été devancé par celui d'une fièvre catarrale simple, à laquelle personne n'a échappé, et qui s'est soutenue, sans interruption, depuis l'ouverture du *Kalidj*, long et vaste canal qui traverse le Caire, c'est-à-dire, depuis le 29 thermidor an 8, jusqu'à la fin de brumaire an 9.

A cette époque, où le décroissement du Nil est chaque jour plus accéléré, des accidens contagieux se manifestèrent subitement à *Ghisah*, dans une maison que baignait un amas d'eaux stagnantes. Les maisons voisines ne tardèrent pas à éprouver le même sort. Le vieux Caire lui-même, qui est séparé de *Ghisah* par toute la largeur du fleuve, et enfin le grand Caire, s'en ressentirent dans le milieu du mois suivant.

Elle était encore faible dans ces trois principaux lieux, où elle n'atteignait pour ainsi dire qu'un petit nombre de Français; mais elle se renforça

dans le cours de pluviôse. Dès-lors, elle frappa sans distinction les étrangers et les habitans. Elle devint beaucoup plus meurtrière en ventôse; et en germinal, quoique l'armée fût partie pour *Abou-Qyr* depuis le 21 précédent, quoique les Français fussent réduits, par ce départ, à quatre mille hommes au plus, on comptait chaque jour au moins trente accidens parmi eux. On avait également chez les naturels, dont le nombre ne cessait d'être affaibli par la fuite ou l'émigration, une mortalité cinq ou six fois plus considérable que dans les temps ordinaires.

En même temps le Sayd était embrasé dans toute son étendue. Il jouissait d'une salubrité parfaite, d'une salubrité qui paraissait inaltérable, et que rien n'avait pu altérer depuis la fameuse peste de 1791, lorsque tout-à-coup le feu de la contagion s'alluma dans sa partie la plus basse, et gagna rapidement jusqu'à la hauteur de son extrémité la plus reculée.

Il en était bien autrement sur les côtes: Alexandrie, Rosette et Damiette, où elle avait précédemment exercé de si grands ravages, vivaient dans un calme assez heureux; Rosette sur-tout n'avait qu'à se garantir de l'infection des lieux supérieurs.

Suivons plus exactement la marche de cette contagion, pour en expliquer les contrariétés apparentes. Nous trouverons à la fois, et la raison de cet ordre insolite, et la principale cause de

son développement. *Prosper Alpin* semble avoir entrevu cette dernière; mais, imbu de quelques préjugés, il n'a fait que l'entrevoir, et ne s'y est pas arrêté.

Les lieux que la peste visite cette année, sont précisément tous les lieux humides, tous les lieux que l'inondation elle-même parcourt. Cette inondation a été fort peu sensible sur les côtes, parce qu'elle s'y perdait aussitôt dans le vaste sein de la Méditerranée; les côtes ont été en quelque sorte à l'abri de l'infection. Elle s'est soutenue davantage à *Rhahmaniéh*, où se trouve l'embouchure du canal d'Alexandrie; *Rhahmaniéh* a fait des pertes notables. Elle a été considérable à *Menouf*, immédiatement après la rupture de la digue de *Faraouniéh*; *Menouf* a craint dès-lors pour sa ruine. Elle s'est largement étendue sur la droite, dans les plaines du Caire, de *Koraïm*, et de *Salahiéh*; sur la gauche, dans celles d'*Embabéh*, de *Ghisah* et de *Cheyr-at-Man*; vers le haut, dans les champs de *Miniéh*, *Syouth*, *Ghirghéh*, etc. Cet immense territoire a été désolé.

Ghisah est exactement placé sur les bords du Nil, et parfaitement inondé; *Ghisah* a été beaucoup plutôt infecté que le Caire. *Salahiéh* n'a part à la distribution des eaux que long-temps après la capitale; il n'a partagé ses maux qu'à une époque également reculée. La partie supérieure du *Sayd*, la dernière et la moins arrosée,

a incomparablement moins souffert que les lieux inférieurs. Il y a plus, la citadelle qui domine le Caire, qui est contiguë à cette ville, qui ne cesse d'être en communication avec elle, par cela seul qu'elle est distante des bords du fleuve, bâtie sur le roc, et fort élevée, eût vraisemblablement échappée à ce fléau, si l'évacuation d'une quantité prodigieuse d'effets et de tous les malades Français, que nécessita l'approche de l'armée Anglaise, ne l'eût forcé à y porter quelques coups.

La peste, en Egypte, est donc toujours en raison de l'humidité de l'atmosphère. Quand cet augment d'humidité est l'effet de l'accroissement plus considérable du Nil, elle s'étend et augmente dans les mêmes proportions; quand, au contraire, les pluies suppléent au défaut de l'inondation, elle se règle sur leur abondance, et frappe les mêmes lieux sur lesquels elles tombent. Il est à observer que les pluies sont, pour ainsi dire, nulles en Egypte, quand les inondations sont fortes: c'est sans doute parce que le plus long règne du nord-ouest accumule sur l'Abyssinie les nuages que fournit la Méditerranée, et abrége la durée du sud-est, qui transporte, sur l'Egypte, les vapeurs qui se dégagent de l'Océan. Voilà pourquoi il arrive que le feu de la peste est très-animé dans les parties haute et moyenne, lorsqu'il ne jette que de faibles étincelles sur les côtes, et très-violent sur les côtes, lorsqu'il ravage le *Sayd*. L'inondation du Nil l'attise une part, la chute

des pluies l'excite ailleurs. Voilà encore pourquoi la haute Egypte en avait été préservée depuis 1791, depuis cette année mémorable, par un débordement à-peu-près égal à celui de cette année.

Il est rare de voir le germe de la peste éclore dans les lieux déserts et sablonneux. Il s'y est néanmoins développé immédiatement après la rupture de la digue qui borne le lac *Madiéh*, et a infecté tout l'espace qui sépare *Abou-Qyr* d'Alexandrie. Les Anglais, qui ont tracé cette voie à l'invasion des eaux de la mer, ont été les premières victimes d'un monstre qu'enfante et nourrit l'humidité. Il leur a enlevé au moins deux cents hommes durant le cours de prairial et de messidor, c'est-à-dire, à une époque où la peste ne régnait aucune part en Egypte.

Je ne sépare point ici l'humidité de la chaleur. L'humidité, dans un temps plus froid, ne donne que des rhumes, des angines, des points pleurétiques, ou au plus des contagions concomitantes bien légères; mais à mesure que l'atmosphère s'échauffe, l'infection se répand et devient dominante. C'est ce que j'ai déjà noté avoir eu lieu pendant le mois germinal de cette année.

Il ne faut cependant point que les degrés de la chaleur l'emportent de beaucoup sur ceux de l'humidité existante, elle l'emporterait également sur l'activité du germe pestilentiel; en tarissant l'une, elle suffoquerait l'autre. Aussi est-il d'obser-

vation que la peste devient constamment moins féroce et moins générale dans une saison plus chaude, et qu'elle n'est jamais régnante durant tout le cours du second été.

Ce n'est pas non plus que la seule combinaison de la chaleur et de l'humidité engendre la peste, puisqu'il a été jusqu'à ce jour de fait incontestable, que tous ceux qui sont soumis aux mêmes impressions de l'air que la multitude, échappent à l'atteinte de ce fléau lorsqu'ils ont l'attention rigoureuse de se préserver du contact du germe qui est en circulation, en se séquestrant de la multitude.

Il est également nécessaire, pour la production de la peste et sa propagation, que son germe existe, et que l'air aide son développement. L'air agit moins sur le germe que sur les corps animés; il les affaiblit, il les relâche, il les dispose ainsi à concevoir un mal qui se prévaut de la faiblesse de ceux qu'il attaque. C'est sur les enfans, sur les femmes, sur les vieillards, sur toutes les personnes d'une complexion faible et délicate qu'il s'acharne; ou, s'il ose attaquer des hommes robustes, ce n'est qu'après des excès qui ont introduit en eux une faiblesse relative et accidentelle. Ce n'est que dans la saison qui établit ce relâchement général, qu'il règue; ou, s'il se présente à une autre époque, il se montre à peine, et ne se montre que dans des circonstances notables par le changement de la température. Tous devraient être infectés par

cette maladie, lorsqu'elle s'est une fois établie dans une enceinte où la négligence et l'incurie, soit à l'égard des effets contaminés, soit à l'égard des communications personnelles, sont portées à leur comble; il s'en faut néanmoins de beaucoup que tous le soient, parce que l'infection ne dépend pas uniquement de la vigueur du miasme, mais encore de la disposition individuelle à le recevoir.

Je ne suis maintenant plus surpris si cette maladie s'est fixée de préférence en Egypte, où tout amène et entretient ce relâchement excessif; où le chaud-humide conserve un empire si soutenu; où l'épanouissement des organes celluleux est si manifeste; où enfin les hernies, les hydrocèles, les sarcocèles, les engorgemens froids, et toutes les affections qui ont la faiblesse organique pour cause principale, sont si communes.

Il est d'autres causes moins générales qui concourent au développement de la peste. Je ne répéterai point qu'elle commence toujours par les pauvres, par ceux au moins dont le genre de vie et l'habitude extérieure sont plus mal soignés, qu'elle est la compagne inséparable de la terreur et de toutes les passions qui portent une impression de faiblesse sur le système nerveux; que s'il est des préservatifs, ils consistent principalement dans le calme de l'ame, un excellent régime, et une propreté extrême. Je ne rappelerai aucune de ces circonstances déjà notées; mais il

en est deux sur lesquelles on me permettra de revenir.

La première est la suppression de la transpiration. Soit que la sensibilité des pores absorbans soit plus vive dans ces cas de suppression, soit que le reflux de la matière perspirable fomente et ranime le germe pestilentiel, la contagion est d'autant plus prompte dans son irruption et ses effets, que la transpiration a été plus brusquement ou plus complètement supprimée. Peut-être une transpiration abondante préserve le corps en lavant sa surface, et entraînant au loin ce qu'il pourrait absorber de nuisible. Les porteurs d'eau et les marchands d'huile sont rarement infectés. Peut-être agit-elle aussi, quand elle est plus modérée, comme un gaz qui repousse le miasme, en s'exhalant. Un air chaud et sec cède aisément à son impulsion, et excite l'organe cutané; un air chaud et humide, un air chargé de vapeurs, lui résiste, et flétrit la vigueur des tégumens. Un air très-froid lui résiste aussi sans doute, mais il resserre le diamètre des pores, et s'oppose à une libre absorbtion. Les frictions mercurielles ne réussissent en Egypte, ni dans la saison des sueurs, ni dans celle du froid. La plupart des maladies éruptives guérissent spontanément, ou sont grandement soulagées durant cette première époque; elles font, pendant la seconde, des progrès qu'il est souvent difficile de modérer.

Quoiqu'il en soit, l'observation nous a sur-tout

fait reconnaître parmi les pestiférés, des militaires que leur devoir ou leur imprudence avaient exposés à la fraîcheur de la nuit; des gens de peine qui, après avoir soutenu de violentes fatigues, s'étaient tout-à-coup livrés à un repos absolu; des boulangers, des cuisiniers, des maréchaux, que leur état soumettait à de fréquentes alternatives de chaud et de froid; des malheureux auxquels l'indigence ne permettait pas des vêtemens convenables; enfin, des malades que tourmentait déjà une affection pituiteuse locale ou générale.

La seconde est le défaut d'aclimatement. Cette raison, de préférence, qui semble guider la peste, a dû, principalement cette année, fixer notre attention. Nous avons vu les Français tomber sous ses premiers coups; bientôt elle a également visité les Grecs et les Syriens, puis les habitans de la Nubie inférieure; après eux les Nègres des environs de *Sennaar* et de *Dar-Four;* enfin, les naturels des différentes parties de l'Egypte. Elle a imperturbablement suivi cet ordre, avec ces différences seulement, que les Français, originaires du nord, ou récemment arrivés en Egypte, étaient infiniment plus exposés que ceux qui appartenaient à des régions moins froides, ou qui avaient fait partie de la première expédition; que les Ethiopiens étaient généralement affectés d'une manière plus grave que ceux issus de toute autre contrée, parce que leur tissu, en quelque sorte crispé

crispé et racorni, est beaucoup moins transpirable; enfin, que les sujets faibles et délicats de tous les pays et de toutes les classes, échappaient assez fréquemment à la mort qui l'accompagne, mais rarement à son atteinte.

Les Anglais, après avoir effectué leur descente, se retranchèrent sur les points qui étaient, cette année, les moins suspects dans tout le territoire Egyptien; ils ne se livraient à des communications nécessaires qu'avec des précautions infinies; ils s'entouraient de tous les moyens que la prudence Européenne sait opposer à la propagation de la peste... Vaines précautions! vains efforts de prudence! Ils arrivaient; et quand on arrive en Egypte, il faut, ou s'isoler absolument, ou payer un tribut à la contagion qui y règne. La contagion le leur imposa dans un lieu où elle ne s'était point encore établie, et à une époque où elle semblait avoir terminé sa carrière. Elle poursuivit avec une fureur marquée, ceux qui remplissaient les fonctions de servans dans leurs hôpitaux; tous étaient frappés, ou succombaient, jusqu'à ce qu'on leur eût substitué des Turcs, ou plutôt des habitans de l'Egypte, qui, moins circonspects, mais plus accoutumés à l'influence du climat, furent épargnés. Nous leur avions donné l'exemple de cette mesure.

Le règne de cette peste a eu trois périodes assez distincts : celui de son invasion en frimaire, nivôse et pluviôse; celui de son état en ventôse, germinal

et floréal, et celui de son extinction en prairial; ou, plus exactement, elle débuta vers la fin du mois brumaire; mais ce prélude fut à peine remarquable. La gravité de ses symptômes parut également cesser dans le milieu de floréal, et elle expira subitement pendant la seconde quinzaine de prairial; ou enfin, plus médicalement, elle ne parvint à son état que lorsque les degrés de la chaleur et de l'humidité furent à-peu-près en équilibre dans l'atmosphère. Elle était très-faible pendant l'hiver, où l'humide l'emporte sur le chaud; elle cessa en été, où le chaud l'emporte sur l'humide. Avec des instrumens exacts, il serait facile d'annoncer, non-seulement le règne de cette maladie, mais les différentes époques de son début, de son augment et de son déclin; et au défaut de ces instrumens, l'habitude de saisir les variations de la constitution aérienne, dans un pays où elle paraît être soumise à des lois plus simples, offre une base assez juste à ces sortes de prédictions. Nous ne nous sommes point trompé lorsque, voyant le règne du froid-humide se soutenir environ un mois au delà de sa durée ordinaire, nous avons auguré que le période de la bénignité de la maladie se prolongerait pendant un égal intervalle de temps.

Durant ce premier période, ainsi que pendant le troisième, qui a été beaucoup plus court, le mode de chaque affection était en général peu alarmant, et la très-grande partie guérissait. Les

accidens les plus fâcheux, les vomissemens, les céphalalgies, les oppressions, etc., ou manquaient absolument, ou se faisaient à peine ressentir. Je ne parle ici que des personnes d'un moyen âge; car les enfans et les vieillards, que la contagion paraissait avoir spécialement en vue, périssaient la plupart; les premiers, assez brusquement, et les autres, de langueur.

Durant le cours de son état, quoiqu'elle ne fût pas aussi aiguë que nous l'avions observée les années précédentes, elle prit un caractère vraiment redoutable, et immola le plus grand nombre de ceux qu'elle atteignit. Sa terminaison par la mort la plus prompte, ne devança pas le quatrième ou le cinquième jour; elle était fréquemment retardée jusqu'au onzième ou quatorzième: on a même vu des malades ne succomber qu'après le troisième septenaire révolu.

Parmi les pestiférés des deux temps extrêmes, on reconnaissait ordinairement un état de fièvre modéré qui se terminait bientôt, une légère douleur à l'épigastre, avec ou sans nausées, une espèce d'enchifrènement, quelques déjections alvines; enfin, un ou deux bubons qui se résolvaient ou fournissaient une suppuration aussi courte qu'heureuse.

Ceux du temps moyen réunissaient la plupart des symptômes que nous avons exposés dans notre mémoire sur la peste de Damiette; avec ces différences, toutefois, que la fièvre catarrale avait

un empire marqué, que les délires étaient, ou animés, ou furieux, les affections soporeuses rares, les éruptions moins hâtives, et l'état général des forces plus soutenu.

La fièvre catarrale, qui se compliquait de la peste, de même que celle qui en était indépendante, s'accompagnait de corysas, de points de côté, de douleurs rhumatismales, de maux de gorge, d'aphtes au voile du palais, et d'érosion aux gencives.

Le délire qui paraissait augmenter l'état des forces, et diminuait réellement la vigueur du pouls, était d'un fort mauvais prognostic. Il avait coutume de se marquer dans les yeux du malade, par une teinte bleuâtre qui tranchait singulièrement avec la pâleur du reste de son visage.

Ceux qui étaient atteints d'affections soporeuses, survivaient très-peu. Cet état amenait communément des hémorragies nasales qui décidaient leur mort. Chez les femmes, les règles étaient, ou anticipées, ou excessives; l'un et l'autre de ces accidens leur était presque également funeste.

L'éruption des bubons ne se faisait que le deuxième ou le troisième jour de la maladie; celle des charbons répondait à-peu-près aux mêmes époques; celle des pétéchies était l'avant-coureur de la mort.

On voyait fort peu de pétéchies; les charbons se montraient un peu plus fréquemment; des bubons, en petit nombre, étaient le symptôme ordinaire.

On voyait également fort peu de cas où la maladie fût purement interne. Nous devons citer, comme une espèce de phénomène, un sujet chez lequel elle ne s'est nullement prononcée au dehors, et qui a échappé, nonobstant cinq hémorragies fort abondantes survenues consécutivement dans le court espace de vingt-huit ou trente heures. Ce n'est qu'à force d'astringens et de cordiaux qu'on a pu le retirer de l'anéantissement réel dans lequel il était plongé, et sa convalescence a été d'une durée presque interminable.

Les éruptions les plus fâcheuses se portaient sur le col ou à la circonférence de la tête; elles ne tardaient pas à développer un engorgement considérable, sous le volume duquel le malade succombait.

Celles aux cuisses déterminaient quelquefois l'édématie du membre entier, et par suite une gangrène humide qu'accompagnait une fièvre hectique mortelle. Cet accident paraissait être l'apanage des vieillards ou des personnes déjà avancées en âge. Un symptôme non moins dangereux paraissait être réservé aux enfans: c'étaient des convulsions épileptiques qui survenaient dans le cours de leur maladie, et enlevaient la plupart d'entre eux. D'autres fois, moins alarmans, les engorgemens locaux laissaient, sur les personnes de tout âge, une impression de faiblesse qui altérait la forme ou détruisait le mouvement de la partie affectée. De là, la rétraction d'un membre,

lorsque les fléchisseurs ou les extenseurs ayant été énervés, leurs antagonistes l'emportaient en action et en force. De là des torsions de la bouche ou du col, l'immobilité d'une paupière, la déviation d'un œil, etc. Nous ne savons pourquoi, cette année, les lésions organiques ont été plus communes pendant la vie, et au contraire le relâchement général des solides moindre après la mort. Les cadavres, en effet, conservaient au moins une grande partie de cette rigidité qu'ils ont coutume d'offrir avant leur décomposition totale.

Nous avons encore observé que les bubons et les charbons se formaient plus souvent sur le côté droit du corps, lorsque la maladie était parfaitement régnante ou dans sa vigueur; et à-peu-près, indifféremment, sur les côtés droit ou gauche, quand elle était à son invasion ou à son déclin.

Deux militaires, et un sous-employé dans l'administration des vivres, ont été de nouveau infectés, quoiqu'ils fussent parfaitement rétablis de leur première contagion, quoique leur rétablissement leur eût permis de sortir du Lazareth, et de reprendre au dehors leurs différens services, quoiqu'enfin leurs premiers bubons se fussent terminés par suppuration. Ces cas sont rares, mais ils se présentent; et en général, on n'est pas absolument à l'abri d'une nouvelle infection, quand celle dont on relève a été bénigne ou modérée.

Un soldat de la 9.e demi-brigade a éprouvé, pendant trois mois, des alternatives apparentes

de peste bénigne et de fièvre tierce simple. La peste se déclara d'abord, et avec elle un bubon qui se termina par résolution. Immédiatement après survint la fièvre intermittente, qui cessa d'elle-même, quand les signes de la contagion reparurent. Le nouveau bubon suppura, et la suppuration finie, la même espèce de fièvre se rétablit; elle céda enfin aux toniques, sur-tout au quinquina et au musc, administrés à haute dose. Nous regardâmes ces alternatives comme les effets d'une seule et même maladie, qui revêtait différentes formes; et celle-ci nous surprit d'autant moins, que nous l'avions déjà reconnue à Damiette. Il est vrai qu'alors la fièvre tierce existait avec le bubon.

Il est une autre espèce de fièvre intermittente non moins dangereuse que la peste, et qu'il en faut bien distinguer, quoiqu'elle règne en même temps. C'est le *dem-el-mouia*, dont nous nous occupons dans un autre mémoire. Ses caractères, très-dissemblables, ne permettent heureusement aucune erreur.

Celle-ci demande qu'on lui oppose, le plus promptement possible, le fébrifuge par excellence; l'autre, au contraire, si on en excepte une espèce très-rare qui ne s'est montrée à nous qu'en Syrie, le redoute à l'excès, de même que toutes les substances toniques, au moins lors de son début. La prescription de cette classe de médicamens pouvait ne pas être fort dangereuse dans les temps

de sa bénignité; mais, à toute autre époque, elle avait les suites les plus terribles. A une violente irritation de l'estomac, à l'exacerbation de tous les symptômes, succédait une mort infaillible.

Dans le premier temps, un médecin Italien attaché au service des Français, essaya de nouveau les frictions huileuses, et les jugea très-utiles, parce que la plupart de ceux auxquels elles étaient ordonnées guérissaient. Dans le dernier temps, un médecin Sicilien attaché au service des Anglais, prôna également l'usage du mercure, parce qu'il attribuait au médicament ce qui appartenait à la bénignité de la maladie. Que de spécifiques prétendus doivent leur célébrité à un semblable défaut d'observation!

L'huile n'en jouit pas fort long-temps; dès que la maladie fut parvenue à son état, il fut démontré qu'elle n'était d'aucun secours. Mon collégue *Carrié* s'aperçut même que son usage extérieur fatiguait le malade, et accélérait l'approche de la mort. Il remarqua que sur quinze personnes soumises à la fois à ce mode de traitement, une se rétablit avec peine, et les autres périrent dans un intervalle extrêmement court.

Il n'en était pas de même de l'émétique, contre lequel on a vu se déchaîner tous ceux qui ne savaient point l'administrer à propos. Il est vrai que son application était difficile. Le médecin que nous venons de nommer trouvait à peine, sur cent malades, vingt sujets en état de soutenir

son épreuve. Ceux auxquels il pouvait l'ordonner, guérissaient comme par enchantement; il n'osait le prescrire aux autres, parce que, s'étant présentés fort tard, leur maladie était trop avancée.

Nous ne saurions assez le dire: le premier but du médecin, dans le traitement de cette contagion, doit être de débarrasser les premières voies de celui qui en est atteint, et de décomposer la maladie à la cure de laquelle il est appelé. Ce premier succès obtenu par des moyens doux et proportionés à l'état dans lequel se trouve le malade, il est aisé d'en obtenir un second; le second dépend toujours du premier. Il y a plus, on obtient quelquefois l'un et l'autre en même temps. Nous avons vu des contagions légères ou imminentes, céder complètement au seul émétique; soit que le miasme qui affecte d'abord les organes de la digestion en fût chassé avant d'avoir pu s'y fixer ou se répandre, soit que ce puissant sudorifique l'eût atteint et poursuivi dans un asile plus caché, pour le soumettre aux lois de l'abondante transpiration qu'il déterminait.

Nous n'avons promis que des notes sur divers sujets d'observations qui ne s'étaient pas présentés à nous, ou peut-être que nous n'avions pas encore assez bien saisis. Cette réflexion, en nous défendant de poursuivre, pour ne pas excéder les bornes de notre engagement, rappellera à nos lecteurs que cet écrit n'est qu'une espèce de supplément

à ceux qui le précèdent, et un supplément qui oblige à de fréquens retours sur chacun des autres.

Nous aurions pu leur épargner cette peine, en refondant nos mémoires particuliers dans un traité méthodique et général; mais la vérité et l'exactitude n'en eussent-elles point souffert? Il nous semble que, pour peindre fidellement cette maladie, il faut l'avoir actuellement sous les yeux. Aussi nous nous étions fait un strict devoir de recueillir nos observations dans l'enceinte même des Lazareths ou hôpitaux dont nous étions chargé, et de les analyser immédiatement après en être sorti. Depuis lors, nous ne nous sommes permis aucune espèce de changement dans le texte; et si nous avons placé quelques nouvelles notes, nous n'avons jamais manqué d'avertir qu'elles étaient *sur-ajoutées*.

Pourquoi ne présentons-nous que l'analyse des histoires particulières que nous avons observées? les cas et les faits ne nous manquent certainement point; nous aurions pu les délayer dans plusieurs volumes assez considérables; mais ce ne sont pas des tableaux volumineux et surchargés de répétitions que nous nous sommes proposé d'offrir au public: ce sont des tableaux fidelles et rapprochés, des tableaux débarrassés de tout détail superflu; en un mot, l'ensemble des traits qui caractérisent l'objet que nous voulons faire connaître.

Il nous reste à donner la raison pour laquelle

nous avons appelé cette maladie, une année, *contagion*, et une autre année, *épidémie*. C'est, d'abord, parce qu'il ne nous paraît pas que ces deux termes bien entendus s'excluent en aucune manière; c'est ensuite pour indiquer, par cette seule différence d'appellation, en quelles années son attaque fut plus ou moins générale; et en effet, elle fut *populaire* en Syrie, au lieu qu'en Egypte sa marche était plus manifestement guidée par le *contact*. Nous avons exposé dans notre second mémoire le sens que nous attachions à son *endémicité*.

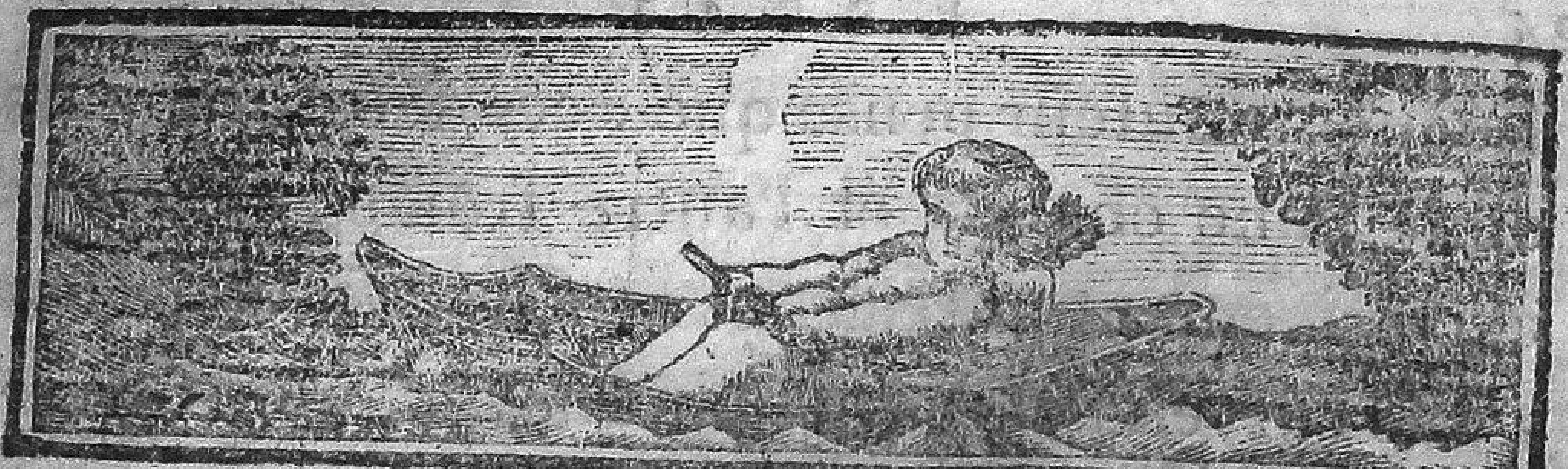
Terminé à Rosette, le 4 thermidor an 9.

ESSAI MÉDICAL

SUR

LE DEM-EL-MOUIA.

Horrendiſſimus morbus *dem-el-mouia* ab iis appellatus.
Proſp. Alp. de med. Æg. lib. 1.



ESSAI MÉDICAL

SUR

LE DEM-EL-MOUIA.

I.

« DEM-EL-MOUIA, dit *Prosper-Alpin*, est
» un mot composé, qui, dans la langue Arabe,
» signifie sang et eau. On l'a appliqué à une ma-
» ladie régnante en Egypte, comme si l'on eût
» voulu exprimer, en la nommant, qu'elle a sa
» cause dans l'altération de ces deux humeurs,
» chez le sujet qui en est atteint (1). »

---

(1) Le peuple Egyptien appelle encore de ce nom toute éruption cutanée légère qui s'enflamme et se termine par suppuration. Il croit voir dans le second de ces deux états, la conversion du sang en eau.

Le même auteur pense que « ces deux humeurs, » dont l'une chaude et l'autre froide, devenues » excessivement putrides et vénéneuses, se jettent » sur le cerveau et ses membranes, pour y former » un abcès qui ne tarde pas à décider la perte » du malade. »

Il ajoute que « cette maladie règne pendant » le premier été, concurremment avec plusieurs » fièvres pestilentielles; que ses ravages, plus ou » moins étendus, sont en raison du souffle plus » ou moins soutenu du *kampsin;* enfin, qu'elle » se montre toujours sous l'aspect le plus horrible, » et fait périr très-souvent, en peu d'heures, » ceux qu'elle attaque. »

Ces préliminaires énoncés, voici le tableau qu'il en donne : je le transcris mot à mot.

Ærat Cayri paris Christianus omnibus venetis mercatoribus valde familiaris, annos natus quinquaginta, temperamento bilioso et habitu gracili, qui unâ die febre ephemerâ, cum capitis dolore correptus, sudavit multum, excepto capite, quod nihil sudavit, et febre integrè est judicatus. Dolor tamen capitis remansit citrà febrem; mane surrexit, solitaque munia obiens illâ die, circà finem dolore perseverante, in angulo dextri oculi rubor cum parvo tumore apparuit sine dolore. Noctem præ solito dolore inquietam duxit, rubor, tumorque oculi evanuit, disparuitque : tamen erat immunis omnino a febre, nullis que aliis symptomatis, quam

a

a nuper dicto dolore ipse conflictabatur absque ullo calore febrili : circà meridiem ab assumpto cibo, dolor perauctus est, cœpit febrire, ferè que continuò vomuit cum cibo multa virulenta voceque defecit articulatâ, valdè gemebat, non audiebat, non cognoscebat, manuum phrenetica gesticulatio, floccos carpebat, festucasque colligebat. Respiratio magna, inœqualis, rara per intervallum edita. Pulsus inœqualissimi, durissimi : hypocondria in principio mollia, mox valdè tensa. Extrema omnia frigida, minimeque recalescentia, stertebat, convulsus est, atque subitò obiit, tempus quò febriit, antè exitium, non excessit duarum horarum spatium.

Il termine ce tableau, en avertissant « qu'il » n'est pas fort rare de voir des individus, pen- » dant un souper très-gai, expirer subitement, » dans un état qui tient, et de la léthargie, et » de la frénésie. » D'où il conclut que « cette » maladie, se composant des deux précédentes, » est exactement la typhomanie des Grecs (1). »

Mais la typhomanie a des traits essentiellement différens; et je m'étonne qu'après avoir si bien observé ceux de la maladie qu'il décrit, il la confonde avec un état soporeux qui ne lui

(1) Ceci, et tout ce qui est supérieurement marqué par des guillemets, est extrait ou traduit du ch. 14. liv. 1. *de med. Ægypt.*

ressemble presque en rien. Qu'y a-t-il, en effet, de commun entre le *dem-el-mouia* et une affection qui se marque, ou par des apparences d'assoupissement accompagnées de délire, ou par une alternation soutenue de délire et d'assoupissement, qui, d'ailleurs, emprunte tous ses autres caractères de la léthargie? Si c'est ce mélange de délire et d'assoupissement qui la constitue, il faudra donc aussi regarder, comme ne formant qu'une seule et même maladie, la frénésie, la manie, la mélancolie, les fièvres pestilentielles, la plupart des autres fièvres malignes, etc, durant le cours desquelles on voit souvent le malade crier, s'agiter, se débattre, et peu après s'abandonner au sommeil.

Il est presque inutile d'observer que ce n'est également aucune espèce de frénésie, quoique notre auteur l'appelle encore de ce nom, ni celle des Indes décrite par *Bontius*, ni celle que *Sydenham* a observé régner à Londres, ni celle qui attaque assez fréquemment les voyageurs dans les pays chauds, et à laquelle on a donné plusieurs noms différens. Il est malheureux pour la médecine, que ceux qui la cultivent, tantôt confondent plusieurs maladies en une seule, et tantôt décomposent une seule maladie, de manière à en former autant d'espèces qu'ils y ont observé de symptômes ou d'accidens.

Ce n'est encore aucune espèce de peste, quoiqu'elle règne en même temps, et ne soit pas moins

fatale. On l'en distingue en Egypte, sur-tout en ce que celle-ci ne s'accompagne, ni des éruptions, ni de la contagion propres à l'autre.

J'ai vu le dem-el-mouia, et j'en pourrais citer plusieurs observations intéressantes. Cependant, comme ces observations n'offriraient que des différences accidentelles, et ne seraient pas plus décisives l'une que l'autre, relativement au but que je poursuis dans ce mémoire, je me bornerai à une seule, que j'exposerai avec ses principaux détails.

Le sujet de cette observation est un Maltais. Il était âgé d'environ vingt-huit ans, grand, maigre, à face jaunâtre, à chevelure noire et crêpue, d'un tempérament bilieux, et d'une humeur excessivement morose. Il entra à l'hôpital de la ferme d'*Ibrahim-Bey*, où j'exerçais alors, le 19 du mois ventôse an 7.

Quand je l'abordai pour la première fois, je le trouvai dans son second accès, qu'accompagnaient les signes les plus alarmans. Son visage était d'un jaune terreux, ses yeux éteints, demi-fermés, et profondément enfoncés, sa respiration entrecoupée ou luctueuse, son pouls intermittent, petit, très-profond, et d'une faiblesse qui ne soutenait pas la pression la plus légère; sa peau était d'une aridité extrême, ses membres froids et horriblement contournés, son corps dans une agitation perpétuelle; il poussait, par intervalle, des cris

aigus, ne parlait point, et paraissait ne pas entendre.

J'appris de ses voisins qu'il était venu à l'hôpital la veille, fort tard; qu'il ne se plaignait alors que d'un grand mal de tête, et qu'il avait été tranquille pendant la nuit; mais que le matin, vers les six heures, à de violens et inutiles efforts de vomissement, avait tout-à-coup succédé l'état dans lequel je le surprenais.

Assez incertain sur le vrai caractère de cette maladie, moins peut-être sur sa terminaison, que j'appréhendais devoir être promptement funeste, je prescrivis une forte dose d'éther sulfurique, dans une potion excitante camphrée, et je me retirai.

Je revins à dix heures: alors mon malade avait recouvré la parole; le pouls s'était rétabli; le teint et les forces s'étaient un peu ranimés; une sueur grasse et fétide couvrait toutes les parties de son corps: il venait enfin de remplir ses fonctions naturelles.

Je lui demandai depuis combien de temps il était malade. — Depuis hier matin. — Comment sa maladie avait commencé. — Par des envies de vomir, et un grand mal de tête. — Comment il se portait auparavant. — Bien, s'il n'eût pas été tourmenté par le chagrin d'avoir laissé à Malte une mère et une sœur qui ne vivaient, avant son départ, que de sa paye, et du fruit de quelques

travaux auxquels son service militaire lui permettait de se livrer. Je continuai mes interrogations. A quelle heure éprouvâtes-vous, hier, les accidens dont vous m'avez parlé? — A six heures environ du matin. — Survinrent-ils tout-à-coup, ou peu à peu, et par degrés? — Tout-à-coup, c'est-à-dire, immédiatement après un léger frisson. — Durèrent-ils long-temps? — Je ne saurais vous le dire; je me rappelle seulement qu'hier, de même que ce matin, je me suis endormi avec un grand mal de tête et un froid très-sensible aux pieds; que mon sommeil a été fort agité; enfin, que je me suis éveillé couvert de sueur. — Vous êtes-vous mieux trouvé à votre réveil? — Incomparablement mieux. — N'avez-vous maintenant aucune envie de vomir? — Aucune. — La tête vous fait-elle encore mal? — Oui; mais ce mal est supportable. — Souffrez-vous en quelque autre partie? — Je me sens tout le corps brisé; mais je n'éprouve de douleur qu'à la tête. — Vous ressouvenez-vous de m'avoir vu aujourd'hui? — Non. — Avez-vous un peu d'appétit? mangeriez-vous quelque chose en ce moment? — Je mangerais volontiers une petite soupe.

Au lieu d'une soupe, je lui fis administrer sur le champ une demi-once de quinquina en substance. Je recommandai ensuite qu'on lui en donnât une dose semblable vers les trois heures après-midi; trois gros à huit heures du soir, trois gros

à une heure du matin (1), et une potion antispasmodique, dont l'éther sulphurique était la base, au moment précis où l'accès du lendemain menacerait de se développer.

Mon ordonnance fut ponctuellement exécutée; je l'appris le lendemain du malade lui-même, ou plutôt il avait pris toutes les doses de quinquina aux heures indiquées, et il attendait le moment de l'accès pour prendre la potion antispasmodique. Ce moment ne tarda pas; entre sept et huit heures l'accès reparut, mais considérablement moindre que la veille.

Quoique ce changement promît beaucoup, il ne me rassurait pas complètement. Je savais trop que cette espèce de double-tierce n'est le plus souvent dangereuse que sous son rapport de tierce simple, c'est-à-dire, que le danger n'accompagne que l'un des deux accès (2).

Heureusement il n'en fut pas ainsi : l'état de mieux-être s'améliora encore, et mon malade guérit parfaitement en peu de jours.

---

(1) Notre quinquina n'étant pas de la première qualité, je n'ai pas craint d'en charger les doses.

(2) *Voulonne* rapporte l'observation d'un septuagénaire qui fut atteint, sur la fin de l'automne, d'une fièvre intermittente simple; elle devint pernicieuse, se compliqua avec une intermittente de même espèce, et les deux accès contractèrent la même malignité.

Mém. sur le caract. des fièvr. interm.

Qu'il me soit permis d'ajouter à cette observation, une observation funeste dont ma mémoire et mon cœur sont également surchargés. Que ne puis-je les soulager l'un et l'autre de ce pénible fardeau! Que ne puis-je, en le déposant dans cet écrit, l'enlever à jamais à mon souvenir!

Vers la fin de l'an 4, l'impitoyable mort vint s'abattre, pour la dix-septième fois, sur la maison qui m'a vu naître. Insatiable de notre sang, elle cherchait une nouvelle victime dans le faible reste de l'une des familles les plus nombreuses. Déjà elle m'avait marqué de son sceau d'élection; déjà le tranchant homicide était levé sur ma tête.... Vous me protégeâtes contre ses coups, ô vous (1), qui fîtes briller avec tant d'éclat le flambeau de vos lumières, dans la ténébreuse route qu'elle s'était frayée jusqu'à moi! Mais vous, généreuse sœur (2), quel dévouement égala jamais le vôtre! Vous eûtes le noble courage de m'arracher à mon sort pour le subir vous-même! Par vos soins empressés, par la continuité de vos services, par votre zèle infatigable à me surveiller, vous appelâtes sur vous seule les regards et la fureur de mon ennemie, et vous offrîtes le sacrifice de votre vie à la prolongation de mes jours.

---

(1) Les citoyens *Pitt*, *Petit* et *Cartier*. Que ne puis-je assez publier combien je dois à leurs cœurs et à leurs talens!

(2) *J. Pugnet*, morte à l'âge de quarante ans, le 27 thermidor an 4.

Mes jours, en effet, devenaient moins nébuleux, et je commençais à rentrer dans l'âpre sentier de la vie, lorsque mon infortunée sœur commença à y chanceler, et aussitôt en disparut pour jamais.

Le 23 thermidor, elle éprouva, à son lever, un petit frisson, qu'elle n'eût presque pas remarqué, s'il ne se fût accompagné d'une lassitude extraordinaire, et d'un grand mal de tête : l'un et l'autre persévérèrent durant tout le jour, et interrompirent le repos de la nuit.

Le lendemain ressembla à la veille, et la nuit qui succéda, à celle qui l'avait précédée.

Le 25, entre neuf et dix heures du matin, quelle fut la surprise de ceux qui entouraient la malade! Des mouvemens convulsifs s'emparèrent brusquement de tous ses membres, et des efforts de vomissement terribles lui firent rendre des flots de bile verdâtre. L'orage se calma tout-à-coup, et celle qu'il venait d'agiter, demandait la raison du trouble et de l'alarme à laquelle elle avait donné lieu. En même temps elle se plaignit d'un mal de tête atroce ; et à la faiblesse, succéda une entière prostration des forces.

On ne put plus se dissimuler la marche insidieuse d'une fièvre éminemment maligne ; on se hâta de lui opposer les ressources connues de l'art. Soins inutiles ! il n'était déjà plus temps ; déjà le moment fatal était arrêté, et ma sœur en eut bientôt l'affreux pressentiment. Son

imagination ne se reposa plus que sur des idées lugubres ; son visage commença à se décomposer, son pouls à s'affaiblir, ses yeux rencontraient avec peine les objets qu'ils cherchaient, etc.

Ainsi s'écoulèrent vingt-deux heures. A peine furent-elles expirées, que l'accès de la veille se répéta, et avec plus de fureur ; il aggrava tous les symptômes que le précédent avait développés ; il amena de plus une aversion insurmontable pour toute espèce de liquide ; il se renouvela à dix heures du soir, décida une nuit affreuse, et plongea la malade dans une léthargie dont rien ne put la retirer.

Le 27, à six heures du matin, un délire, tantôt morne et tantôt furieux, remplaça le sommeil léthargique ; il ne cessa qu'à onze heures du soir ; ou accablée sous le poids d'une journée aussi cruelle, ou lasse de soutenir une lutte impuissante contre un principe de destruction invincible, cette innocente victime de la piété fraternelle se résigna subitement à son déplorable sort.

On me pardonnera d'être entré dans quelques détails inutiles pour le lecteur, et d'avoir cité de préférence une observation faite en Europe. Voulant donner un exemple terrible d'une fièvre pernicieuse, j'ai exposé celui qui me frappait le plus moi-même. Achevons de peindre cette cruelle maladie.

II.

Ce n'est pas toujours sous le masque de la frénésie que la fièvre pernicieuse se présente (1); tantôt c'est une léthargie profonde qui résiste aux plus puissans excitatifs; tantôt ce sont des syncopes d'autant plus alarmantes, qu'elles sont plus fréquentes et plus soutenues; tantôt c'est un pincement d'estomac horrible qui arrache aux malades les cris et les hurlemens les plus affreux; tantôt c'est un froid extrême qui occupe seul toute la durée de chaque paroxisme; tantôt ce sont des sueurs froides, visqueuses, et excessivement abondantes qui s'échappent, à chaque accès, de tous les points de la surface du corps; tantôt ce sont des vomissemens bilieux ou des évacuations par le haut et par le bas, d'une humeur poracée, érugineuse et assez âcre pour corroder les organes qui lui livrent passage; tantôt c'est un flux hépatique, c'est-à-dire, un flux presque non interrompu d'excrémens semblables à de la lavure de chairs; tantôt, enfin, ce sont des chutes épileptiques, des attaques d'asthme, des points pleurétiques, des douleurs intestinales, etc. etc. (2).

A ces symptômes, qui paraissent constituer la

---

(1) Je dois cependant avouer, qu'en Egypte, je n'en ai pas reconnu, jusqu'à ce jour, d'autre espèce.

(2) *Strack*. obs. med. de febr. interm.

malignité de la fièvre, s'unit bientôt une multitude innombrable d'accidens, tels que l'abattement des forces, le dégoût, le mal-aise, l'inquiétude, une tristesse profonde, le délire, et celui-ci peut se montrer sous plusieurs aspects différens.

Souvent le pouls n'a pas plus de fréquence que dans l'état naturel; mais il devient de plus en plus faible, petit et inégal; cette faiblesse subsiste durant l'apirexie; et dans le paroxisme, elle est quelquefois si grande, que l'artère s'efface totalement sous la pression du doigt.

On ne remarque pas toujours des convulsions décidées; mais, ou les mouvemens sont mal assurés, ou les muscles se contractent par secousses.

Chez quelques-uns, la vue s'obscurcit; chez d'autres, les yeux s'animent et deviennent hagards; chez quelques-uns, l'ouie est très-dure; chez d'autres, elle acquiert une délicatesse extraordinaire; chez quelques-uns, la déglutition s'embarrasse; chez d'autres, la liberté de cette fonction se compense par l'extinction ou la raucidité de la voix.... On a vu tous ou plusieurs de ces phénomènes se partager la courte durée d'une seule et même maladie.

Il est des malades dont les urines ne présentent aucun signe d'altération; il en est d'autres qui les rendent d'une blancheur et d'une transparence singulières. Le plus ordinairement elles sont épaisses, et d'un rouge plus ou moins brun; elles déposent

un sédiment briqueté, se recouvrent d'une couche graisseuse, et exhalent une odeur très-forte.

Ce qui est bien à noter, et ce qui peut, dès le commencement, faire au moins soupçonner la nature de cette maladie, c'est le conflict qui règne entre les symptômes qui dépendent d'elle; c'est l'abattement dont elle frappe tout-à-coup; c'est ce mélange de trouble et de faiblesse qui n'appartient qu'à la malignité.

Je fis plus que de la soupçonner chez le Maltais dont j'ai précédemment cité l'observation, je l'ai traitée en conséquence; et le succès du traitement, joint à l'analyse de la maladie, m'a convaincu que je ne m'étais pas trompé.

III.

L'application que je viens de faire à mon observation, doit s'étendre à celle de *Prosper Alpin*, qui n'en diffère sous aucun rapport essentiel. Mais pour mieux établir cette identité de maladies, procédons par principes.

Qu'est-ce que nous sommes convenus, en médecine, d'appeler *fièvre pernicieuse*, *fièvre insidieuse*, *fièvre protéiforme*, etc., sinon une fièvre intermittente (1), dont le génie est éminemment

(1) Ces fièvres intermittentes sont ordinairement du genre des tierces. Le plus communément simples dans leur début,

malin, ou dont la malignité est le signe prédominant? Cette épithète *pernicieuse* annonce déjà la gravité des symptômes dont elle s'entoure, les désordres majeurs qu'elle introduit dans l'économie animale, et le terme funeste auquel elle tend. Mais ce qui achève de la caractériser, c'est le défaut de rapport qui se trouve entre la simplicité de son début et les horreurs qu'accumule presque subitement la périodicité de sa marche (1). Son invasion n'annonce qu'une indisposition passagère; mais, de son invasion à son état, il n'y a qu'un pas, et au delà de ce pas, s'ouvre l'abyme du tombeau.

C'est là, en effet, l'histoire abrégée du sujet qu'a observé *Prosper Alpin*. Il éprouva un accès

---

elles ne tardent pas à changer ou à renforcer leur type; elles se composent d'autant plus que leur caractère de malignité devient plus intense; elles parviennent même quelquefois à une dégénération continue, que ne paraît pas suspendre la plus légère rémission.

Voy. *Senac.* de absc. febr. nat.

(1) *Febris perniciosa*, dit *Torti*, en commentant la définition de *Mercatus*, *ea est quæ simulatâ circuitûs effigie, lethalis et mille accidentibus periculosissimis existit. Haud equidem propriè loquendo simulatam ipse dixerim effigiem circuitûs, cum hunc et verum præ se ferat et manifestum, sed potius simulatam dixerim ex vi circuitûs effigiem benignitatis. Atque ideò illius malitia ex mille accidentibus periculosissimis quibus complicata existit depromenda videtur.*

Ther. Sp. lib. 3.

de fièvre, qui se termina par une sueur abondante. Cet accès terminé, et à part un léger mal de tête qui se soutint, il ne se trouvait point mal. Il se leva le même jour de fort bonne heure, et vaqua, comme de coutume, à ses affaires. Son repos ne fut presque pas troublé durant la nuit; le lendemain matin aucun accident fâcheux; il se portait encore assez bien vers midi pour prendre son repas. Ce fut pendant ce repas que la fièvre se réveilla brusquement; elle développa aussitôt l'ensemble des symptômes les plus graves; et, de concert avec eux, elle livra, en deux heures, le malade à une mort affreuse.

Le seul rapprochement de ce cas, de l'idée qu'on s'est généralement formée de la fièvre pernicieuse, me paraît avoir la force d'une démonstration.

Prosper Alpin rapporte que, dans d'autres cas, le malade est tout-à-coup frappé par la maladie et par la mort : aucun intervalle de l'un à l'autre; on voit un homme se livrer à toute l'hilarité d'un festin, et aussitôt expirer dans un état qui tient à la fois de la léthargie et de la frénésie.

Ce sont là des cas de fièvres pernicieuses, qui ne sont pas absolument étrangers à l'Europe; ou, s'ils y sont plus rares, c'est qu'en général les causes des maladies régnantes n'y sont pas douées d'une aussi grande activité que dans la plupart

des contrées de l'Afrique. La petite vérole, par exemple, a rarement chez nous le caractère qui lui est familier en Egypte.

Il nous apprend que le dem-el-mouia s'établit pendant le premier été, c'est-à-dire, pendant cette saison inégale, orageuse, chaude et humide, qu'infectent les dépôts du Nil, et que ravage le plus horrible des fléaux, la peste.

C'est également dans la saison qui, par sa température, répond à ce premier été, vers la fin de l'été et au commencement de l'automne, que les fièvres pernicieuses se manifestent en Europe. C'est également dans les lieux exposés aux émanations des marais qu'elles se fixent de préférence. L'armée d'Italie ne s'en est que trop aperçue sous les murs de Mantoue. C'est enfin avec toutes les fièvres de mauvais caractère qu'elles concourent, c'est-à-dire, avec les fièvres putrides et malignes de toute espèce.

Je ne m'arrête pas sur la petite tumeur rouge et indolente qui se développa vers l'angle interne de l'œil droit du malade de *Prosper Alpin*, et qui disparut peu après, ou plutôt dans le cours de la nuit. Je dirai seulement que le mot tumeur est assez impropre lorsqu'il ne s'agit que d'une faible rougeur sans tuméfaction apparente, et que cette rougeur n'est pas un caractère essentiel et distinctif, puisque très-souvent elle ne se marque pas.

Si notre auteur fût entré dans un plus grand

détail sur cette maladie, nous trouverions encore plus de ressemblance entre elle et une fièvre pernicieuse. Mais, qu'importe, il nous en donne les principaux traits ; et à ces traits, nous ne pouvons la méconnaître. Ajoutons que, traitée comme une typhomanie, elle est constamment mortelle ; au contraire, traitée comme une fièvre pernicieuse, elle est fort souvent curable. *Naturam morborum curationes indicant.*

I V.

Après avoir rappelé le dem-el-mouia au genre auquel il appartient, recherchons ses causes.

Prosper Alpin, et son allocuteur, les trouvent dans « des humeurs pituitoso-bilieuses profondé-
» ment altérées, qui, en faisant irruption sur le
» cerveau et ses membranes, anéantissent d'un
» même coup, qui du cerveau répond au cœur,
» toute vigueur animale et le principe de vie. »
Ils donnent pour raison de la préférence, que cette fluxion marque, pour le cerveau, « la cha-
» leur de la constitution estivale, dont l'effet est
» de vaporiser sur la tête les humeurs de toutes
» les parties du corps (1) ; » et ils s'appuient sur *Hippocrate*, qui, dans son troisième livre des Aphorismes, dit : *Austrini flatus caput gravantes, sensusque hebetantes.*

(1) De med. Æg. lib. 1.

Il y a du bon et du mauvais dans ces notions. Quoi qu'il en soit, s'il s'agit de la cause prochaine et efficiente du dem-el-mouia, et plus généralement des fièvres pernicieuses, nul ne la connaît; c'est un écueil contre lequel sont venues, de tout temps, échouer toutes les recherches; et les nombreux systèmes que la médecine a enfantés à ce sujet, sont bien plus le fruit de l'imagination et du babil, que de l'observation et des connaissances acquises.

L'ouverture des cadavres a pu laisser entrevoir, sous la voûte du crâne, ou sous les membranes qui la tapissent, ou dans l'épaisseur de la substance cérébrale, un épanchement, un dépôt, une altération quelconque; mais que conclure de cette altération? Est-elle la cause ou le produit de la maladie? nous l'ignorons.

Imitons les anciens, qui sont, à tant de titres, nos maîtres et nos modèles. Ils ne raisonnaient pas, ils observaient. Je sais qu'ils étaient moins heureux que nous dans le traitement de ce genre de maladie; mais est-ce à nos frivoles théories que nous sommes redevables de nos succès? Nous ignorons également, et la nature du vice que nous attaquons, et les propriétés du spécifique que nous lui opposons; nous l'employons, parce que l'expérience nous a confirmé ce que nous ne tenons que du hasard et de l'empirisme.

S'il s'agit de ses causes occasionelles, le dem-el-mouia reconnaît encore les mêmes que toutes les

autres fièvres pernicieuses. Tout ce qui est de nature à faire, sur l'ame ou sur le corps, une impression forte et inaccoutumée, peut lui donner occasion de se produire. C'est ainsi qu'on l'a vu succéder à un chagrin, à un accès de colère, à une grande frayeur, à une vive surprise, etc. Une diète prolongée, l'usage d'alimens mal sains, une dépravation humorale, des travaux pénibles, des veilles soutenues, l'habitation des lieux bas et mal aérés, une atmosphère chaude et humide, des exhalaisons putrides et marécageuses, etc., ne concourent pas moins puissamment à le déterminer.

C'est avec raison que *Prosper Alpin* rapporte principalement le *dem-el-mouia* en Egypte, à l'influence de la constitution qui a coutume de s'établir dans l'air, un peu avant et durant tout le temps de son règne.

Dumas, professeur de la célèbre école de Montpellier, a vu, pendant qu'il était attaché à l'armée d'Italie, les blessures graves et les grandes plaies s'accompagner très-fréquemment de fièvres soporeuses (1). C'est dans des camps ou dans des hôpitaux qu'il les a observées. La malignité de l'air qui infecte ces lieux, la commotion qui frappe avec l'instrument de la blessure, l'affai-

(1) Mém. sur les fièv. rém. survenues après de graves blessures ou l'amputation d'un membre.

blissement qu'amène une grande plaie, sont dans le plus parfait rapport avec ces pernicieux effets.

V.

Le pronostic d'une fièvre pernicieuse est toujours fâcheux, en quelque climat qu'elle se développe; mais celui du *dem-el-mouia* l'est éminemment en Egypte.

Il l'est d'autant plus que la constitution du malade, son âge (1), sa vie passée, etc., se lient plus étroitement avec le trouble de son esprit et l'abattement de son corps.

Il l'est d'autant plus que la maladie est plus aiguë, son invasion plus brusque, sa marche plus rapide, et les accidens dont elle s'entoure, plus graves.

Le père de la médecine regarde comme un symptôme dangereux la perte des forces subite et entière. Il juge le danger beaucoup plus pressant, si, à cet état d'accablement, se joignent une grande altération des traits de la face, la perte de la parole, l'extinction de la voix, la lésion quelconque des sens externes.

La maladie est très-sérieuse, quand, dans la

(1) *Quicumque suprà quadraginta annos phrenetici fiunt, non ita valdè sani evadunt.*

Aph. VIII. 91.

vigueur de l'accès, le pouls conserve un rithme naturel; ou quand, dès le principe, il s'affaiblit et se concentre d'une manière très-marquée; ou quand, à quelque époque que ce soit, les intermittences alternent avec les pulsations.

Le délire est toujours d'un mauvais augure; mais il est bien plus redoutable quand il est morne, désespérant ou furieux, quand il n'est point calmé par le sommeil, quand le sommeil ne fait pas cesser la rétraction convulsive des membres.

La céphalalgie qui s'accompagne du grincement des dents et du vomissement de matières noires ou érugineuses, la léthargie qui amène l'insensibilité et permet l'évacuation involontaire des matières excrémentitielles, sont promptement mortelles.

La mort suit également de fort près l'écoulement des urines noires, épaisses et fétides. Le moment en est encore plus rapproché, quand la rougeur qui se marque quelquefois sur la commissure interne des paupières, s'efface et disparaît. Bientôt après surviennent les mouvemens convulsifs des extrémités, le tremblement, et les soubre-sauts des tendons; enfin, tous les avant-coureurs d'une terminaison funeste.

Si la maladie doit avoir une terminaison heureuse, le danger cesse communément vers le cinquième ou le septième, ou au plus tard le neuvième jour. Cependant la prudence exige

qu'on se tienne sur ses gardes jusqu'au quatorzième (1).

VI.

C'est donc au plus dans l'intervalle de deux septenaires que la nature juge cette terrible maladie : mais, abandonnée à ses propres ressources, il est extrêmement rare qu'elle se soutienne jusqu'à cette époque. Aussitôt opprimée que surprise, n'ayant eu le temps, ni de se mettre en défense, ni même de reconnaître son ennemi, elle tombe sous ses premiers coups.

Si l'attaque est moins brusque ou moins violente, elle engage une lutte, dont les suites sont quelquefois plus heureuses; mais alors même, en assurant sa conservation, elle perd sa vigueur. Le sujet qu'elle anime ne revient à la vie que pour en sentir chaque jour davantage le poids ; il est frappé, dans l'un ou l'autre de ses membres, d'une lésion irrémédiable.

Au contraire, lorsqu'un art intelligent est aussitôt appelé au secours de la nature, il est extraordinaire de la voir n'échapper à sa perte ou au danger de l'oppression, que pour tomber dans les

(1) *Judicat autem tales morbos maxime quinta et septima et nona dies, melius tamen est cavere usque ad decimam quartam.*

Morb. Pop. lib. VII.

abymes de l'infirmité ou de la langueur. Elle triomphe presque toujours complètement ; elle terrasse son adversaire, le met dans l'impossibilité de lui nuire, le bannit enfin de toute l'étendue de son domaine.

Voyons quels sont les moyens que cet art emploie pour opérer des effets si salutaires. Ici, nous sommes contraint d'exposer le traitement des fièvres pernicieuses en général, parce que le traitement de l'espèce à laquelle nous avons conservé le nom de *dem-el-mouia*, ne diffère en aucun point essentiel de celui des autres.

Nous supposons qu'on s'est parfaitement convaincu de l'existence de cette maladie, les signes que nous avons précédemment énumérés l'ont fait reconnaître ; il n'est point de moment à perdre, c'est le quinquina qu'il faut lui opposer. Plus les symptômes s'aggravent, plus l'administration de ce remède est urgente ; plus on aura devancé leur exaspération, plus ses effets seront décisifs.

Nous ne chercherons, ni dans la manière d'agir du médicament, ni dans la nature de la maladie, la raison de ce précepte ; il émane de l'observation, et la voix de l'observation, bien entendue, ne trompe jamais.

« Dira-t-on qu'il y a d'autres indications à
» remplir ? celle de la fièvre est la plus urgente.
» Craindra-t-on que le quinquina n'entraîne des
» suites désagréables ? cet inconvénient ne saurait

» être comparé au danger inévitable que le mo-
» ment présente.... Dans des instans où le moindre
» délai peut tirer à conséquence, l'homme ins-
» truit doit en profiter; et par une prompte
» administration du spécifique, il doit arracher
» une victime au trépas, et donner à l'art un
» triomphe de plus.

» Telle a été la conduite de tant d'observateurs
» éclairés et judicieux qui nous ont frayé la
» route et cherché à nous maîtriser par leurs
» exemples. Leurs succès ont été si complets, si
» constans, si soutenus, qu'ils n'ont pas craint
» de nous dire que, par la vertu sédative du
» quinquina, le calme renaît plus rapidement
» que l'orage ne s'est annoncé; que tous les
» symptômes cessent, dès le moment où le fébri-
» fuge a pu se porter en quantité suffisante dans
» le sang; et que dans le cas où la fièvre ne
» s'éteint pas totalement, les exacerbations qui
» suivent sont très-peu de chose (1). »

Ainsi, le dem-el-mouia demande toujours à être combattu par le quinquina, et ce médicament réussira presque toujours, quand, d'une part, on aura pu prévenir l'accès qui doit être funeste; quand, d'un autre côté, les symptômes alarmans ne seront que le produit de l'action fébrile.

(1) *Baumes*, de l'usage du quinquina, dans les fièvres rémittentes.

« Il est possible, dit *Grimaud*, que pour la
» production de la malignité, le génie intermit-
» tent se trouve subordonné à une cause contre
» laquelle le quinquina n'a point d'action; cepen-
» dant on doit encore le donner, parce que, quand
» même la malignité dépendrait de quelque autre
» cause, ce qu'on ne peut connaître que par
» l'événement, le quinquina ne peut faire aucun
» mal, et il n'y a point d'autre remède que lui
» qui puisse arracher le malade à la mort (1). »

Les opinions ne sont pas, à beaucoup près, aussi concordantes sur le moment auquel doit répondre l'emploi de ce fébrifuge. Est-ce dans ou hors le paroxisme? Est-ce avant ou après cette agitation fébrile qu'il faut l'administrer? Chaque méthode parle de ses triomphes, et nomme ses héros. Celle qui est le plus généralement reçue, choisit le temps de l'apirexie, et l'instant le plus éloigné de l'accès qu'elle redoute. Elle a en sa faveur l'autorité, l'expérience et la raison.

Mais le dem-el-mouia ne se marque pas toujours par des alternatives d'accès et d'intermission : que faire en ce cas? On appliquera au moment de relâche, quelque fugitif qu'il soit, ce que nous avons dit convenir au temps de calme; on placera le médicament, ou après l'exacerbation complètement terminée, ou après le plus haut degré de

(1) Cours complet des fièvres, tom. III.

son effervescence ; et en cela on ne s'écartera point de la règle générale, qui se borne à prescrire de contempler le danger existant, et d'agir contre le danger futur.

La dose du quinquina doit être pesée à la balance des symptômes malins qui forment la maladie. En général, lorsque ce médicament est indiqué, il est beaucoup plus à craindre de pécher par défaut que par excès; de petites doses, ou aggravent les accidens, ou n'arrêtent point la marche de la fièvre ; de larges doses, au contraire, produisent en peu de temps, et sans danger, un effet que ne procurerait souvent pas le plus long usage.

Ce n'est pas à dire que le quinquina guérisse toujours tout-à-coup. Il est, à la vérité, quelques cas où il emporte subitement la fièvre ; mais on doit se défier de ces guérisons subites : mais il est d'autres cas, et en plus grand nombre, où il ne semble agir que par gradation. Sa première administration fait cesser le danger, celles qui la suivent modèrent, éloignent, enfin, suppriment les accès.

Ce n'est pas à dire non plus qu'il en faille cesser l'usage dès que les accès ont été supprimés, on s'exposerait ainsi à une rechute. *Torti*, dont l'autorité est d'un si grand poids dans le traitement de ces fièvres, recommande de le continuer pendant quelque temps, d'en diminuer insensiblement les doses, de l'interrompre même, pour ne pas trop donner à l'habitude de le prendre ; enfin, d'y

revenir pour assurer la guérison du malade. « C'est » ainsi, dit-il, qu'avec deux onces au plus de » bon quinquina bien distribuées, on peut juguler » une fièvre pernicieuse (1). »

Mais le quinquina est-il le seul moyen de curation à employer? et de quelque manière que se présente la fièvre pernicieuse dont nous nous occupons, sera-t-elle toujours efficacement combattue par ce seul médicament administré à une dose convenable?

Nous sommes bien éloigné de défendre une telle opinion. Nous pensons que dans le traitement du *dem-el-mouia*, comme dans celui de toute autre fièvre pernicieuse, il faut considérer avec soin, 1.° si l'action fébrile domine ou non, soit sur sa cause matérielle, soit sur ses produits, soit enfin sur ses complications; 2.° si elle existe avec spasme ou avec atonie; ou, pour parler le langage de *Torti*, avec coagulation, ou avec colliquation (2). De là me paraissent découler toutes les indications curatives.

Quand l'énergie de l'action fébrile l'emporte, nul doute qu'il faille promptement lui opposer ce remède. Ce n'est plus alors le cas de temporiser, de faire précéder des moyens généraux; nous

---

(1) Thersp. lib. III.

(2) Le *dem-el-mouia* n'est pas la seule espèce dans laquelle le même symptôme puisse être subordonné ou à l'un ou à l'autre de ces états.

l'avons déjà dit, les instans sont trop précieux, il faut se hâter de mettre en sureté les jours du malade.

Quand l'action fébrile domine avec spasme, l'indication étant de diriger les mouvemens au dehors, tout ce qui peut rompre leur concentration doit concourir à cet effet. C'est ainsi qu'on lui associe, selon les circonstances, le musc, l'éther, le camphre, etc.; les lavemens âcres, les frictions sèches, les vésicatoires, les ventouses, les scarifications, et même la saignée, si le malade est pléthorique (1).

Quand l'action fébrile domine avec atonie, l'indication étant de concentrer les forces, tout ce qui peut réprimer leur expansion vicieuse peut être combiné avec le quinquina. Tels sont parmi les astringens, le cachou, les sucs d'acacia, de coin, de grenade, etc. Parmi les cordiaux, le café, la muscade, la cascarille, l'opium, le bon vin, etc. Tel encore à l'extérieur, l'impression d'un air frais et pur.

---

(1) Les Egyptiens, dit *Prosper Alpin*, emploient les ventouses scarifiées après avoir fait une saignée au bras, dans le *dem-el-mouia*, et dans toutes les affections douloureuses ou inflammatoires de la tête.

Med. Æg. lib. 2.

La saignée, les ventouses, et les scarifications, sont encore aujourd'hui les seuls moyens qu'ils ont coutume d'opposer à cette cruelle maladie. Faut-il, après cela, s'étonner si elle est constamment mortelle?

Jusqu'à présent nous avons supposé que les symptômes de malignité tranchaient d'une manière vraiment pernicieuse, et fixaient seuls l'attention du médecin. Il se peut toutefois que leur développement moins brusque laisse apercevoir une cause matérielle qui les suscite.

Quelle qu'elle soit, c'est là le premier ennemi à combattre, si le temps et les circonstances le permettent. On voit, dit *Stoll* (1), des fièvres pernicieuses, ayant leur siége dans l'estomac, ou céder aussitôt à l'émétique, ou être affaiblies par cet évacuant, au point de succomber ensuite sous les premières doses du quinquina. Dans un cas de céphalalgie pernicieuse, il fit précéder la saignée, qui soulagea considérablement les symptômes. *Finke* observe n'avoir opposé le quinquina à une fièvre soporeuse, qu'après l'évacuation entière de l'humeur bilieuse qui l'entretenait (2). Enfin, *Werlhoff* recommande, quand les purgatifs sont indiqués, de les choisir dans la moyenne classe, et même de leur préférer des lavemens laxatifs, s'ils peuvent conduire au but qu'on se propose (3).

Nous dirons plus : ces différens moyens ne doivent

---

(1) Op. med. tom. V.

(2) *Chinam vero non ante plenariam eductionem materiæ biliosæ sumpsit.*

De febr. bil. anom.

(3) Obs. de febr.

être mis en usage que dans les cas d'une nécessité évidente et indispensable. On doit en effet sentir combien la saignée, combien l'émétique et tous les évacuans peuvent ajouter, ou à l'irritation, ou à l'affaiblissement que chaque accès ne tend déjà que trop à opérer.

La dominance des complications demande les mêmes égards. Il serait inutile et fort long d'indiquer séparément la manière de traiter chacune d'elles.

Je passerais aussi rapidement sur la dominance des produits, si ce dernier état n'exigeait une considération particulière qui paraît avoir échappé au célèbre *Torti*. « Je ne crains pas d'affirmer, » dit-il, que l'effet du quinquina sur une fièvre » pernicieuse, est d'opérer seul sa guérison par- » faite, en anéantissant toute affection morbi- » fique (1). »

Mais si telle est la vertu de ce précieux médicament, à quelle cause faut-il rapporter les fréquentes rechutes, les tumeurs, les obstructions, les hydropisies, les asthmes, etc., que ce même auteur observe avoir succédé à son usage? Comment d'ailleurs concevoir, en supposant que la maladie n'a pas été déterminée par une cause humorale, qu'elle a pu se soutenir dans tous les cas, sans déterminer aucun effet de cette sorte?

(1) Ther. Spec. lib. III.

Il faut donc s'assurer que cette cause matérielle ou ce produit ont été réellement évacués; qu'ils se sont ouvert une issue au dehors, ou par les selles, ou par les urines, ou par les sueurs, etc. Si cette évacuation n'a pas eu lieu, il est du devoir du médecin de s'enquérir de la voie vers laquelle la nature paraît se diriger, et d'aider ses derniers efforts pour l'entière guérison du malade (1).

Voilà ce que j'avais à dire sur la nature et les symptômes du *dem-el-mouia*, sur ses causes, son pronostic et sa cure. Je me propose, si le temps et ma santé me le permettent, de traiter ainsi successivement toutes les maladies qui ont quelque caractère de fixité en Egypte (2).

Terminé au Caire, le 30 thermidor an 7.

---

(1) En ce cas, il est au moins prudent, pour ne pas réveiller l'habitude des accès, d'associer le quinquina aux évacuans.

(2) On ne trouvera pas mauvais que je place ici une anecdote à laquelle mes recherches sur l'une de ces maladies ont donné lieu. Pendant mon séjour à Damiette, je m'occupais de l'éléphantiasis, qui est beaucoup plus commun sur les côtes que dans l'intérieur. Après avoir été autorisé par le général en chef, *Menou*, à choisir des sujets d'observation, et à les traiter aux frais du gouvernement, je fis inviter cette classe de malades à se réunir chez moi. Une multitude innombrable s'offrit presque à l'instant : tous bénissaient les Français, qui semblaient n'être venus en Egypte que pour s'y occuper de leurs maux ; un chacun s'efforçait de m'intéresser d'une manière plus particulière. Je leur exposai que tous auraient part

à mes soins; mais que ne pouvant les étendre sur tous à la fois, je commencerais par un certain nombre, auquel le reste succéderait insensiblement. J'ajoutai que tous seraient traités gratuitement; mais que l'on accorderait beaucoup plus à ceux qui voudraient subir leur traitement dans nos hôpitaux. J'entrai ensuite dans le détail des avantages offerts aux uns et aux autres.... A cet exposé, je les vis s'entre-regarder, et aussitôt prendre la fuite la plus brusque et la plus rapide. On conçoit quel fut mon étonnement; il redoubla quand j'appris que c'était l'exposé même de ces avantages qui les avait alarmés; qu'ils n'avaient pu se persuader qu'on leur voulût autant de bien; enfin, qu'ils ne doutaient pas que je leur tendais un piége, et que je cachais le projet le plus horrible sous le voile de la bienveillance la plus désintéressée. Voilà jusqu'où va la défiance de ce peuple.

Note sur-ajoutée.

Fin de la première partie.

TABLE

Des Mémoires réunis dans la première partie.

Aperçu physique et médical de la haute Egypte, ... Pag. 3

Examen de ces deux questions : la peste est-elle endémique en Egypte? est-il possible de la bannir de cette contrée? 83

Observations-pratiques sur l'épidémie qui règne dans l'armée Française en Syrie. An 7, ... 121

Histoire de la contagion pestilentielle qui s'est développée à Damiette pendant le cours du premier été de l'an 8, 151

Notes sur la peste observée au Caire en l'an 9, ... 199

Essai médical sur le dem-el-mouia, . 223

OBSERVATIONS
SUR LES FIÈVRES MALIGNES ET INSIDIEUSES DES ANTILLES,
AVEC UN ESSAI SUR LA TOPOGRAPHIE DE L'ILE DE S^TE-LUCIE.

SECONDE PARTIE.

Medicinam quiqumque vult rectè consequi, hæc faciat oportet. . . . . Cum ad urbem, sibi ignotam pervenerit, hunc ejus situm considerare oportet, quomodo et ad ventos et ad solis ortum jaceat, etc.

HIPP. de aëre, aquis et locis, cap. 1.

u

ESSAI
SUR LA TOPOGRAPHIE
DE
L'ILE DE SAINTE-LUCIE.

AVANT-PROPOS.

Dès mon arrivée à Sainte-Lucie, où je fus placé par le gouvernement peu après mon retour d'Egypte, je formai le projet d'écrire l'histoire physique et médicale de cette île : dès-lors je commençai à l'étudier ; de puissans motifs m'y engageaient, mais plusieurs obstacles s'élevèrent aussitôt et m'arrêtèrent successivement. Je ne trouvai personne qui pût me guider dans cette étude, personne qui l'eût jamais tentée : cette île est aussi étrangère à ses propres habitans qu'aux peuples les plus reculés. Je n'aperçus aucune voie pour pénétrer dans son intérieur ; il n'y a que les côtes qui soient praticables, le reste entier ne s'ouvre qu'aux coups répétés de la hache et du coutelas. Une maladie grave, dont je donnerai ailleurs la description et le traitement, m'assaillit ; elle ne tarda pas à frapper la garnison, et, durant quatre mois, occupa seule mon attention et mon zèle. Devenu un peu plus libre, j'accompagnai le général *Noguès* dans la tournée de l'île qu'il fit

en sa qualité de gouverneur ; je parcourus avec lui chaque quartier ; j'essayai en même temps quelqu'échappée en profondeur ; mais, dans ce voyage d'un mois, je ne pus saisir que des idées générales ; et quand je crus pouvoir revenir sur les détails, les Anglais nous attaquèrent ; ils assiégèrent l'île, l'emportèrent d'assaut (1), et me conduisirent prisonnier en Angleterre.

Ce n'est donc plus l'histoire de Sainte-Lucie que je dois avoir en vue ; un ouvrage semblable exige des matériaux que je n'ai pu recueillir ; je poserai seulement quelques pierres fondamentales ; je me bornerai à un essai de topographie : un autre après moi, plus heureux, élèvera l'édifice. Si je parviens à en inspirer le goût et le dessein, je me féliciterai d'avoir concouru à faire mieux juger une possession riche dont on ne profite point, parce qu'on ne la connaît pas, dont on pourrait cependant retirer les plus grands avantages en la faisant prospérer elle-même.

Dans la rédaction de cet essai, je tends à un autre but, celui de marquer le véritable état de salubrité ou d'insalubrité de cette colonie, et de

---

(1) On vit dans cette affaire quatre-vingts et quelques hommes se soutenir pendant plus de trois heures, dans des retranchemens de terre largement ouverts sur toutes leurs faces, contre environ cinq mille Anglais, les repousser deux fois avec très-grande perte, et ne céder à la supériorité de leur nombre que par défaut de munitions. Voilà ce que peuvent les Français bien commandés.

préparer à la description des maladies qui lui sont propres ; ainsi, après avoir donné quelques notions sur sa position et la nature de son sol, sur la distribution de ses montagnes et de ses eaux, sur sa température et l'ordre de ses saisons, sur la constitution physique et morale de ses habitans, je traiterai séparément des principales maladies qui y règnent. En m'occupant de ces différens objets, je promets sur tous une exactitude rigoureuse.

Position et côtes de Sainte-Lucie.

Sainte-Lucie est l'une des Caraibes ou petites Antilles, qui s'étendent en demi-cercle dans un espace d'environ neuf degrés de latitude, au-devant du golfe du Mexique, entre les grandes Antilles au nord-ouest, et la Terre-ferme au sud-ouest.

Cette île est l'une des plus considérables : elle a douze lieues dans sa plus grande longueur, qui est de la pointe du Gros-îlet au Môle-à-chique ; six dans sa plus grande largeur, qui est de la Pointe-blanche à celle qui sépare les Patiences des Trous-gras, et quarante-cinq dans sa circonférence. Il n'est que la Trinité et la Guadeloupe qui la dépassent en développement.

Elle est située par les 13 degrés 50 minutes de latitude nord, et 63.° 20′ de longitude, méridien de Paris, entre la Martinique dont elle est distante de sept lieues, sud-est, et Saint-Vincent,

dont elle se trouve éloignée de six lieues, nord-ouest.

Sa forme est très-irrégulière : on pourrait la réduire à une espèce d'ovale qui se prolonge vers le nord, et y dégénère presqu'en un simple cap. Elle offre donc trois principales côtes ; l'une au vent, qui est à peu près nord et sud ; l'autre sous le vent, qui est nord-est et sud-ouest ; et la dernière au midi, qui est un peu de l'est à l'ouest.

Ses bords sont extrêmement frangés et déchirés ; c'est-à-dire, que tous les points de son contour sont marqués par une rade, ou une baie, ou une anse, ou au moins par un embarcadaire commode ; c'est-à-dire, que toutes ses faces sont à chaque pas très abordables, et que par-tout elle permet à des bâtimens ou de l'un ou de l'autre ordre, de naviguer et de mouiller.

La côte qui est sous le vent est généralement haute ; elle limite une mer profonde, et fournit d'excellens ports ; je puis dire les meilleurs ports des Antilles. Toute cette région, depuis l'anse Bécune jusqu'à la pointe des Caraïbes, ne laisse aucun danger à courir aux plus gros vaisseaux, même à un jet de pierre du rivage. Celle qui est au sud est plate, et découvre un paysage agréable ; mais la navigation devient un peu moins sûre, pour des bâtimens considérables, aux environs du Laborie ; celle enfin qui est à l'est, est presque aussi montueuse que la première : elle n'a cependant ni une aussi belle rade, ni des

ports aussi avantageux. Les vents qui règnent constamment dans cette partie y fatiguent les bâtimens à l'ancre, et soufflent debout sur ceux qui veulent sortir : ces inconvéniens se font principalement sentir dans la saison de l'année qui est communément appelée *hivernage*.

Ceux qui voudront un peu réfléchir sur la position de Sainte-Lucie, sur le gisement de ses côtes, et les nombreuses retraites que la nature y a ménagées, ne tarderont pas à s'apercevoir de quelle importance est la possession de cette île, et combien sont précieux les avantages commerciaux et militaires qu'il est possible d'en retirer. Elle est au centre et au vent de toutes les Antilles (1) : elle jouit donc exclusivement, et dans toute saison, de la facilité des expéditions pour tous les points de l'Archipel qu'elle est censée commander. Ses côtes sont par-tout accessibles et hospitalières ; elle offre donc à toutes les autres îles, avec lesquelles elle devrait être en continuel rapport, une navigation extrêmement aisée : elle compte deux principaux ports, situés sous le vent ; le port du grand Carénage dont le fond est bon, l'ancrage sûr, l'abritement parfait, et l'étendue propre à recevoir cinquante vaisseaux de ligne ; et celui du Marigot-des-roseaux, qui est également sûr, mais un peu moins vaste. Elle

(1) Je dirai plus bas pourquoi je n'ai aucun égard à la position de la Barbade.

compte cinq magnifiques rades; celle du Gros-îlet, si propre à l'établissement d'une croisière, et où en effet les Anglais avaient autrefois élevé une vigie qui découvrait la mer autour de l'île, et annonçait les plus petits bâtimens; celle du Choc, dans laquelle peuvent mouiller des vaisseaux de tout rang, sous la protection des mêmes feux qui défendent l'entrée du port principal; celle du grand Cul-de-sac, qu'on regarderait comme un bon port dans le plus grand nombre des autres îles; celle de la Soufrière, qui est fort vaste, et donne jusqu'à trente brasses d'eau à dix brasses de la côte; celle enfin du Vieux-fort, qui, aux qualités que nous venons d'énoncer, joint celle de se trouver vis-à-vis Saint-Vincent, et à l'extrémité opposée au Gros-îlet de Sainte-Lucie.

Les Anglais, dont tous les moyens sont extérieurs à l'étroite et stérile enceinte qu'ils se sont fixés, les Anglais qui ne peuvent soutenir leur existence qu'en accumulant des possessions coloniales, sentent depuis long-temps les avantages que leur procurerait cette île, s'ils pouvaient y établir librement le siége de leur commerce occidental. Ils sont à la vérité maîtres de la Barbade, mais celle-ci est trop éloignée des autres Antilles, mais elle n'a que des rades ouvertes à la plupart des vents, mais enfin elle manque des objets d'approvisionnement les plus indispensables: aussi, nonobstant la possession de cette île qu'on ne leur conteste point, ils n'ont cessé de jeter leurs vues

sur Sainte-Lucie, et d'y renouveler des tentatives d'occupation; aussi dans toutes les guerres, comme dans celle actuellement existante, leurs premiers coups ont été portés sur cette île, et elle est devenue le foyer de leurs opérations militaires. Durant le cours de l'avant-dernière rupture, ils y avaient déjà placé leur gouverneur général, qui, d'une position aussi favorable, et selon les différens besoins, expédiait avec autant de promptitude que de facilité, ou pour attaquer nos îles, ou pour défendre celles commises à sa garde, ou pour combattre avec des forces supérieures, et à la faveur du vent, les bâtimens ennemis qui étaient aperçus en mer; et en effet, une division qui part de Castries peut se porter toute part à volonté, et, le plus souvent, surprendre avant même qu'on ait soupçonné un projet d'excursion.

Sainte-Lucie, n'eût-elle reçu de la nature que les avantages sur lesquels nous venons de nous arrêter, est sans doute bien digne d'exciter l'envie réciproque des deux puissances qui se la disputent depuis long-temps. Mais nous n'en avons vu que les bords, visitons son intérieur.

Surface de l'île et sa division.

La surface de cette île est très-inégale; aux montagnes succèdent les collines; les unes et les

autres sont entremêlées de vallons étroits, et sillonnés par des ravins plus ou moins profonds : de ces ravins naissent de petites rivières assez bien encaissées, qui serpentent dans la plus grande étendue de chaque vallon. Tel est le premier coup d'œil qu'offrent Sainte-Lucie, et, à quelques différences près, la plupart des îles qui l'environnent.

A Sainte-Lucie, cette alternative de hauteurs et de lieux bas se soutient assez régulièrement, depuis le Carénage jusqu'au Choiseul, où le sol commence à changer d'aspect : là, il se présente en amphithéâtre, qui s'abaisse légèrement de l'intérieur vers la mer. Le Laborie offre encore moins de montagnes, excepté près du Bourg ; et au Vieux-fort, on voit à peine s'élever quelques mornes au milieu d'une très-belle plaine : bientôt le terrain se rehausse, mais faiblement ; ce ne sont encore que des coteaux dont la pente est aisée : les éminences deviennent de plus en plus considérables en entrant dans le Praslin ; elles augmentent de nouveau dans l'intérieur du Dauphin, qui est, toute comparaison faite, le quartier de l'île le plus montagneux et le plus coupé ; il tranche sur-tout avec le quartier du Gros-îlet qui lui succède immédiatement, et qui, sans être une plaine exacte, paraît extrêmement plat à côté de lui.

Cette surface, tantôt plus, tantôt moins hachée, est de quarante-sept à quarante-huit mille

carrés de terre (1), et se divise en onze quartiers, dont quatre sous le vent, trois vers le sud, et quatre au vent.

Le quartier du Carénage a obtenu le premier rang ; il le méritait. L'emplacement du chef-lieu ou de la ville, la proximité du Morne-fortuné, le morne le plus propre à recevoir de bons établissemens militaires, et sur-tout son beau, son vaste et excellent port, devaient incontestablement lui faire accorder la prééminence dont il jouit.

La ville du Carénage est située dans un large bassin, qui s'incline imperceptiblement vers la mer ; il ne s'incline qu'autant qu'il convient pour faciliter dans chaque rue l'écoulement des eaux : des collines en amphithéâtre s'élèvent au nord et à l'est ; le Morne-fortuné borne son horison au sud et la commande ; une petite rivière qui coule au sud-ouest la sépare de ce morne, et à l'ouest est le port qui la découvre, en rompant le cercle montueux dont elle est ceinte dans les trois quarts de son étendue ; ses rues sont pavées, droites, spacieuses, et se dirigent vers la mer : elles devraient se terminer à un quai, où la plupart des navires pourraient faire leur chargement et leur déchargement sans le secours d'aucune embarcation. Au milieu de la ville est une grande place,

(1) Le quarré est de 100 pas, tant en hauteur qu'en largeur, et le pas est de 3 pieds et demi.

gouvernement, les principaux agens du commerce agricole, et les envoyés du négoce extérieur? N'est-il pas convenable qu'il y ait sur les bords d'une colonie un petit nombre d'entrepôts tellement distribués, qu'ils puissent facilement correspondre et avec le chef-lieu, et avec les différens points de la profondeur? Il ne faudrait, pour réaliser ces vues, qu'achever le plan de la ville du Carénage, réparer les bourgs de la Soufrière et du Vieux-fort, et renouveler quelques constructions, tant au Dauphin qu'aux Trois-îlets, où sont des restes d'anciens établissemens, et les ports du vent de l'île, dans lesquels les petis bâtimens peuvent mouiller le plus surement : avec quelques faveurs semblables, et ses avantages naturels, on verrait bientôt Sainte-Lucie arriver à sa destination, c'est-à-dire, au plus haut point d'importance et de grandeur.

Il me paraît, d'après cette idée, que les onze quartiers de l'île devraient être réduits aux cinq que je viens de désigner; ces arrondissemens seraient à peu près égaux, et chacun d'eux aurait ou un bon port, ou une excellente rade dans sa partie à peu près centrale. Le quartier du Carénage s'étendrait depuis la rivière salée qui se jette dans l'anse la Voûte, au nord-est de l'île, jusqu'à la grande rivière de l'anse la Raie, à l'ouest: là commencerait le quartier de la Soufrière, qui serait séparé, au sud-ouest, de celui du Vieux-fort par la Rivière-dorée. Le quartier du Vieux-fort se terminerait

terminerait au vent à la rivière des Canelles; celui des Trois-îlets lui succéderait jusqu'à la grande rivière du Mabouya, où prendrait le quartier de l'Espérance, qui se continuerait jusqu'à la rivière salée qui nous a fourni la première limite: on aurait ainsi deux quartiers sous le vent de l'île, deux au vent et un au sud; les uns et les autres auraient une ligne de démarcation précise.

Cette distribution tendrait encore à simplifier l'organisation de l'intérieur, à modérer les charges locales, à économiser les dépenses du gouvernement, et à diriger le commerce vers les lieux les plus propres à effectuer le débouchement des denrées. Si le négociant Européen pouvait toujours, à son gré, parcourir toutes les habitations, y transporter ses marchandises et les échanger lui-même; s'il entrait dans ses intérêts réels de vendre ainsi ses cargaisons par petites parties, il en retirerait sans doute un prix plus considérable, et le colon les obtiendrait à meilleur marché; mais ce transport n'est pas assez sûr pour être praticable, et les bénéfices du commerce ne sont déterminés que par la célérité des opérations: le marchand préférera toujours un lieu d'entrepôt connu, où rien ne retardera le chargement et le déchargement de son navire, où il gagnera, sur la quantité des marchandises et par son activité dans les affaires, beaucoup plus que ne lui offriraient des entreprises détaillées, minutieuses et surchargées de lenteur.

Si en écrivant cet essai je propose de nombreux changemens à faire dans la colonie de Sainte-Lucie, c'est parce que, même à cette époque, elle doit être envisagée comme naissante, et que c'est lors de la naissance d'un établissement qu'il importe de bien juger la constitution et l'organisation qui lui conviennent. Au reste, je ne les propose qu'après les avoir soumis au jugement de celui de ses gouverneurs dont elle conservera le plus long-temps la mémoire, du général *Noguès*, dont le zèle et les lumières rendent le suffrage si recommandable. Je préviens ensuite, et bientôt je ferai mieux sentir, que ces améliorations ne coûteraient aucun déboursé à la mère-patrie, et à ses enfans adoptifs aucune charge qu'ils ne désirent eux-mêmes supporter.

Qualités du sol et ses productions.

J'ignore pourquoi la qualité de la terre de Sainte-Lucie a été d'abord si dépréciée : on ne la jugeait sans doute que par opinion, et l'opinion s'était précipitamment formée sur un lieu défavorable ; c'est tout ce que je puis dire de moins désavantageux pour ceux qui, les premiers, ont hasardé leur jugement.

Le sol de Sainte-Lucie, vu dans la plupart de ses points, offre à l'extérieur une couche plus ou moins épaisse de terre végétale, de ce sédiment gras que fournit la décomposition locale

des plantes abandonnées : au-dessous est une argile, tantôt pure, grasse et excellente pour terrer le sucre ; tantôt mélangée, friable et propre à la végétation : plus profondément, on reconnaît le tuf, qui est en général feuilleté ou très-poreux ; sous le tuf est presque toujours étendu un lit de sable, de débris de coquillages, de fragmens de madrépores et de cailloux ; il ne se compose en quelques endroits que de sable et de madrépores. Les madrépores se trouvent par-tout, sur le bord de la mer et dans le fond des vallées, sur le sommet des montagnes et dans le plus bas sein de la terre. Ce n'est qu'après avoir fouillé au-dessous de ces quatre couches successives qu'on arrive au roc fondamental : ce roc est très-dur, sa couleur est gris-de-fer ; il résulte d'un mélange de quartz, de feldspath et de schorl ; les Caraïbes le taillaient et en formaient des haches à poignée pour creuser leurs pirogues.

On juge bien que les terres les plus rapprochées du bord de la mer, et celles qui recouvrent le sommet des montagnes, ne sont pas les meilleures de la colonie : on juge également que tous les vallons, et cette immense portion de l'intérieur qui reste en friche, abondent considérablement plus en terre végétale ; mais ce qu'on ne peut bien connaître qu'après l'avoir étudiée avec soin, c'est la distribution du sol relativement aux différens quartiers.

Disons d'abord que toute la surface de Sainte-

Lucie est cultivable, qu'elle est par-tout d'une exploitation aisée, que ses mornes eux-mêmes et ses terres les moins favorisées peuvent fournir des récoltes précieuses. Voyons ensuite quel est séparément le lot de chaque quartier, quels sont ceux dont la culture offre des produits plus riches ou plus abondans.

Celui du Carénage, quoique montueux, n'est pas le moins favorable. Le cacao, le sucre, le café et le coton y sont cultivés avec succès. Il est même peu d'endroits où l'on pût mieux placer, que dans l'anse des Roseaux, la canne à sucre; et plus convenablement le cacao et le café, qu'entre le morne Paix-bouche et le piton du Chazeau. Les vallées du Choc et du grand Cul-de-sac méritent d'être annexées à ces excellentes terres : nous ne devons faire une exception fâcheuse que pour les environs de la ville et du port. Les vallons de l'anse la Raie promettent en général beaucoup; la végétation y est forte; le cafier et les cannes à sucre y viennent très-bien, ainsi que les cotonniers sur les cotières; ces terres paraissent seulement être un peu moins propres aux cacaoyers. Tout le territoire de la Soufrière est d'une qualité supérieure, soit relativement à Sainte-Lucie, soit relativement à toutes les Antilles. Ses plaines et la cime de ses montagnes se prêtent avec une facilité égale à toute espèce de productions; on y récolte, entr'autres objets, une sorte de tabac dit du piton, qui est le plus

piquant et le plus âcre connu. La terre du Choiseul est d'une qualité médiocre ; on y cultive cependant le sucre, le cacao et tous les objets du commerce établi dans l'île. Celles du Laborie, du Vieux-fort et du Micoud sont très-bonnes, toute espèce de culture leur convient, il ne s'agirait que de les distribuer avec ordre ; le coton sur les coteaux, au-dessous le cacao et le café, et le sucre sur le bord des rivières. Le Praslin, qui succède immédiatement au Micoud, cesse aussitôt d'offrir les mêmes avantages : ce n'est plus la même exposition ni la même richesse dans le sol ; cependant les cannes à sucre y prospèrent, et il renferme plusieurs vallons convenables aux établissemens de ce genre. Les cacaoyers, dont les racines sont pivotantes et superficielles, ne pourraient s'y soutenir contre l'impétuosité des vents auxquels ils seraient exposés. Il est une partie considérable du Dennery, celle appelée le grand Mabouya, qui est sans contredit l'une des plus belles et des plus fertiles de l'île ; elle rivalise avec la Soufrière. L'autre portion, sans être d'une égale valeur, est généralement bonne ; le cacao et le café y réussiraient beaucoup mieux que dans le quartier précédent. Il faut aussi, pour bien juger le sol âpre du Dauphin, le diviser en deux parties ; l'une, qui borde la côte maigre et *rocheuse*, où vient du très-beau coton ; l'autre, plus éloignée de la mer, grasse et assez abondante en terreau, où l'on établirait quelques sucreries

et de fort belles cafeyères. Il ne reste à parcourir que le quartier du Gros-îlet ; ici la terre est légère et généralement productive, mais la coupe trop avancée des bois l'expose chaque année, et dans la plus grande partie de son étendue, à des sécheresses dévorantes : de là vient qu'elle ne donne presque aujourd'hui que du coton et un peu de sucre.

C'est principalement dans ce long espace, le plus exposé au vent, et qui s'étend depuis le Micoud jusqu'au Gros-îlet, que se plaît et abonde cette belle espèce de quinquina brun, qu'on ne cesse de vouloir faire connaître à l'Europe, que l'Europe a si fréquemment soumis aux essais les plus heureux, et qu'elle s'obstine, je ne sais pourquoi, à rejeter de son commerce. Le quinquina Piton n'est pas seulement plus amer, plus astringent et plus promptement fébrifuge que le quinquina commun, il a encore la propriété de faire vomir et de purger : voici de quelle manière on l'administre journellement dans la colonie; 1.° comme émétique, pulvérisé, à la dose d'un gros, et infusé dans une petite verrée d'eau commune, à prendre à jeun, en une fois; 2.° comme purgatif, pulvérisé, à la même dose, et infusé dans la même quantité d'eau, à prendre en trois fois, à demi-heure de distance; 3.° comme fébrifuge, même dose encore et même préparation, mais à pendre en trois parties, l'une le matin, l'autre à midi, et la dernière vers le soir. Les colons

sont dans l'usage de réunir ces trois manières différentes pour le traitement d'une fièvre intermittente simple; le premier jour, ils donnent le quinquina comme émétique; le second, comme purgatif; et le troisième, comme astringent : il est rare qu'il ne réussisse point. Je l'ai également employé dans mon hôpital, mais plus fréquemment en substance qu'en infusion, et j'en ai retiré le plus grand fruit. De 25 à 30 grains il faisait vomir; de 20 à 25 il purgeait; au dessous de la plus faible de ces doses, il agissait comme tonique et comme fébrifuge. Lorsque j'avais à combattre cette classe de maladies, dites putrides, qui tiennent à un affaiblissement marqué des forces vitales et musculaires, je le donnais plus ordinairement en sirop, ou en infusion dans du vin. Je dois avertir que je n'ai presque jamais pu l'employer sec, et que, dans son état de fraîcheur, ses qualités émétiques et purgatives sont beaucoup plus développées. Je désire ardemment que mes compatriotes se décident à favoriser cette branche de commerce; elle serait très-intéressante pour eux, qui retireraient plus d'avantages du quinquina Piton que de celui qu'ils ont adopté; elle le serait beaucoup aussi pour les habitans de Sainte-Lucie, qui pourraient, à peu de frais, en fournir à souhait. Je désire, au moins, qu'ils manifestent bientôt le vœu d'en faire usage, pour prévenir sa perte entière. Comme il n'est point recherché, on en fait chaque jour

de grands abatis, et chaque particulier ne réserve que ce qu'il prévoit devoir servir à l'usage de sa maison.

Le *séné* vient également fort bien à Sainte-Lucie : il est aussi beau que celui de la Palte. Si le gouvernement en encourageait la culture, on lui consacrerait dans la colonie les terres qui seraient jugées d'une moindre qualité ; la France l'obtiendrait alors, et plus pur, et à un plus bas prix.

Les cassiers, tamariniers, simaroubas, cannelliers blancs, bois d'Inde, bois de campèche, gayacs et roucouyers y sont très-communs ; mais les fruits de ces cassiers et tamariniers sont un peu moins pulpeux que ceux du levant.

On y voit de magnifiques muscadiers, cannelliers, girofliers et poivriers, que le gouverneur Laborie y avait introduits, avec le dessein de les propager et d'en verser un jour les récoltes dans le commerce.

On y a essayé la culture des aloès, elle a surpassé toute attente.

Le thé connu sous le nom de thé de la Martinique, la casse puante, très-bon résolutif et puissant emménagogue ; le pois à gratter, vermifuge excellent ; la liane purgative, ou la scamonée américaine ; la liane brûlante, qui a un si grand succès dans le traitement des maladies vénériennes ; la squine occidentale, la salspareille,

le curcuma, le gingembre, le copaïer et le ricin y croissent spontanément.

A chaque pas l'indigo montre sa tige élevée, droite et touffue; il multiplie sur-tout dans les terres abandonnées.

Enfin toutes les espèces de cochenilles, ces insectes dont l'art extrait ses plus nobles couleurs, y naissent et périssent vainement.

Je n'ai encore parlé des productions de Sainte-Lucie, que relativement au commerce qu'elle fait ou pourrait faire: jetons un coup-d'œil aussi rapide sur ce que cette colonie fournit pour la consommation particulière et les usages de ses habitans.

1.° *Vivres de terre.* — Le magnoc, le camagnoc, les cous-couches, les ignames, les choux-caraïbes, toutes les espèces de patates, les pistaches, les carottes, les raves.... La plupart de ces racines, qui forment la base de la nourriture des nègres, des gens de couleur et de plusieurs blancs, y acquièrent un développement rare ailleurs; on y voit entre autres le manioc avoir la grosseur de la jambe d'un homme.

2.° *Plantes potagères.* — La plupart de ces plantes et des légumes cultivés en Europe, y réussissent; elle en a emprunté quelques autres de l'Afrique; elle en a enfin qui lui sont propres et naturelles. Je n'insiste pas sur cet article, qui exigerait beaucoup de détails, et offrirait peu d'intérêt; j'observerai seulement que le cresson

vulgaire, le pourpier sauvage et la petite oseille y sont indigènes ; on les trouve par-tout, et notamment dans des lieux sur lesquels la main de l'homme ne les a certainement pas répandus.

3.° *Fruits.* — L'ananas, le karatas, les différens cactiers, la banane, la figue banane, la figue commune, les fraises, le raisin de Madère, la gouyave, la pomme-liane, la barbadine, le raisin du bord de mer, la pomme-cannelle, la sapote, la sapotille, la caïmitte, les deux espèces de cachiman, le corossol, les papayes, le mango, le mangoustan, la groseille des Indes, l'avocat, l'abricot des Antilles, le bouis, le genipa, la calebasse, l'icaque, la pomme-rose, la pomme-d'acajou, la pomme-chardon, les prunes et les cerises de la côte d'Espagne, la prune monbin, le palmiste franc, le palmiste sauvage, le dattier, le cocotier, le grou-grou, la grenade, le citron, le limon, l'orange douce, l'orange amère, la châtaigne de la Nouvelle-Angleterre, la châtaigne du Malabar, l'arbre à pain, le pain d'épices, le baobab........

4.° *Bois durs pour les ouvrages de menuiserie.* — Le courbaril, l'acoucoua ou le bois satiné, l'acajou d'un rouge plus clair que celui de Saint-Domingue, le mancenillier, le bois de fer, le bois d'orange, le bois rose, plusieurs espèces de lauriers....

5.° *Bois durs pour construction et charpente.* — Les balatas, les acomats, l'angelin, le bois-

grand-feuille (1), le bois-petit-feuille, le contre-vent, le bois-agouty, le bois à perroquet, le bois-de-rivière, le bois-cotelet, le bois-étique, le bois-grillé, le poirier des Antilles, le savonnette-grand-bois, le grand-figuier, le gommier-grand-bois.... On se sert principalement de celui-ci pour faire des pirogues, qui sont d'une seule pièce, et peuvent aisément recevoir jusqu'à trente hommes.

En général ces bois sont d'une hauteur et d'une grosseur étonnante; on s'imagine, quand on se dirige vers ces forêts immenses, que le colon et l'étranger ne visitent jamais, et dont la hache destructive n'a, jusqu'à ce jour, entamé que les bords, on s'imagine, dis-je, ne devoir rencontrer que des arbres attestant leur décrépitude par leur dénudation, leur maigreur et leurs difformités; ils sont, au contraire, d'une rectitude, d'un embonpoint et d'une fraîcheur que les soins de l'art ne procurent jamais. Ils ne se nuisent point par leur rapprochement; le sol libéral sur lequel ils végètent, n'en porte aucun à regret. Ce même sol nourrit de plus, et avec le même soin, une infinité de lianes ou plantes flexibles, ram-

---

(1) Ces quatre sortes de bois les plus durs, et non les autres, moins encore les bois mous, se rencontrent souvent ayant subi une pétrification telle que leur tissu, l'organisation et la couleur première de chacune des enveloppes qui les composent, ne paraissent avoir éprouvé aucun changement. Ces pétrifications sont silicées, et font feu avec le briquet.

pantes et sarmenteuses, qui s'élèvent du pied de chacun de ces arbres, en embrassent le tronc. Leurs nombreux rameaux, leur tige élevée, poussent ensuite d'autres jets sur les arbres voisins, les lient entre eux, les rattachent à la terre, et forment de cette manière un treillis large, épais, impénétrable, qui embrasse la forêt entière.

Je ne ferai point l'énumération de toutes ces lianes, parce que je ne vois pas où je devrais m'arrêter. J'indiquerai seulement la liane à serpent, qu'on emploie en effet contre les morsures de ces reptiles; la liane à vers, très-bon vermifuge; la liane à réglisse, qui remplace la réglisse des climats chauds de l'Europe; la liane à griffe de chat, apéritif distingué; la liane laiteuse, qu'on applique avec succès sur les vieux ulcères; la liane à eau, qui étant coupée, répand assez d'eau pour rafraîchir un voyageur altéré; la liane à savon, qui, broyée dans de l'eau, la charge d'une écume propre à blanchir le linge; et la liane à corde, qui remplit les usages qu'indique son nom.

6.° *Plantes et bois de haies.* — Le bois immortel, le bois amourette, le bois capitaine, le moringa, le balisier, la casse odorante, le franchipanier, le grigri, le latanier, le pois doux, le pois d'angole, le médicinier, la poincillade.... Ces deux derniers pourraient être utilement employés en médecine; l'un en émulsion, comme émétique

et purgatif violent ; l'autre en infusion, comme sudorifique et fébrifuge.

7.° *Les bois mous, dont la plupart servent à l'entretien des foyers.* — Les mahauts, les mapous, les mangliers, les bois isabelles, le fromager, le sablier, le bois-orme, le bois à glu, le bois-canon, le bois à flot ;... celui-ci porte un coton d'une finesse extrême, et dont on pourrait, ce me semble, tirer parti, quoiqu'il soit fort court.

Après les terres, les jardins et les bois, se présentent les savanes. On appelle de ce nom les terrains incultes qui sont réservés, en forme de prairies, pour la pâture des animaux. Elles offrent, confondus entre de nombreux et vigoureux gramens, des plantains, des sensitives, des balsamines, des ballottes, l'herbe grasse, la brainvilliers, plusieurs plantes potagères, des héliotropes, des géraniums, des fougères, des mousses, des capillaires, des solanums, des euphorbes, des asclépias.... On y a, de plus, introduit l'herbe de Guinée, qui s'y est largement répandue, et fournit en tout temps aux chevaux un pâturage aussi abondant qu'agréable.

Je me proposais, si mes occupations et le prolongement de mon séjour à Sainte-Lucie me l'eussent permis, d'étudier plus particulièrement la botanique de cette île. Elle exige beaucoup de peine, parce qu'il faut, sur-tout, fréquenter des lieux où l'homme n'a pu, en s'y transportant,

établir aucun désordre. Mais j'aurais embrassé un sujet presque neuf, et j'aurais trouvé de grandes ressources dans un Français aussi modeste qu'instruit, qui, depuis plusieurs années, habite cette colonie. M. *Richelme*, sa modestie me pardonnera d'avoir laissé échapper son nom, m'aurait encore aidé à former un jardin de plantes, à l'instar de celui qui existe à Saint-Vincent. Nous avions déjà choisi, du consentement du général *Noguès*, qui encourageait tout ce qu'il apercevait devoir être utile, un local commode, vaste et bien situé. Il est sur le Morne-Fortuné, au-dessous de l'hôpital; il embrasse tout le penchant de ce Morne vers l'ouest; mais il a également ses expositions aux autres points cardinaux. Déjà nous en faisions préparer la terre; déjà nous rassemblions les filets d'eau qui devaient l'arroser; déjà nous récoltions pour planter et semer, lorsqu'une guerre inattendue a renversé tous nos projets, et nous a séparés l'un de l'autre peut-être pour toujours.

Direction des montagnes et distribution des eaux.

Autant il y a d'ordre et de régularité dans la superposition des couches terreuses dont se compose le sol de Sainte-Lucie, autant il y a de confusion et de désordre dans l'état de rapprochement où se trouvent les pièces solides qui

forment sa base. Le désordre n'est pas sensible à l'œil, quand planant du haut d'une montagne sur les autres, on n'observe que leur direction générale; de ce point de vue, toutes, couvertes de superbes forêts, paraissent tendre, sans interruption et avec uniformité, de l'une à l'autre des extrémités de l'île. En les parcourant, en se promenant dans les intervalles qui existent entre elles, on ne remarque encore qu'une suite d'éminences tronquées ou entières, de mornes et de pitons isolés. Mais lorsqu'on fait le tour extérieur de l'île, et qu'on examine avec soin les différentes faces de ses fondemens mis à nu, ils n'offrent qu'un amas de ruines, qu'un ensemble tumultueux de masses projetées au hasard, et assises en divers sens.

Le principal jet de ces masses semble avoir été fait vers la partie sud-ouest. Là se trouvent les entassemens les plus considérables qui forment les Canaries, le Grand-Magasin, la Montagne et les pitons de la Soufrière. Ce sont des groupes très-volumineux, coupés à pic à leur sommet, taillés en pente plus douce vers leur base, âpres et dilacérés en quelques-uns de leurs points, encroutés et plus unis en d'autres; mais en général coniques, de très-difficile accès, et ne donnant que des productions sauvages. Les deux pitons ressemblent parfaitement à deux pains de sucre, dont le large fond repose dans le sein de la mer, tandis que leur cime paraît se perdre dans les

nues. Ce qui donne lieu à cette espèce d'illusion, car ils n'ont pas au-dessus de deux mille cinq cents pieds de hauteur, c'est l'amaigrissement de leur corps, c'est plus encore l'isolement de leur tout; nulle montagne ne les avoisine; une riche vallée et une belle anse les séparent. L'un des deux, le moins élevé, a laissé échapper de sa face, qui regarde l'est, un énorme fragment pyramidal qui s'est assis à ses pieds, dans le sens de sa forme, et a entraîné avec lui le peu de végétation dont cette partie était décorée.

De ces masses, des Canaries et du Grand-magasin, qui sont comme la souche d'où partent les nombreuses branches ou crêtes montueuses qui se répandent dans l'île, sortent d'abord quelques ramifications courtes, qui embrassent à l'ouest et au sud-ouest l'Anse-la-raye, la Soufrière, et une petite partie du Choiseul. Elles envoient d'autres ramifications au sud-ouest, au sud et au sud-est, dans les quartiers du Laborie, du Vieux-fort et du Micoud. Celle du Vieux-fort se termine par le Môle-à-chique, qui a environ cent pieds d'élévation. Mais le principal rameau qui s'élance de leur groupe, qui embrasse la plus grande étendue, qui forme, en quelque sorte, la charpente de l'île, est celui qui la parcourt dans sa longueur du sud-ouest au nord-est.

Comme s'il était trop considérable pour se soutenir lui-même, il s'appuie, à mesure qu'il s'avance, sur le piton du Saint-Esprit, qui occupe

à peu

à peu près le centre de l'île, et n'est accessible, pour les hommes d'une agilité particulière, que dans sa partie du sud ouest; sur le piton du grand Cul-de-sac, dont la pyramide est de toute part inabordable; enfin, sur la montagne de la Sorcière, qui est plus à l'est, très-évasée en raison de sa hauteur, et cultivable jusqu'à son sommet. C'est l'une des montagnes les plus remarquables de l'île, tant par son élévation, qui est de plus de deux mille pieds, que par son assiette, qui est flanquée d'un nombre étonnant de montagnes secondaires.

Ce rameau principal, dans sa marche, envoie à l'est les ramifications qui chargent le Dennery, et sur-tout le Praslin; puis à l'ouest, deux branches moins fournies en subdivisions, qui se répandent dans le quartier du Carénage; sa cime, extrêmement touffue, se distribue entre le Dauphin et une petite partie du Gros-îlet.

Ces rameaux et ces ramifications laissent dans leurs cours plusieurs espaces généralement appelés vallons. Ils sont moins ouverts et plus nombreux dans quelques arrondissemens, plus grands et moins multipliés dans d'autres. Les plus vastes appartiennent au grand Cul-de-sac, à l'Anse-des-roseaux, aux quartiers du Sud et au Grand-mabouya. Ici je n'envisage pas seulement leur étendue, mais en même-temps les voies de communication qu'ils indiquent et établissent naturellement entre les différens points de l'île. Celui

du grand Cul-de-sac joint celui du Grand-mabouya, et aboutit à celui du Vieux-fort, ou plutôt il se termine à la longue vallée qui se porte du Trou-massé à la Soufrière. Il serait donc bien facile de mettre en rapport immédiat avec la capitale, la partie supérieure du vent de l'île, et toute la portion qui est au sud. Il serait donc également facile de faire correspondre avec ces différentes parties, et sur-tout avec les arrondissemens du sud-ouest, la partie inférieure du vent.

Si l'on daigne m'en croire, la détermination de ces chemins, qui sont déjà tracés, qui se composent dans une grande étendue les uns des autres, que les habitans demandent eux-mêmes à faire, est l'un des premiers besoins de la colonie; elle jouit, il est vrai, de celui qui se prolonge avec sa circonférence; mais comme il ne s'étend pas au-delà des bords, il n'est que les bords qui soient habités; et où est le particulier qui demandera une concession dans l'intérieur, s'il n'a aucun chemin ouvert sur sa propriété? La plus belle habitation, le terrain le plus fertile, dans un pays qui ne se soutient que par son commerce extérieur, reste inutile ou devient à charge, tant que les moyens de transport qui favorisent ce commerce ne sont pas accordés.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que des points les plus saillans de l'île, ou plutôt du grand enchaînement de ses montagnes; mais il en est de moins considérables qui sont détachées les unes des

autres. On distingue dans le quartier du Carénage le morne-Fortuné, le morne-Chazeau, le morne-Chabot, le morne Paix-Bouche. On ne les compte plus, parce qu'ils sont en quelque sorte innombrables dans les cantons de l'Anse-la-raie, de la Soufrière, du Praslin, du Dennery et du Dauphin. Les seules extrémités de l'île, celle du nord qu'occupe le Gros-îlet, et celle du sud qui renferme le Laborie, le Vieux-fort et une partie du Micoud, passent dans les îles de cet Archipel pour des pays plats.

Elles ont cependant aussi leurs mornes, ou, pour parler le langage européen, leurs collines et leurs coteaux. Il est seulement vrai qu'ils y sont moins nombreux, moins hauts, et que dans leurs intervalles ils offrent des plaines moins resserrées. Dans les quartiers intermédiaires, les mornes affectent une ondulation soutenue, les uns succèdent aux autres; aux deux extrémités ils sont séparés par des surfaces, non exactement plates, mais assez unies, et qui donnent quelquefois près d'une demi-lieue d'étendue. Qu'on ne cherche aucune autre part, dans toute cette partie du nouveau monde, des plaines plus parfaites ou plus vastes.

Si l'on en excepte un très-petit nombre, les mornes de Sainte-Lucie ne sont que de faibles monticules, uniquement élevées, ce semble, pour la commodité des habitans. Ceux-ci se fixent ordinairement sur leur sommet; ils placent, non loin d'eux, les cases de leurs nègres, pour y mainte-

nir avec plus de facilité l'ordre convenable. De là ils surveillent à la fois et leurs esclaves qui les environnent, et leurs plantations qui sont adjacentes, ou même sur le revers de la colline.

De la longue chaîne de montagnes qui traverse l'île, et de ses rameaux nombreux, descendent les rivières qui arrosent et fertilisent chaque vallon. Il n'est aucune autre colonie qui soit aussi richement partagée sous ce rapport, puisqu'il n'est aucun de ses quartiers qui ne reçoive beaucoup au-delà de la quantité d'eau qui lui est nécessaire pour l'usage de ses habitans, pour l'irrigation des terres et pour le service des manufactures.

Ce ne sont point des torrens qui croissent tout à coup et s'écoulent avec la même rapidité : elles se composent insensiblement de plusieurs filets d'eau, se renferment dans un sillon tortueux, et s'ouvrent, jusqu'à la mer, le cours le plus régulier. Comme elles sont toutes fort bien encaissées, il ne leur arrive jamais de s'échapper assez de leurs lits pour occasioner de grands ravages en débordant, ou pour laisser, après leur retraite, des amas considérables d'eaux stagnantes et fétides. Elles ne tiennent en dissolution aucun corps nuisible ; elles acquièrent même, en se filtrant à travers les sables et les cailloux qui forment leurs lits, une pureté et une limpidité qu'on ne retrouve pas toujours dans les eaux potables.

On en compte quatre ou cinq dans chaque

quartier : les principales sont celles du grand Cul-de-sac, de l'Anse-des-roseaux, de l'Anse-la-raie, des Canaries, de la Soufrière, de l'Anse-l'ivrogne, du Choiseul; celle appelée rivière Dorée, celles du Balembouche, du Piaye, des anses Noires, du Vieux-fort, des Canelles, du Trou-massé, du Volet, du petit et du grand Mabouya, du Louvet, du Marquis, de l'Espérance, de l'Orange et du Choc.

Plusieurs d'entr'elles se réunissent dans le même lieu, et portent, au-dessus du point de leur réunion, le même nom : telles sont les grandes et petites de l'Anse-la-raie, du Choiseul, des anses Noires, du Vieux-fort.

Toutes étant d'autant plus fortes que, dans le trajet qu'elles parcourent depuis leur source, elles peuvent recevoir un plus grand nombre de ravins, on doit aisément conjecturer qu'au Carénage, à l'Anse-la-raie, à la Soufrière et au Dauphin, elles n'égalent pas, à beaucoup près, celles qui arrosent les longues et profondes vallées dont j'ai parlé plus haut. Mais ce que l'on peut regarder comme très-positif, c'est qu'il n'en est aucune qui ne puisse fournir à tous les usages ordinaires, et de plus, au service de plusieurs moulins ; c'est que toutes conservent un flux d'eau notable dans les temps les plus secs ; c'est qu'enfin elles sont, généralement parlant, excellentes pour la boisson ; celles en particulier du Trou-massé et de l'Anse-l'ivrogne sont, sous ce dernier rapport, de première qua-

lité. Il faut, pour les saisir pures, prendre leur eau un peu au-dessus de leur perte dans la mer, qui les altère par son mélange. A mesure qu'elles s'en rapprochent, elles abandonnent encore une forte partie de leur volume, qui s'ouvre une ou plusieurs voies souterraines pour arriver à la commune destination.

Je ne dois pas oublier les eaux thermales que possède cette même colonie, mais leur indication suppose d'autres détails.

A une lieue nord-est du bourg de la Soufrière, sur une haute éminence du même nom, entre les mornes Soufre et Gommier, est un vallon qui s'ouvre nord et sud en forme d'entonnoir. Le sommet, plus élevé de l'un de ces mornes, est couronné de grands bois; la cime de l'autre, moins aiguë, porte une végétation maigre et triste; leur pente intérieure paraît avoir été rongée et calcinée.

La surface du vallon, qui embrasse environ un demi-carré d'étendue, n'offre au premier aspect qu'un terrain bouleversé par des fouilles profondes; mais bientôt on aperçoit que ce terrain est en effet un mélange de terres ponceuses, de pierres torréfiées, de schistes alumineux, de sels, ou blancs, ou teints en différentes couleurs, et que dans ce mélange domine avec grand excès le soufre natif et minéral.

Le soufre abonde principalement sur un

monticule qui occupe à peu près la partie centrale du vallon : là, le sol est brûlant, crevassé et résonnant sous chaque pas. L'intérieur des crevasses est surchargé de cristallisations transparentes en pyramides quadrangulaires, unies base à base, et d'un très-beau jaune; il est aussitôt revêtu que dépouillé de ce dépôt sulfureux. L'extérieur, c'est-à-dire la totalité du monticule, son assiette et ses environs, est un soufre impur ou mêlé avec de la terre, et se présente sous une couleur grise. On pourrait faire de cette substance un objet de commerce inépuisable.

A l'entour de cette hauteur, sur-tout vers l'ouest et le nord-ouest, sont ouverts, dans des diamètres de huit à douze pieds, des bassins circulaires remplis d'une eau noirâtre, qui, en bouillonnant, s'élève à plus de trois pieds, exhale une épaisse fumée chaude et blanchâtre, et répand fort au loin la désagréable odeur du foie de soufre. Les intervalles qui les séparent sont brûlans, crevassés et résonnans comme le monticule. On ne peut se porter de l'un à l'autre sans danger (1). Par-tout on marche sur une voûte croûteuse qui paraît devoir céder à la

(1) Je fus averti, lorsque je m'y transportai, que peu de temps auparavant, deux personnes s'y étaient englouties, et n'en avaient pu être retirées que par lambeaux, quoiqu'on leur eût donné de très-prompts secours. La combustion des substances animales s'y opère rapidement.

moindre pression, qui en effet cède très-fréquemment à de bien légers efforts; alors on découvre de nouveaux réservoirs, dans lesquels se transvase l'eau bouillante : j'en comptai neuf, lorsque je visitai le local, et je négligeai, en les comptant, plusieurs soupiraux, dans le fond desquels j'apercevais se reproduire, sous l'espèce de cintre qui me supportait, les mêmes phénomènes que dans les chaudières découvertes. Je vis aussi des bassins presque desséchés et chargés jusqu'au haut de leurs bords, d'une boue parfaitement semblable à celle que déposait l'eau des neuf premiers ; j'en vis enfin d'autres comblés et secs; il me parut démontré que les bassins se découvraient par succession, et à mesure que les dépôts trop abondans chassaient l'eau des uns pour la faire couler dans les autres. Je remarquai dans le plus grand nombre, de très-fortes pièces de bois noircies, mais non consumées par les agens à l'action desquels elles ne cessaient d'être soumises. Je ne pouvais soutenir un seul instant ma main au-dessus de la bouche vaporeuse qu'elles traversaient. Dans quelques-uns d'entre eux, c'est-à-dire, dans ceux dont la circonférence extérieure est étroitement bornée par le terrain environnant, la chaleur des eaux fait monter le thermomètre de Réaumur jusqu'à 90 et 95 au-dessus de 0. Il n'en est pas de même des autres que circonscrit moins rigoureusement le terrain, ou qui jouissent d'une communication plus libre

avec l'atmosphère : les eaux de ceux-ci indiquent un degré de chaleur, ou égal à celui de l'eau bouillante, ou même beaucoup inférieur.

Ces eaux m'ont paru descendre, par voie de filtration, de l'un des trois étangs placés au sud-ouest sur le sommet de cette même montagne ; je parle de celui qu'on remarque être le plus grand et le plus rapproché de la Soufrière. Il a une autre voie d'écoulement très-apparente, qui traverse en forme de ruisseau le vallon que je viens de décrire, et dans son cours dirigé nord et sud, à l'est de la monticule, mêle ses eaux fraîches et limpides avec toutes les superfluités noirâtres et chaudes qu'épanchent les divers bassins : c'est ainsi qu'il passe de son état premier à l'état d'eaux thermales, immédiatement avant de faire une cascade d'environ cinquante pieds, et de se renfermer dans un canal étroit qui le conduit à la rivière.

Ce ruisseau se borne donc le plus ordinairement à recevoir l'excédent des bassins ; mais lorsqu'enflé par de fortes pluies il déborde et se répand dans le vallon, il convertit toute l'étendue croûteuse qu'il visite en un lac qui offre de toute part une fermentation presque égale à celle de l'eau des bassins.

Toutes les eaux chaudes du vallon ne se rendent pas absolument dans le ruisseau d'eau fraîche qui aboutit à la cascade ; elles se répandent en divers sens sur le penchant de l'éminence, et leur

plus grande partie forme au-dessous de la cascade, non loin du canal, mais plus à l'est, une source d'eau chaude, sur laquelle le gouverneur Laborie a fait élever, pour l'usage public, un édifice naguère assez commode, mais aujourd'hui bien délabré. Ce monument de bienfaisance n'a pu, dans ce court intervalle, ne pas se ressentir des malheurs qui ont affligé l'île entière. Combien il serait important pour la colonie, pour la garnison qui lui est affectée, pour tous les lieux environnans, de le rétablir !

On juge par ce que je viens de dire, que les eaux du vallon, celles de la cascade et celles des bains, ne diffèrent entre elles que par la quantité des principes qui y sont contenus, et par leurs degrés de chaleur : la température de celles des bains est de 42 degrés au thermomètre de Réaumur.

Les unes et les autres, immédiatement après avoir été puisées, ont, avec quelques différences, un œil faiblement laiteux, une consistance grasse, une saveur légèrement stiptique, une odeur nidoreuse et une pesanteur qui l'emporte fort peu sur celle de l'eau commune. Je n'ai pu en juger que par la balance ordinaire.

Ces eaux cèdent à l'analyse par les réactifs de la terre calcaire, de l'alumine, de la soude, du sulfate de soude, du muriate de soude et du sulfate de fer : elles exhalent, avant leur refroidissement, une grande quantité de gaz acide carbonique.

C'est parce que ces principes ne surabondent pas d'une manière offensante dans les eaux des bains, qu'elles seules peuvent être utilisées en médecine. On les a déjà employées avec fruit, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, et il est reconnu qu'elles conviennent parfaitement, 1.° dans les maladies organiques qui tiennent à un état de relâchement et de faiblesse; 2.° dans les maladies organiques avec ulcération lente; 3.° dans les affections chroniques rhumatismales et goutteuses; 4.° dans les affections cutanées; 5.° dans les engorgemens locaux froids; 6.° dans les hydropisies et roideurs des articulations; 7.° dans les ulcères anciens et opiniâtres.

On a découvert d'autres sources d'eaux chaudes près du petit Piton et dans le fond du grand Cul-de-sac; mais elles sont bien éloignées de présenter les mêmes avantages.

Il y a enfin dans presque tous les quartiers de cette île quelques traces d'anciens volcans et des produits volcaniques; on en retrouve surtout aux environs des Canaries et dans le vallon du Choc; mais on ne voit aucune part, non pas même dans le vallon de la Soufrière, et la tradition ne cite aucune époque à laquelle on ait vu une éruption, ou un phénomène, ou un accident remarquable. Ceux qui habitent les environs de la Soufrière ont seulement cru avoir observé que, lors des grands changemens qui surviennent dans l'atmosphère, le bouillonnement

des eaux contenues dans les divers bassins s'effectue avec plus de force.

Ordre des saisons, état de l'atmosphère, et influences du climat.

Dans les îles situées sous la zone torride, entre le tropique du cancer et l'équateur, on ne règle pas les saisons, comme dans nos régions tempérées, sur la rotation du globe et son inclinaison au plan de l'écliptique, où les saisons, beaucoup plus uniformes, ne répondent pas d'une manière aussi sensible aux différens degrés par lesquels le soleil passe, pour se rapprocher ou pour s'éloigner de la terre : il ne s'en éloigne jamais assez pour laisser accès au froid, et en est toujours assez rapproché pour faire régner la chaleur. Dans la longue durée d'une température qui n'éprouve aucune de ces grandes révolutions, aucun de ces changemens marqués qui affectent les autres divisions du monde, on s'est borné à saisir les deux qualités de l'air les plus remarquables pour le commun des hommes, sa sécheresse et son humidité : on distingue donc seulement un été, ou un temps pendant lequel le ciel est serein, sec et calme ; et un hiver, ou un temps de pluie, d'orages et de tempêtes. C'est ainsi que, dans les Antilles, la proximité du soleil fixe l'hiver, et son éloignement l'été.

On se serait beaucoup plus rapproché de la

nature, si l'on eût distingué un printemps, un été et une automne : on aurait exclu de cette distribution de l'année la saison de l'hiver, qui, en effet, ne se fait jamais sentir ; mais on aurait indiqué avec assez d'exactitude une saison tempérée et favorable à la germination, un temps de chaleur et d'aridité, enfin un long règne d'humidité et de chaleur : on eût assigné au printemps ou à la saison tempérée, les mois frimaire, nivôse, pluviôse et ventôse ; à l'été, germinal, floréal, prairial et messidor ; et à l'automne, thermidor, fructidor, vendémiaire et brumaire. Telle est la division que j'adopte, moi qui envisage les saisons par rapport à leurs influences sur les corps vivans et animés. Je sais que, rigoureusement parlant, on pourrait apercevoir à Sainte-Lucie, dans la révolution annuelle, une marche presque égale à celle qui se mesure en Europe ; mais je n'ai éprouvé que le sentiment de trois saisons, et cela me suffit.

Dès la même que l'intempérie de l'air ne cause à Sainte-Lucie aucun trouble manifeste dans l'ordre des saisons, ou aucune interruption sensible dans la durée de la chaleur, la végétation n'y est jamais interrompue : on y observe seulement que, plus le soleil s'éloigne de l'équateur, pour se diriger vers le tropique du capricorne, plus il amène une température sèche qui fane les plantes et dépouille les arbres d'une partie de leur verdure : au contraire la face de la terre

se renouvelle et s'embellit peu après qu'il s'est rapproché du tropique du cancer. Dans ce dernier passage, le ciel se charge de vapeurs qui, en se condensant, retombent sur la terre et l'humectent. Dans le premier, il est jour et nuit d'une pureté qui permet, non-seulement de fixer tour à tour le lever et le coucher du soleil, mais encore d'observer dans le même jour le déclin et le croissant de la lune.

On voit ainsi régner sous ce climat, et durant environ les deux tiers de l'année, une humidité dont les impressions sont toujours fâcheuses. Ce n'est pas que le ciel soit constamment nébuleux et chargé de vapeurs; mais dès qu'on voit paraître un nuage sur l'horizon, on peut prononcer qu'il se déchargera sur l'un des points de l'île, et cela arrive en automne, le jour, d'heure en heure; dans le printemps, le soir et à plus longs intervalles. Si ces météores ne se manifestent pas durant le cours de l'été, des rosées abondantes tombent pendant la nuit, et parviennent, vers le milieu de son cours, à éteindre la brûlante chaleur de la journée. Chaque nuage, avant d'être aperçu, s'annonce par le refroidissement subit de l'atmosphère; un vent plus ou moins fort s'élève tout à coup, et cède presque aussitôt à la pluie qui le poursuit : c'est ainsi qu'à un excès de chaleur succède brusquement une sensation de fraîcheur, qui surprend d'autant plus qu'on y est moins accoutumé. Les pluies ne sont

pas, comme en Europe, douces, graduées et continues ; ce sont des ondées violentes qui s'épanchent avec fracas sur le local qu'elles dominent ; plus leur chute est accélérée, plus le point sur lequel elles se répandent est circonscrit. Il est rare qu'il pleuve en même temps sur une grande partie de l'île ; la seule épaisseur d'une montagne cause des différences totales. Tandis qu'il pleut au Carénage et au grand Cul-de-sac, ou à l'Anse-la-raie et à la Soufrière, parce que ces quartiers sont au vent de la Sorcière et des Canaries, on est parfaitement à sec au Gros-îlet et au Vieux-fort, parce que ces deux extrémités de l'île ne sont point dominées, et ont des surfaces presque aussi dénuées de bois que de montagnes.

Les vents alisés règnent assez constamment sur Sainte-Lucie ; c'est un nord-est qui décline de plus en plus à l'est, et quelquefois arrive au sud-est ; il se renforce un peu après le lever du soleil ; il augmente à mesure que son concurrent monte ; il diminue enfin, et tombe presque avec lui.

Quels que soient les vents et l'état de l'atmosphère, le baromètre ne paraît éprouver aucune variation : on voit le mercure se soutenir au 27.e pouce et demi de hauteur, dans les temps les plus secs et les plus calmes, comme dans les temps les plus humides et les plus orageux ; ou, s'il varie, c'est très-lentement, et d'une ligne et demie ou deux lignes au plus ; ses variations m'ont paru

s'effectuer le plus ordinairement avec les révolutions qui placent la lune en conjonction ou en opposition avec le soleil.

Je n'ai pas vu le thermomètre de Réaumur, durant l'année entière, monter au-dessus du 26.e degré, ni descendre au-dessous du 15.e En toute saison sa marche, ainsi que celle de la chaleur, est assez réglée. Celle-ci augmente presque insensiblement, depuis 7 ou 8 heures du matin, jusqu'à une heure après-midi; dès-lors elle commence à diminuer; elle perd toujours davantage à mesure que le soleil baisse et s'éteint, en quelque sorte, durant la nuit. Cependant elle ne parcourt ainsi que 4 ou 5 degrés dans les 24 heures. Je dois dire que j'ai fait toutes mes observations sur le morne-Fortuné, qui a une élévation d'environ mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Il n'en est pas de même dans les lieux bas qui ne sont pas également rafraîchis par les vents régnans. Partout où ils ne peuvent librement pénétrer, l'on brûle ou l'on suffoque. Telle est fort souvent la température du Carénage qui est au pied de ce morne, et qui, dans sa position, ne peut recevoir pleinement que les vents de l'ouest.

Ce n'est jamais impunément pour les Antilles que les vents abandonnent la région qui leur est affectée. Quand ils se portent trop vers le sud, il pleut, et les pluies que ce vent passager décide, sont extrêmement abondantes. Quant il tourne subitement à l'ouest, la pluie est accompagnée d'éclairs

d'éclairs et de tonnerres, la teinte du ciel devient lugubre, la mer furieuse, et la terre s'ébranle jusque dans ses fondemens. Le passage brusque des vents constans à cette espèce de vents variables, amène donc, pour l'ordinaire, des ouragans terribles, et avec eux les phénomènes les plus désastreux. Quelquefois, après la courte durée de ces vents, le calme le plus profond règne sur la terre, tandis que la mer en courroux s'élance sur elle, et menace de l'engloutir; elle brise au moins et fait disparaître tout ce qui se trouve sur la côte où elle se porte. Ces violens raz-de-marée ont pu briser des vaisseaux, fendre des rochers, anéantir la moitié du bourg de la Soufrière, mais ils n'ont encore pu parvenir à troubler, même tant soit peu, la tranquillité des deux excellens ports que j'ai observés être pratiqués sur la côte occidentale.

Les pluies excessives, les raz-de-marée et les ouragans n'appartiennent qu'à la saison de l'hivernage, ou même plus particulièrement au milieu de cette saison. Mais les tremblemens de terre, ceux qui ne dépendent ni des ouragans, ni des raz-de-marée, se font sentir à toute époque. Sainte-Lucie en a éprouvé trois pendant le cours de l'an 11: un le 28 vendémiaire, à 9 heures moins 20 minutes du matin; un autre le 7 nivôse, à 5 heures précises du matin, et un dernier le 5 floréal, à 4 heures et demie du matin: ce dernier fut le plus sensible. Les uns et les autres

s'exprimèrent sans aucun signe précurseur, par des secousses ou balancemens répétés, qui tendaient manifestement du sud-ouest au nord-est, c'est-à-dire que la terre, violemment heurtée du côté du sud-ouest, s'inclinait vers le nord-est, et se rétablissait. Mais elle était à peine rétablie, qu'un nouveau choc déterminait de nouvelles oscillations. Je n'ai pu savoir ce qui s'était passé dans toutes les îles environnantes; j'ai appris très-positivement que les mêmes phénomènes avaient eu lieu, de la même manière, aux mêmes jours et heures, dans les plus voisines, telles que Saint-Vincent et la Martinique. Je pense qu'ils ont été communs à toutes les Antilles, dans la direction de leurs terres volcanisées, et par suite d'une seule et même impulsion, venue du continent de l'Amérique méridionale. Les ouragans qui se forment tous dans les régions du sud et de l'ouest, paraissent avoir un même point de départ.

Le plus grand inconvénient pour Sainte-Lucie, n'est pas d'être exposée à ces phénomènes redoutables; ils y ont cependant quelquefois des effets horriblement dévastateurs. Tel fut le coup de vent de 1780, qui dura trente heures; qui renversa les forêts, les plantations, les maisons, les manufactures; qui appela enfin sur les colons et sur leurs nègres une épidémie des plus meurtrières. Mais ces cas sont rares, tandis que les grandes pluies sont de toutes les années, et de plusieurs mois chaque année. Durant leur règne,

l'humidité du sol et de l'atmosphère est extrême ; elle gagne par-tout ; il n'est aucune substance organique ou inorganique, inanimée ou vivante, qu'elle ne menace de sa décomposition entière. Les métaux s'oxident du matin au soir ; les viandes se corrompent en moins de 24 heures ; les étoffes teintes et les peaux préparées se chargent de moisissures durant le cours d'une nuit ; les fruits, les semences et les racines s'altèrent presque aussitôt après avoir été séparés de leurs tiges ; les plantes même qui sont sur pied, se pourrissent par l'excès d'eau qui les abreuve.

C'est sur-tout dans cette funeste saison que fourmillent les insectes et les reptiles.

Ceux dont on est le plus incommodé, sont les chiques ou poux pénétrans, qui se nichent de préférence sous l'épiderme des orteils ; les bêtes rouges, espèce de cirons très-difficile à apercevoir, mais dont la piqûre cause une démangeaison insupportable ; les maringouins et les moustiques, deux espèces de cousins qui fondent par légions sur les différentes parties du corps ; les ravets et les cancrelas, espèces de blattes qui infectent et rongent tout ce qu'elles atteignent ; les scolopendres terrestres ou mille-pieds, armés de pinces extrêmement aiguës ; les scorpions noirs et roux qui versent, notamment les noirs, une liqueur empoisonnée dans la plaie qu'a faite leur poignard ; les phalanges ou araignées-crabes, aussi effrayantes par leur volume et leur revêtement,

que redoutables par leurs longs crochets ; les araignées domestiques, qui couvrent de leur multitude les faces de chaque appartement ; toutes les espèces de fourmis qui viennent, jusque dans l'intérieur des maisons, disputer à l'homme ses comestibles ; des essaims de mouches communes, de mouches dorées, de mouches rouges, de mouches bleues, de mouches stercoraires, de mouches cornues, de mouches à feu, de mouches à miel vagabondes ..... qu'on ne cesse de rencontrer nuit et jour .....

Je ne parlerai pas ici des vers, des lézards et autres reptiles auxquels cette même saison est si favorable ; il me suffira d'indiquer le plus dangereux. C'est un serpent du troisième genre, dont la tête est large, le museau aigu, les yeux saillans, les oreilles apparentes entre les yeux et les narines, et la mâchoire supérieure armée de chaque côté de deux ou plusieurs dents canines, creuses et mobiles ; son corps, long d'environ six pieds, est sur le dos d'une couleur brune, irrégulièrement tachée en fauve et en noir, sous le ventre d'un gris jaunâtre ; il a deux cents grandes plaques à l'abdomen, et soixante-neuf paires de petites plaques sous la queue. La couresse et le clibaud lui font une guerre cruelle et avec un succès presque égal ; il trouve un ennemi encore plus redoutable dans le cros-de-chien ; mais ce dernier est devenu singulièrement rare à Sainte-Lucie.

On doit entrevoir que le climat de Sainte-Lucie n'est pas, généralement parlant, très-salubre; si cependant on en excepte quelques points resserrés, tels que le grand Mabouya au vent de l'île, et l'anse-des-Roseaux sous le vent, on n'y retrouve que les dangers auxquels on est exposé dans toutes les Antilles. Que deviendrait donc cette colonie, ou que ne serait-elle pas déjà si on lui eût donné une partie des soins qu'on a prodigués aux autres, si l'on eût éclairci l'épaisseur des forêts qui couvrent son intérieur, si l'on eût redressé quelques lits de rivières pour accélérer leurs cours, si l'on eût desséché quelques marigots ou marais dont les émanations sont extrêmement pernicieuses?

Le marigot qui avoisine le bourg du Gros-îlet n'y fixe aucun principe de maladie, parce qu'il est situé sous le vent. Ceux qui entourent le bourg du Vieux-fort ne sont pas plus nuisibles, parce que la surface de cette partie de la côte n'offre aucune éminence qui puisse retenir l'air vicié; mais il n'en est pas ainsi des autres. La ville du Carénage se ressent très-certainement de celui qui est à son nord-est, et il serait facile de le combler, et, en le comblant, on se procurerait un local commode pour des établissemens publics; il serait aussi facile de sanifier le fond de la Grande-anse, et ce riche vallon pourrait dès-lors être impunément habité; enfin, le vallon du grand Mabouya, plus précieux encore, ne de-

mande qu'un léger changement de direction dans le cours de la rivière qui l'inonde.

Pour fixer le jugement à porter sur le sol et le climat de Sainte-Lucie, considérons plus particulièrement leurs influences sur ceux qui y sont soumis. Si nous comparons la population actuelle à celle qui existait en 1790, la différence qui se présentera sera effrayante : elle était alors de 22,245 têtes de tout âge, de tout sexe et de toute couleur : elle n'est aujourd'hui que de 16,725 personnes ; mais cette comparaison ne prouve rien contre l'état de salubrité ; il ne faut pas imputer au climat les effets d'une révolution qui a tourné le Nouveau-Monde aussi violemment que l'ancien.

Si l'on consulte les registres des paroisses sur la mortalité des habitans, ceux au moins qui ont échappé à l'incendie, et qui fixent le nombre ordinaire des décès, on trouve que la proportion des morts annuelles avec la population de l'île est à peu près de 1 à 30 ; c'est-à-dire que, dans une année, sur environ trente personnes, il en meurt une. Je sais qu'il est des nègres dont le décès n'est point constaté, mais il en est aussi dont on ne déclare ni la naissance ni l'existence ; et ces deux abus ayant une même raison déterminante, doivent donner lieu à des déficit égaux.

Si nous recherchons jusqu'où va la mortalité des Européens qui s'y transportent, nous la trouverons, toute comparaison faite, beaucoup plus

considérable (1). Il ne faut point voir ce qui a eu lieu pendant l'année de mon séjour, ni ce qui s'est passé à d'autres époques semblables, où le renouvellement entier d'une garnison, effectué dans la saison de l'hivernage, a dû nécessairement amener de plus grandes pertes. Cependant, durant le cours de cette même année, quoique nous soyons arrivés au commencement de la saison fâcheuse, que cette saison ait été plus longue qu'elle ne l'est ordinairement, que pendant sa durée entière une épidémie dévorante n'ait cessé de régner sur nous; enfin, que la guerre soit ensuite intervenue pour augmenter le nombre des victimes, il s'en faut de beaucoup que nous en comptions autant qu'on en a compté, à proportion, dans les îles voisines: c'est un fait qu'elles-mêmes ont observé et avoué.

Nous pouvons donc établir que le climat de Sainte-Lucie n'est pas à beaucoup près aussi funeste qu'on le croit communément; que cette Colonie, dans son état actuel, état de naissance et de développement, n'est pas plus redoutable que les autres, soit pour les étrangers, soit pour les habitans; que les causes existantes de son insalubrité sont la plupart très-remédiables; enfin, que, ces remèdes appliqués, il n'y aurait peut-être aucune de nos possessions lointaines où l'air fût plus sain, la santé des colons plus soutenues,

(1) Elle est ordinairement de 1 sur 10.

et les maladies des Européens arrivans moins funestes.

Les maladies auxquelles ceux-ci sont exposés, sont principalement la fièvre vulgairement appelée *fièvre jaune* et les fièvres intermittentes pernicieuses.

Celles des colons ont rarement un caractère aigu : ce sont en général des fièvres intermittentes simples ou composées, des obstructions de viscères, des hydropisies, des affections scorbutiques, des affections rhumatismales, des affections psoriques, des catarrhes, des diarrhées, des ténesmes, des dyssenteries, des hernies. . . . . .

Ce sont en particulier chez les femmes des affections hystériques, des relâchemens de vagin et de matrices, des pertes blanches et rouges.

Chez les enfans, des mouvemens convulsifs, le tétanos même, dans les premiers jours de la naissance, le carreau dans les temps consécutifs, et des petites véroles de mauvaise nature.

Enfin, chez les Noirs, les premier et second degrés de l'éléphantiasis, le pian et les débilités d'estomac.

La fièvre jaune et les fièvres pernicieuses appartiennent plus particulièrement à la saison de l'hivernage ; on voit quelquefois s'établir en même temps chez les colons des fièvres malignes.

Les catarrhes, les péripneumonies, les affections rhumatismales, les ténesmes et les dyssenteries occupent de préférence la saison suivante.

Toutes les autres maladies sont de tous les temps.

Le rapport qui existe entr'elles, quelles qu'elles soient, et le climat, tel que je l'ai dépeint, est frappant. On voit de prime-abord que toutes se trouvent sous la dépendance d'une même cause, de la privation de ressort qui affecte chaque système en particulier, et de l'affaissement qui porte, un peu plus brusquement chez les étrangers, d'une manière plus graduée chez les naturels, sur l'économie entière. Cette cause doit nécessairement exister sous l'influence soutenue de la chaleur humide.

Constitution physique et morale des habitans.

On distingue communément les habitans de Sainte-Lucie et des autres îles Caraïbes, en blancs, en noirs et en hommes de couleur. A ces qualifications générales, on ajoute l'épithète, *créoles*, lorsqu'on veut désigner plus particulièrement ceux qui sont nés dans la colonie.

En ne consultant ainsi que les différences introduites par le coloris de la peau, on a aisément trois classes bien distinctes; mais les difficultés naissent et s'accumulent, lorsqu'on recherche les caractères essentiels, ou lorsqu'on s'efforce de signaler précisément chacune de ces classes.

Les blancs actuels ne sont qu'un dépôt de population que toutes les nations connues ont concouru

à former. Les nègres ne varient pas moins entre eux, conséquemment à leur origine. Les gens de couleur offrent encore plus de différences réelles que n'en supposent les dégradations de leur teinte. Les uns et les autres, créoles, ont cependant quelques traits qui les distinguent des étrangers.

Les blancs, en général, sont assez bien faits, et d'une taille qui ne péche ni par défaut d'élévation, ni par excès d'embonpoint. Le teint des hommes est extrêmement bazanné, ou plutôt tend à l'olivâtre; il est plus blanc chez les femmes, mais ce blanc est mat, il n'a ni vie ni fraîcheur. Les hommes et les femmes ont le front resserré, les yeux petits, les sourcils épais, les cheveux noirs. Il est au moins fort rare de rencontrer une chevelure blonde, ou des yeux bleus.

Ce qui manque à la perfection de leurs corps, c'est principalement la consistance. Leur charpente joue trop, et leurs formes sont mollement exprimées. On ne peut qu'être surpris en rencontrant chez les hommes des traits aussi faibles, sur un fond vraiment animé.

La même opposition se trouve dans leur moral; avec un penchant extrême vers l'inaction et le repos de l'ame, ils ont un caractère susceptible de passer par tous les degrés de la vivacité; ils aiment à ne s'occuper de rien, et un rien les enflamme; ils ne font aucune espèce de recherche, et ils saisissent avec feu tout ce qui se présente.

Il sont très-crédules, parce qu'ils redoutent l'état

de peine et de contention que nécessite un examen. Ils croient donc, sur parole et très-fermement, qu'il y a des revenans, des sorciers et des enchanteurs. Il n'est presqu'aucun habitant qui n'affirme avoir en propriété un nègre assez savant dans la connaissance *des simples*, pour pouvoir, ou guérir une maladie, ou former un charme. Cependant ils sont doués d'une pénétration singulière, et ont une aptitude égale à concevoir promptement et à bien juger.

L'indolence dans laquelle ils ont l'habitude de vivre, est subordonnée à leurs goûts et leur humeur dominante. C'est ainsi que le même homme, qui n'abandonne son hamac que pour se mettre à table, supporte tout à coup et sans peine les fatigues de la vie militaire la plus exercée. C'est ainsi que les femmes, que tout déplacement excède bien plus encore, retrouvent, pour la danse, des forces qui ne cessent de se renouveler et de s'accroître.

Leur langage porte une vive empreinte de leur mollesse. Il ne bannit pas seulement, avec la plus scrupuleuse exactitude, tous les hiatus et la plupart des consonnes dures, mais il ne permet que des sons traînans et mal articulés.

Les créoles sont braves, pleins de courage et d'honneur; ils sont également francs, généreux et hospitaliers. Il est fâcheux d'avoir la conviction que, le plus souvent, ces vertus sont l'effet d'un sentiment qui n'est ni très-pur, ni très-désinté-

ressé ; je veux dire de l'orgueil et d'un orgueil qui ne connaît pas plus de règles que de bornes. Leur générosité tient encore au peu de cas qu'ils font de l'argent ; ils le répandent aussi facilement qu'ils le gagnent. Aussi est-il rare de trouver du numéraire, quelques temps après les récoltes, dans les meilleures maisons.

On a dit que la mollesse était la mère de la volupté. Ce climat pousse, avec une même violence, vers l'une et vers l'autre, tous ceux qui l'habitent. De là, l'inconstance des hommes, et leur conversion fréquente vers les filles de couleur ; de là, les infidélités des femmes et le besoin de jouir qu'elles ne cessent en quelque sorte d'éprouver.

Les femmes, lors même qu'elles sont infidelles, ne laissent pas d'être jalouses, mais c'est parce qu'elles ne peuvent supporter l'idée d'une rivale. Elles sont moins portées à l'amour qu'au plaisir, et goûtent infiniment plus l'avantage d'être préférées, que le bonheur d'aimer ; aussi leur jalousie dégénère souvent en fureur.

L'âge de la puberté commence ordinairement à douze ou treize ans pour les filles, à quinze ou seize ans pour les garçons. Ceux-ci ne tardent pas à abuser des premiers sentimens de leur nouvelle existence, et en forçant la nature, en se pressant trop d'être hommes, ils se hâtent d'en perdre la vigueur et les facultés.

C'est entre quarante et cinquante ans que la

menstruation cesse chez les femmes, et avec elle l'aptitude à concevoir. C'est vers ce dernier âge que l'homme énervé devient inhabile à la reproduction de son semblable. Privé de cette surabondance de vie qui cherche à se répandre, il commence à sentir le joug de la vieillesse, et le besoin de ne plus exister que pour lui-même.

L'écoulement périodique des femmes est peu abondant, de courte durée, et souffre de fréquentes interruptions. C'est peut-être autant parce qu'elles mènent une vie trop sédentaire, que parce qu'elles perdent considérablement, ainsi que tous les corps animés, par les sueurs et la transpiration. Elles sont cependant assez fécondes, et la stérilité n'y est, pour ainsi dire, pas connue.

Il est d'observation que le nombre des garçons l'emporte sur celui des filles. Je ne citerai pas en preuve les recensemens de chaque année, mais j'en ai consulté un très-grand nombre, et on pourra à peu près juger des proportions à établir par celui-ci qui est de l'année précédente, et qui, embrassant toute la population actuelle, doit tenir lieu de plusieurs autres.

Hommes blancs. 468.	Femmes blanches. 322.	Garçons blancs. 303.	Filles blanches. 282.
Hommes de couleur. 244.	Femmes de couleur. 542.	Garçons de couleur. 443.	Filles de couleur. 431.
Hommes noirs. 3705.	Femmes noires. 5473.	Négrillons. 2324.	Négrites. 2188.

On remarque sans doute que, dans ce tableau, la supériorité en nombre cesse pour les hommes noirs et pour les hommes de couleurs ; mais il faut observer en même temps que c'est principalement sur ces deux classes que le fléau de la dépopulation s'est appesanti dans cette Colonie, durant le cours de notre révolution. Aussi l'inégalité se reproduit dans le même sens, dès qu'on passe à l'examen du nombre des garçons et du nombre des filles des mêmes races : j'appelle de ces derniers noms tout ce qui est au-dessous de 14 ans.

Les longues vies sont en général fort rares dans les Colonies ; c'est un fait dont il n'est pas nécessaire de donner les nombreuses raisons : il ne faut donc pas chercher même un seul centenaire dans toute l'étendue de Sainte-Lucie ; et c'est, si je ne me trompe, pour cette île principalement que le terme ordinaire de la vie doit être fixé vers la soixantième année de l'âge.

Une raison de cette abréviation singulière de la vie humaine à Sainte-Lucie, et une raison qui demande à être exposée, c'est le genre de nourriture auquel s'attachent les habitans ; ils pourraient choisir comme nous parmi des alimens très-sains. Quoique le bœuf, le mouton et la plupart des animaux que notre Continent leur a fourni aient dégénéré, on ne trouve rien de vicié dans leurs substances ; ils peuvent d'ailleurs se procurer aisément, dans le gibier qui peuple leurs forêts et leurs côtes, des mets aussi variés

que délicats. Je ne parle pas précisément du cochon-marron ni de l'agouty; je parle des nombreuses familles de ramiers, de tourterelles, de perdrix, d'ortolans (1), de grives, de perroquets.... de canards, de bécassines, de poules d'eau, de pluviers, de crabiers. . . . . Ils sont encore plus riches en poisson de mer et d'eau douce : le tazard, la bécune, le maquereau, la raie, la dorade, le perroquet de mer, le coffre, la lune, le poisson volant, le hareng, la sardine, l'anchois, le mulet, le brochet, le dormeur, le coulirou, le balaou, le goujon, le têtard, le titiri, ... la lamproie, l'anguille, ... la tortue, le homard, l'écrevisse, les crabes . . . . y surabondent. On y voit aussi, près des côtes, des baleines, des souffleurs, des requins, des espadons. . . . et sur la côte elle-même une étonnante multitude de coquillages; enfin, ils sont très-bien pourvus en fruits et en plantes potagères : j'en ai fait l'énumération. Comment se fait-il néanmoins qu'ils ne vivent en quelque sorte que de morue et de viandes salées? il semble même que ces mets n'aient pas assez de piquant pour exciter le jeu toujours languissant de leur estomac; ils les surchargent de piment et autres stimulans semblables; d'une autre part, ils préfèrent la

---

(1) Ces perdrix et ces ortolans sont différentes espèces de tourterelles. L'ortolan est très-petit; les perdrix sont grosses, et sont distinguées par les créoles en perdrix rouges, perdrix grises et perdrix à croissant.

farine de manioc qui est très-fade, ou des bananes bouillies, qui sont également insipides, au pain de froment le mieux fait et le plus savoureux.

Leurs nègres vivent beaucoup plus économiquement : ou on leur accorde un jour de la semaine pour cultiver la petite portion de terre qui doit fournir à tous leurs besoins, ou si l'habitant se charge de les nourrir, il ne leur fait distribuer qu'une petite mesure de farine de manioc, et un nombre très-déterminé de bananes. Ces malheureux ajoutent à ces alimens les crabes que le travail de la terre leur fait découvrir.

On juge d'avance que leur unique boisson est l'eau ; les colons au contraire ne font usage que de vin, de rhum, d'eau de genièvre . . . . et cet usage est poussé fort loin.

Leur manière de se loger répond assez à leur genre de vie. Les familles les plus aisées n'ont que des maisons de bois, ouvertes à toutes les impressions de l'air ; les classes inférieures ou serviles élèvent des branchages ou des roseaux au-dessus d'un sol, qui, n'étant pas immédiatement recouvert, est affecté d'une humidité constante.

Ce qui modère peut-être un peu les effets de ces nombreuses causes de maladies, c'est l'extrême propreté qui règne en général chez les colons : tous la soignent principalement sur leurs personnes, et leur luxe consiste presqu'en elle seule. On ne peut qu'applaudir à ce genre de luxe ; mais ne pourrait-on pas aussi introduire quelques réformes

dans

dans plusieurs de leurs usages manifestement abusifs et pernicieux ? Je l'ignore ; je sais seulement, et je suis très-convaincu qu'on tentera vainement à cet égard la voie de la persuasion.

On connaît les différences affectées à cette variété d'hommes appelés Nègres ou Noirs ; on connaît aussi celles qui accompagnent la dégradation ou le retour de la couleur dans les Hybrides ; je ne les retracerai pas ici ; j'observerai seulement que les uns et les autres, lorsqu'ils sont nés dans la Colonie, participent plus ou moins, tant au physique qu'au moral, aux caractères dont sont marqués les blancs-créoles.

J'observerai encore avoir vu deux familles caraibes ; l'une, au Choc, de Caraibes noirs ; l'autre, au Vieux-fort, de Caraibes rouges. Les noirs ne différaient des autres nègres, que par un peu plus de régularité dans les traits, et moins de profondeur dans la teinte. Je ne retrouvai dans les rouges que leurs cheveux noirs et lisses, leurs yeux gros et saillans, et leurs formes épaisses ; d'ailleurs, ils ressemblaient assez à des mulâtres.

Résumé général, et moyens à employer pour le rétablissement de la Colonie.

On a dû voir avec peine combien était faible la population de Sainte-Lucie, de cette Colonie précieuse que nous possédons depuis environ 150 ans. En 1790, elle était de 22,245 personnes,

parmi lesquelles on comptait 20,000 esclaves payant droit, ou parvenus à l'âge de travailler. On comptait à cette même époque 60 sucreries, — 515 cotonnerie, — 94 cacaoteries, — 200 caféteries, — 25 guildiveries, — 11 fours à chaux. On comptait 1,533 carrés de terre plantés en cannes, — 5,777 carrés plantés en coton, — 513 carrés en cacao et 971 en café. Il y avait de plus 2,600 carrés en vivres et 3,369 en savanes; il y avait enfin 980 chevaux ou jumens, — 704 mulets ou mules, — 77 ânes ou ânesses, — 2,824 bœufs ou vaches, — 6,182 brebis, moutons et chèvres, et 419 cochons. A ce détail opposons le tableau des plantations, des manufactures et des animaux de service actuellement existans.

Quarrés cultivés.	En Cannes. 916.	En Coton. 2330.	En Cacao. 282.	En café. 595.	En Vivres. 1114.	En Savanes. 1535.
Manufactures.	Sucreries. 45.	Cotonneries. 226.	Cacaoteries. 66.	Caféteries. 133.	Guildiveries. 18.	Fours à chaux. 13.
Animaux de service.	Chevaux et Jumens. 238.	Mulets et Mules. 578.	Anes, etc. 78.	Bœufs, etc. 1040.	Brebis, etc. 3187.	Cochons. 307.

Telle est la différence que le laps de 14 ans a introduite dans cette île; et qu'était-elle antérieurement à cette époque? n'est il pas étonnant qu'après un siècle et demi d'occupation, une terre excellente ne soit pas à moitié défrichée? Est-elle

donc inhabitable ? Mais le seul moyen de l'assainir est de la cultiver ; l'agriculture et la population se soutiennent réciproquement. C'est en cultivant qu'on abat les forêts, qu'on dessèche les terres, qu'on règle le cours des eaux, et qu'on purifie l'air. L'expérience a prouvé que le climat est aujourd'hui à Sainte-Lucie, malgré l'abandon auquel on la livre, ce qu'il est dans presque toutes les Antilles, dans celles même qui sont les plus florissantes. On est donc en droit d'espérer que celle-ci l'emporterait encore sur les autres, sous le rapport de la salubrité, si on la retirait de l'état de langueur dans lequel elle reste.

Les habitans sont très-disposés à faire de grands efforts ; les voisins et les étrangers ne cessent de tourner leurs regards vers cette contrée neuve et riche : il me paraît que c'est au gouvernement à encourager les uns et les autres. Je dis seulement, à encourager, car il ne s'agit d'y envoyer aucune espèce de secours.

Le gouvernement doit manifester, en mettant cette colonie dans un véritable état de défense, son intention de ne la plus laisser exposée à l'envahissement des puissances qui la convoitent. Elle n'a jusqu'à ce jour cessé d'appartenir à tous ceux qui ont voulu l'occuper et d'être un théâtre de dévastation et de pillage. On n'osera certainement pas à l'avenir étendre les travaux, tenter de nouveaux établissemens ou améliorer ceux qui existent, tant qu'on aura leur ruine à craindre. On

fera comme on a fait précédemment, on travaillera pour vivre.

Il doit en même temps l'affranchir de sa dépendance, la *livrer* à elle-même, au moins durant le cours de quelques années, et lui permettre de faire valoir de toutes ses forces ses ressources naturelles. Tant qu'elle n'aura pas son commerce libre et direct, qu'elle sera obligée de passer par les mains des commissionnaires étrangers, qu'elle ne pourra pas elle-même ouvrir tous ses ports à toutes les nations, elle continuera à échanger ses bonnes productions contre des marchandises de mauvaise qualité, et à perdre en frais de transport, de commission et de magasinage, tout le fruit de ses labeurs. Ecrasée sous le poids de ses dettes, elle manquera de tout ce qui pourrait concourir à son rétablissement : l'introduction des nègres, moyen fondamental d'une colonie; le défrichement des terres, source unique d'opulence, n'y auront point lieu; enfin, insuffisante à son entretien propre, elle sera bien plus éloignée de s'acquitter de ses obligations envers la métropole (1).

Si, au contraire, on met en usage ce double moyen, tout est fait pour son bonheur; j'en ai la garantie dans ce qui s'est déjà passé. La liberté

---

(1) Cet alinéa est emprunté d'un rapport fait par les administrateurs particuliers de Sainte-Lucie, aux administrateurs généraux de la Martinique et dépendances.

du commerce étend les vues du cultivateur, et la certitude de conserver une propriété la fait doublement chérir.

Ce que je crains seulement pour cette époque, c'est le retour des calamités qui ont toujours été la suite des grands défrichemens exécutés tout-à-coup et sans précautions. Ces défrichemens transportent à la surface de la terre des corps qui fermentaient sourdement dans son sein, et livrent à l'atmosphère leurs exhalaisons pernicieuses. Les premiers cultivateurs de toutes nos îles ont péri victimes de leur imprudence; ils eussent pu les rendre habitables et jouir du fruit de leurs travaux. Pour cultiver avec succès un terrain qui est depuis long-temps en friche, il suffit de ne le cultiver que par petites parties et dans la saison de l'année qui est la moins humide, d'y employer les ouvriers moins de temps chaque jour, et de fixer au-dessus du vent le lieu destiné à leur repos.

Telle est l'idée que j'ai conçue de Sainte-Lucie, de son sol, de son climat et de ses habitans : je ne puis avoir d'autre dessein, en rendant mes vues publiques, que de réveiller l'attention sur les grandes espérances que cette île m'a paru donner.

Terminé à Paris le 20 nivôse an XII.

OBSERVATIONS

ET RECHERCHES

SUR LES FIÈVRES

MALIGNES ET INSIDIEUSES

DES ANTILLES.

Austrinae constitutiones corpora dissolvunt.

Hipp. Aph. 17. *Sect.* III.

OBSERVATIONS
ET RECHERCHES SUR LES FIÈVRES MALIGNES ET INSIDIEUSES DES ANTILLES.

I.

Je suis arrivé dans les Antilles, après une navigation courte et heureuse, vers la fin du mois de fructidor an 10. J'étais parti de France avec les officiers généraux et les corps armés, envoyés par le gouvernement à la Martinique, à Sainte-Lucie et à Tabago, pour reprendre possession de ces îles, conformément au traité d'Amiens. Nous apprîmes, en débarquant à la Martinique, que plusieurs Français qui nous avaient précédé étaient morts ou atteints de la maladie vulgairement connue sous le nom de fièvre jaune; que depuis un mois, la constitution de l'air était devenue fort humide; qu'antérieurement à cette époque, elle avait été constamment d'une sécheresse extrême. Sainte-Lucie, où nous ne tardâmes pas à passer, nous offrit la même révolution dans l'état de l'atmosphère. On n'y observait toutefois aucune maladie régnante; les troupes Anglaises qui y résidaient depuis environ trois années, n'emportèrent, en

nous abandonnant l'île, que seize d'entr'eux affectés ou de dyssenterie, ou de fièvres intermittentes anciennes. Les habitans en général, jouissaient d'une santé aussi bonne que leur climat le permettait. Cet état de choses ne dura pas long-temps; nous n'avions conduit à Sainte-Lucie aucun malade; nos compatriotes qui avaient été frappés de la fièvre jaune, pendant la courte durée de notre séjour à la Martinique, y étaient restés; mais les mêmes causes morbifiques nous poursuivaient : nous étions Européens, nous arrivions dans les Antilles, nous y arrivions dans la saison la plus fâcheuse; nous devions donc, au moins la plupart, payer au climat le tribut qu'il a coutume d'imposer aux étrangers. En effet, nous vîmes bientôt éclater sur nous cette même fièvre jaune; sur nous et sur plusieurs habitans, des fièvres rémittentes ou intermittentes malignes, qui présentèrent quelques différences dans leurs rapports avec la constitution atmosphérique. La fièvre jaune débuta assez brusquement, les autres fièvres s'établirent peu-à-peu, après des pluies abondantes; la fièvre jaune perdit beaucoup de son intensité depuis le milieu du mois frimaire, les autres fièvres existaient encore dans toute leur vigueur trois mois après cette dernière époque; la fièvre jaune enfin ne paraissait s'accommoder que de la température chaude et humide, la température chaude ou fraîche, pourvu qu'elle fût humide, semblait également convenir aux autres fièvres.

Voilà très-sommairement quel a été le mode d'invasion de ces maladies, à la Martinique et à Sainte-Lucie, depuis la dernière reprise de ces îles. Voilà ce qu'on ne cesse d'observer dans toutes les îles Caraïbes, depuis qu'elles sont occupées par des Européens, lorsque des circonstances semblables y ont lieu; elles attaquent aujourd'hui ceux qui n'ont pas l'habitude du climat, avec une fureur presque égale à celle qu'elles ont déployé contre les premiers colons, elles sévissent même contre les descendans de ceux-ci, quand l'activité de leurs principes est plus vivement excitée.

Je donnerai mes observations sur les causes de ces maladies graves, sur leur marche, leur terminaison et la méthode qui m'a parue être la plus propre à les prévenir ou à les combattre. Je ferai ensuite quelques recherches sur leur nature, les différences qu'elles offrent et leur aptitude à se communiquer. Si mon travail repasse dans les lieux qui m'en ont fourni le sujet, il sera jugé par ceux à qui la pratique de l'art de guérir y est confiée, ils l'adopteront peut-être et confirmeront par leurs expériences réunies, ce que je n'ai pu établir que sur mon exercice particulier.

II.

La première et la plus cruelle de ces maladies est celle qu'on paraît être assez généralement convenu d'appeler fièvre jaune. Elle a reçu d'autres

noms, empruntés tantôt des sujets auxquels elle s'attache, tantôt des lieux où elle règne, tantôt enfin des principaux phénomènes qu'elle développe. De là les dénominations suivantes : *matelotte*, *maladie des Européens*, *mal de Siam*, *fièvre de la Barbade*, *tritéophie d'Amérique*, *tiphus du tropique*, *fièvre maligne des Indes occidentales*, *tiphus ictéroïde*, *fièvre putride rémittente jaune*, *fièvre ardente maligne*, *fièvre bilieuse maligne*, *fièvre gastritico-hépatique*, etc.

Quoique plusieurs d'entre les noms assignés à cette maladie paraissent la fixer dans le Nouveau-Monde, elle ne lui est pas tellement propre qu'on ne l'ait fréquemment observée dans l'ancien. On l'a vue en différens temps dans chacune de ses parties, en Europe, en Asie et en Afrique; en Afrique sur-tout, où la côte méridionale offre des localités et une température beaucoup plus en rapport avec les principales causes de son développement.

C'est du Brésil ou de Siam que la plupart la déclarèrent originaire, lorsqu'on commença à la distinguer des autres fièvres bilieuses, et à la ranger parmi les contagions. Les colons des Antilles accusèrent des vaisseaux dont les équipages furent malades pendant leur séjour ; les habitans de la Côte-Ferme accusèrent les insulaires qui les avaient fréquentés ; les villes de l'intérieur accusèrent les villes maritimes avec lesquelles elles avaient été en relation de commerce. C'est ainsi que l'Egypte

et le Levant ne cessent de se reprocher, l'une à l'autre, l'émission de la peste.

Il n'est plus douteux que les sources de la fièvre jaune dans les Antilles sont locales; je ne citerai pas les nombreuses époques auxquelles elle s'est développée spontanément ou indépendamment de toute communication suspecte; je dirai seulement qu'elle éclata tout à coup à la Martinique en l'an 10, à l'arrivée des Français qui nous précédèrent; qu'à la Martinique et à Sainte-Lucie, on ne s'en était pas aperçu depuis le dernier renouvellement de la garnison Anglaise; que dans toutes les îles elle n'attaque généralement que les étrangers, à l'époque, ou peu après l'époque de leur débarquement; que dans ces mêmes îles, elle n'atteint fortement les colons que lorsque des causes extraordinaires d'insalubrité s'y manifestent; enfin, que ses ravages sont toujours en raison de l'état des lieux, des modifications de l'air et des dispositions individuelles.

Ce sont là autant de faits qui ne peuvent être contestés, et auxquels il serait ridicule d'opposer les circonstances fortuites, où l'on a vu concourir le développement de la fièvre jaune, et l'arrivée d'un ou plusieurs navires. Quel est le lieu qui ne puisse se prévaloir d'un semblable accident? Si l'on suivait cette voie, pour remonter à l'origine de la fièvre jaune, on arriverait peut-être du pays le plus insalubre à celui qui l'est le moins; ce serait ce dernier qui aurait infecté

l'autre ; le mal serait parti des belles contrées de la zone tempérée pour se fixer, après de longs circuits, dans les marécages de la zone torride.

Je ne prétends point encore résoudre cette question tant agitée : la fièvre jaune est-elle, ou n'est-elle pas contagieuse ? je me la proposerai dans un autre paragraphe. Il me suffit d'établir ici que cette maladie n'a point été importée dans les Antilles, qu'elle y est indigène, ou plutôt, qu'on y trouve existantes toutes les causes de son développement, lorsqu'on les cherche de bonne foi.

III.

Il est indispensablement nécessaire de rappeler et d'appliquer aux Antilles en général, les notions que j'ai données sur le climat de Sainte-Lucie en particulier, dans l'essai topographique qui précède ces observations.

L'humidité et la chaleur réunies y règnent avec excès durant la plus grande partie de l'année : voilà la première cause de l'éruption de la fièvre jaune. Cette chaleur humide affecte tous les corps animés d'un relâchement, ou pour parler le langage du père de la médecine, d'une dissolution telle que l'action des membres et le jeu des organes, sont comme anéantis par ses premières impressions. Le colon qui a l'habitude de cette manière d'être, l'étranger faible dont la constitution se trouve en quelque rapport avec ce climat relâchant, ne

sont pas très-sensiblement offensés; mais celui qui arrive avec un tempérament dans lequel prédomine la vigueur, est tout à coup frappé et abattu ; sa tête est lourde, ses membres sont engourdis, il se plaint d'un mal-aise universel, les alimens séjournent trop dans son estomac ; il ne respire plus avec la même facilité, il bâille fréquemment, il *étouffe de chaleur ;* en même-temps des sueurs continuelles l'inondent, son coloris s'anime, son corps paraît acquérir de l'embonpoint, et son pouls se ramollit en se déployant.

La chaleur humide, élevée et soutenue à ce haut degré, a une action non moins puissante sur la plupart des substances inanimées ; elle les décompose, et de leur décomposition naissent autant de sources d'infection qui jaillissent dans l'atmosphère, et circulent avec elle dans tout ce qui est organisé pour les recevoir. La tête, la poitrine et les voies de la digestion sont de plus en plus affectées; au sentiment de poids qui chargeait la tête se joint la douleur, la poitrine est dans un état pénible d'oppression; le dégoût pour les alimens, des nausées fréquentes ou une diarrhée, ou le ténesme se manifestent; la surface cutanée elle-même est tellement irritée qu'elle se couvre de petites taches érysipélateuses qui font éprouver un picotement extrêmement importun. Ces nombreux effets, que je rapporte aux émanations putrides, sont beaucoup plus

marqués dans les lieux bas, où l'air est moins renouvelé ; et aux environs des amas d'eaux stagnantes, lors sur-tout qu'ils sont à demi épuisés. C'est toujours dans leur voisinage que la fièvre jaune porte ses coups les plus prompts et les plus redoutables.

Cette même chaleur s'altère, non-seulement du jour à la nuit, mais souvent d'heure en heure durant le cours d'une même journée, avec un refroidissement de l'atmosphère d'autant plus sensible qu'il survient plus hâtivement. Il est déterminé par le courant d'air impétueux qui précède immédiatement la chute de chaque ondée ; il est généralement ressenti avec plaisir, parce qu'il modère l'intensité de la chaleur ; il est cependant beaucoup plus dangereux que la vapeur froide et humide qui se déploie à l'entrée de la nuit, parce qu'il frappe brusquement, tandis que l'autre arrive par degrés. Sous l'influence de l'une ou de l'autre de ces causes, les sueurs cessent, les taches érysipélateuses disparaissent, l'embonpoint factice diminue, tous les accidens internes augmentent ; la fièvre enfin se prononce, et alors commence une maladie aiguë caractérisée. Heureux l'Européen que n'atteint pas la fièvre jaune essentielle dans une circonstance aussi critique, et qui se trouve préservé de son atteinte par le développement d'une affection moins grave.

Les causes générales de la fièvre jaune sont donc l'action du chaud humide qui domine pendant le

jour ;

jour ; l'opposition du frais humide qui règne pendant la nuit, les fréquens passages, dans le cours de la même journée, d'une chaleur suffocante à une fraîcheur vive ; ce sont les émanations des substances qui fermentent et se décomposent sur toute l'étendue du sol, les exhalaisons qu'un soleil ardent ne cesse de dégager d'une terre extrêmement fangeuse, les effluves d'une multitude de marais qui ne sont presque jamais, ni assez remplis d'eau, ni assez desséchés. Ce sont enfin le relâchement de la fibre augmenté par une transpiration excessive, l'engorgement des organes les plus nobles, aggravé par le refoulement des sueurs, l'infection portée dans tous les systèmes par des gaz septiques dont l'atmosphère entière est le véhicule.

Les principales causes particulières, celles qui secondent le plus puissamment l'action des causes générales, sont le mal-vêtir, la mal-propreté, le défaut d'exercice, les fatigues soutenues, de mauvais alimens, l'abus des boissons raffraîchissantes, les excès en vin ou en liqueurs spiritueuses, le fréquent usage des plaisirs de Vénus, les vives passions de l'ame, une trop forte appréhension de la maladie, un état de turgescence humorale négligé, etc.

Une seule de ces causes bien ressentie a, pour l'ordinaire, des effets terribles sur les Européens arrivans ; que ne doivent-ils donc pas éprouver quand ils ont l'imprudence de les réunir, ou d'ap-

peler sur eux l'influence de plusieurs? En général, les matelots durant toute la traversée portent leurs plus mauvais vêtemens, tantôt mouillés, tantôt secs; ils fatiguent beaucoup, ils boivent de la très-mauvaise eau, ils ne se nourrissent le plus souvent que de substances salées ou gâtées. Au contraire, dès qu'ils peuvent quitter leurs bords, on les voit, pour se dédommager, se livrer avec un égal abandon, au vin, aux liqueurs, à la bonne chère, aux femmes et à l'inaction. Le genre de vie qu'ils ont mené avant leur débarquement pouvait seul les prédisposer à la fièvre jaune; comment se pourrait-il qu'un contraste aussi brusque et aussi entier ne déterminât pas son invasion? aussi n'est-il point de bâtiment qui ne fasse de très-grandes pertes en hommes, quelque courte que soit la durée de son séjour dans les Antilles, et c'est toujours sur ceux de cette classe que la mort s'acharne. On a donné à la fièvre jaune le nom de matelotte; que les matelots se comportent différemment, et leur nom cessera d'être attaché à l'un des plus terribles fléaux. Les excès en boissons fortes, en jouissances physiques, en alimens et en voluptés, ne corrigent pas les vices d'un mauvais genre de vie antérieur, ils l'aggravent. L'effet le plus sûr de tous les excitans, lorsqu'ils sont pris sans mesure, est d'user, d'affaiblir, d'ajouter aux effets de la privation à laquelle on les oppose. Ce n'est pas aux matelots que j'adresse ces réflexions, c'est à leurs capitaines; c'est à

ceux-ci que je demande une surveillance plus exacte sur la tenue et la conduite de ces hommes sans entendement et sans raison. Ils ne cessent de dire qu'ils sont *rois sur leurs bords*, qu'ils se montrent, au moins à cet égard, les pères de leur peuple.

D'autres, ceux-ci appartiennent à la classe des passagers, après avoir oui parler chaque jour et plusieurs fois dans le même jour, de la fièvre jaune à laquelle ils vont être exposés, du petit nombre d'étrangers qu'elle épargne, d'une multitude étonnante de remèdes qu'on célèbre à l'envi, ne différent point, dès qu'ils touchent la terre, à se faire saigner, à se purger, à se mettre à l'usage des bains, des tisanes, des tempérans; à se médicamenter, en un mot, comme si déjà ils avaient été atteints par l'une des fièvres humorales les plus ardentes. C'est ainsi qu'avec des précautions ridicules et abusives ils hâtent l'approche d'un mal qu'ils voulaient éloigner ou prévenir. Le sentiment de frayeur dont ils sont pénétrés, et qui leur prescrit si rigoureusement l'accumulation de tous ces moyens, agit dans le même sens sur eux; il augmente, par la nature et la force de ses impressions, la faiblesse que déterminent déjà si puissamment, et l'action du climat et les vices du régime.

Il faut sans doute être sage et tempérant, surtout dans les pays chauds; mais il ne faut pas dans la seule vue de conserver sa santé, se traiter

comme si on était réellement malade ; c'est outrager la *nature* et lui faire violence ; c'est au moins se défier, ou de ses lumières, ou de ses ressources ; elle s'aperçoit toujours assez tôt des désordres qui s'établissent dans notre économie, et quand elle les aperçoit, elle ne tarde pas à nous en avertir : elle fait plus très-souvent, elle les répare avant même que nous les ayons soupçonnés.

Ce que la prudence et la raison conseillent à ceux qui arrivent dans les Antilles, c'est d'élire un domicile bien situé, plutôt sur une morne que dans un fonds, loin des terrains fangeux et des eaux stagnantes; c'est de se vêtir chaudement, avec du drap ou autres étoffes de laine, pour se mettre à l'abri des inégalités de la température. Un exercice modéré est nécessaire, mais on doit s'abstenir de toute promenade avant le lever du soleil, après son coucher, et dans le milieu de sa course. Il ne faut pas dans les commencemens, manger en grande quantité des fruits crus, même mûrs. L'usage des viandes tempéré par celui des végétaux cuits, est salutaire. Un peu de vin, point de liqueurs, beaucoup de gaieté, nulle crainte de la maladie.

Je conseille aux Européens arrivans, de ne pas imiter les colons dans l'usage immodéré du thé, et des boissons théiformes que les Anglais ont si généralement répandu : qu'ils réforment le moins possible leur genre de vie habituel, à moins qu'il ne soit manifestement déréglé ou défectueux. L'eau

et le vin, ou plutôt l'eau vineuse, est la préparation la plus convenable pour soulager la soif, qui, sous ce ciel ardent, tourmente fréquemment entre les repas.

Les Européens ne sauraient trop soigner la propreté de leurs personnes et celle de leurs maisons. Ils peuvent se modeler en cela sur la plupart des habitans aisés ; mais au lieu de permettre qu'on inonde leurs appartemens, pour les nettoyer, ils ordonneront qu'on les balaye, après les avoir frottés avec du sable très-sec.

Il est presque indispensable qu'ils adoptent l'usage de purifier chaque jour toutes les pièces qu'ils occupent, avec une légère fumigation d'acide muriatique, dégagé par la combinaison de l'acide sulphurique, avec le muriate de soude, (sel marin) ou au moins, qu'ils les parfument avec la vapeur du soufre en combustion. On observe que les Européens qui habitent à Sainte-Lucie le quartier de la Soufrière, dans lequel se répandent les émanations de la Soufrière, proprement dite, sont rarement atteints de la fièvre jaune, et des autres maladies auxquelles leurs compatriotes sont exposés.

Durant le jour, quand le ciel sera pur et le soleil sans nuages, ils feront circuler l'air libre du dehors dans toute l'étendue de leur domicile; ils le tiendront parfaitement clos pendant la nuit, ou durant les intervalles de la journée, marqués par la pluie et le trouble de l'atmos-

phère. Il serait encore à désirer que chacun d'eux allumât le soir, un peu de feu, dans l'appartement destiné au repos nocturne (1).

Voilà à peu près en quoi doivent consister toutes les précautions à prendre individuellement pour se conserver en santé. Si elle s'altère, je ne dis pas notablement, mais si l'on éprouve quelque mal-aise insolite, il doit le plus souvent suffire de se prescrire une diète légère. Dans les cas où le mal-aise se soutiendrait, les personnes d'un tempérament bilieux peuvent se mettre à l'usage d'une limonade avec la crême de tartre ou les tamarins; et ceux d'une constitution lâche feront leur eau vineuse avec du vin de kina et du sirop.

Si l'indisposition augmente, il faut sans doute recourir à des moyens plus directs; mais il peut être également nuisible de livrer leur choix au hasard, ou de s'en tenir au traitement banal et aveugles des créoles. J'invite donc tous ceux qui mettent quelque intérêt à la conservation de leurs jours, à se défier des conseils de la multitude, et à s'abandonner sans délai à la direction d'un homme de l'art instruit.

J'ai cru devoir tracer ici ce plan de conduite pour le mettre en plus grande opposition avec les abus existans. C'est par cette même raison que j'indique aussitôt après, la saison que la

(1) Voyez les moyens préservatifs indiqués dans la première partie, pages 111 et 116.

fièvre jaune se plaît à occuper et les sujets qu'elle affecte de préférence. Après avoir bien reconnu les causes qui y préparent, les auspices sous lesquelles elle naît, et les dispositions qu'elle exige, on sentira mieux, je pense, la nécessité de suivre les règles que je propose.

I V.

La fièvre jaune se montre en toute saison dans les Antilles ; il n'est aucun temps de l'année où elle ne puisse attaquer, où elle n'attaque en effet des Européens qui paraissent pour la première fois sur ce théâtre de ses fureurs. Mais l'époque où elle règne véritablement, où elle n'épargne presque aucun étranger, où elle frappe avec moins de ménagement tous ceux qu'elle atteint, est celle que les habitans des colonies occidentales ont coutume de désigner sous le nom d'hivernage.

J'ai fait observer dans le mémoire précédent (1), que cette saison très-chaude, composée des mois thermidor, fructidor, vendémiaire et brumaire, est sur-tout remarquable par la fréquence de la pluie. Je suppose ici qu'elle retient la constitution qui lui est propre ; et je répète que c'est précisément avec ce long règne de chaleur hu-

(1) Page 298 de la deuxième partie, sous ce titre particulier : *Ordre des saisons*, etc.

mide, avec la durée de cette température pourrissante, que concourt l'établissement de la fièvre jaune. On nous annonçait, pendant mon séjour à Sainte-Lucie, comme le résultat d'une observation sûre, que les orages en renouvelant l'atmosphère, que les pluies en lavant la surface du sol, modéraient au moins l'intensité de la maladie. Vaines prédictions! les orages éclataient, les pluies tombaient, et la maladie se soutenait avec son même caractère de gravité. Que pouvaient sur elle, des pluies qui ne survenaient que par intervalles, des vents qui ne faisaient que passer, des orages que nous envoyaient le sud et l'ouest? c'est en effet de ces régions qu'ils ont coutume de partir. Nous ne vîmes donc la fièvre se rallentir qu'aux approches du printemps, lorsqu'une nouvelle constitution s'introduisit dans l'atmosphère. Le frais humide enraya d'abord ses progrès; la chaleur sèche qui se prononça ensuite la fit presque absolument disparaître.

La fièvre jaune ne règne cependant point, même durant la saison automnale, dans les lieux qui ne sont pas soumis aux mêmes causes d'insalubrité; c'est-à-dire, où la chaleur humide ne trouve aucune substance putrescible qu'elle puisse dissoudre et répandre dans l'atmosphère environnante. Je n'ai vu aucun des Français arrivés avec nous, la contracter dans le Gros-îlet, situé vis-à-vis le bourg du même nom. Cet îlet, ainsi appelé parce

qu'il est un peu plus étendu et un peu plus élevé que les autres, offrait un asyle assuré contre elle. Chaque mois on renouvelait la portion de troupes qui y faisait le service militaire, chaque mois cette portion revenait saine et intacte. Nous n'avons pas, seuls, fait cette observation ; elle nous avait été transmise par les habitans de Sainte-Lucie, comme un fait annuellement constaté. Je trouve la raison du privilége de salubrité qu'elle atteste appartenir à ce fragment de terrein, dans l'inclinaison du plan de chacune de ses faces qui ne permet point aux eaux pluviales d'y séjourner, dans la nature de son sol rocailleux qui cède aussitôt l'humidité reçue, enfin dans la dénudation de sa surface : cette terre n'est pas absolument stérile, mais elle ne porte presque rien qui puisse être un sujet de décomposition.

L'île de Sainte-Lucie, au contraire, est surtout dans cette saison, extrêmement fangeuse; un grand nombre de rivières la parcourent irrégulièrement, plusieurs de ses points existent en marais, tout ce qui n'est pas soigné par la culture est chargé d'une végétation qui naît, vit et meurt, avec une quantité extraordinaire d'insectes, de reptiles et de crustacées, auxquels elle fournit un refuge, des moyens d'existence et la facilité de se reproduire. Les Anglais avaient fort bien senti la nécessité de faire enlever avant sa chute ce surcroît de productions. Non-seulement ils prévenaient ainsi la dissolution qui

s'en empare, mais ils se débarrassaient des animaux incommodes qui y affluent, et ils accéléraient la dessication du sol en l'exposant nu à l'action immédiate du soleil. Nos administrateurs Français n'ont pu continuer leur ouvrage, parce qu'ils n'avaient pas les mêmes moyens.

Il est rare que la fièvre jaune attaque les nouveaux débarqués dans les deux autres saisons, à moins qu'il y ait quelque anomalie dans ces saisons elles-mêmes, et qu'elles usurpent les attributs de la précédente, ce qui est également rare. Nous reçûmes à Sainte-Lucie, sur la fin du printemps, un demi-bataillon de la 107me demi-brigade de ligne qui venait de France; la plupart des militaires qui le composaient payèrent leur tribut, mais très-peu le payèrent dans la forme ordinaire. Dans le milieu de l'été, nous eûmes des pluies abondantes pendant quinze jours consécutifs; déjà la fièvre jaune reparaissait, et elle choisissait indistinctement parmi ceux qui étaient arrivés les derniers, et parmi ceux qu'elle avait paru ne pas apercevoir durant le cours de l'automne précédente. Ce fut alors seulement, que le demi-bataillon dont je viens de parler, vit quelques-uns de ses membres en être affectés.

Avant cette dernière époque, un lieutenant d'artillerie, C. F., jeune homme actif, qui donnait les plus grandes espérances, en fut tout-à-coup mortellement frappé, après avoir passé deux jours dans la partie basse d'une forêt épaisse pour

y désigner et faire abattre les bois nécessaires à son service. Deux des ouvriers qu'il employait furent également malades. Cependant la saison était belle et régulière ; cependant ces trois Européens étaient parvenus à leur septième mois de séjour dans les Antilles ; ils avaient trouvé dans l'intérieur de la forêt ce concours de chaleur, d'humidité et de putréfaction qu'un nouveau ciel avait banni des portions de l'île plus découvertes. D'autres trouvaient la réunion de ces causes, dans les temps les plus heureux, aux environs des Marigots qu'ils avaient l'imprudence de fréquenter : il n'est donc pas toujours nécessaire, pour qu'elle imprime sur tel ou tel autre individu le caractère qui lui est propre, que la constitution générale soit en rapport avec elle : il suffit qu'une circonstance de localité la provoque. Dans le premier cas, elle sévit contre la multitude ; dans les autres, elle n'atteint que le particulier ; elle se montre toutes les fois qu'elle est excitée, et ses progrès sont en raison de l'étendue ou de l'activité de ses causes.

J'ai dit que la fièvre jaune attaquait principalement les Européens qui arrivaient pour la première fois dans les Antilles : en lisant mes réflexions sur les accidens généraux et particuliers qui l'excitent, ou la produisent, on a dû pressentir les raisons de la préférence qu'elle leur donne.

Elle attaque aussi ceux qui y font un second

voyage, lorsque l'intervalle qui s'est écoulé entre l'un et l'autre a été prolongé. J'ai rencontré un cas fort grave dans un sous-inspecteur de la marine qui avait demeuré long-temps à Saint-Domingue, qui comptait beaucoup sur l'avantage d'être acclimaté, qui néanmoins fut saisi, après quelques excès, vers la fin du troisième mois de son séjour à Sainte-Lucie. Je note à dessein la circonstance à laquelle succéda l'invasion de sa maladie, parce que j'ai dans le même temps connu plusieurs autres personnes qui sont revenues dans les Antilles, ou impunément, ou sans accident bien notable, quoique la durée de leur absence eût été au moins aussi longue.

Les Colons eux-mêmes, lorsque la saison de l'hivernage est extraordinairement fâcheuse, et plutôt encore, lorsque dans cette saison ils passent de leur île natale dans une autre moins saine, sont exposés au même degré d'infection que les Européens arrivans. Les déplacemens que les agitations de notre révolution naissante ont occasioné, donnèrent lieu à plusieurs observations semblables (1).

Je n'ai vu aucun noir créole ou étranger en être atteint, et si j'en crois le rapport unanime,

---

(1) Les mulâtres, ou gens de couleur, la contractent, dit-on, encore moins facilement que les blancs créoles. Je ne puis citer que ce rapport vague, parce que je n'ai aucune observation sûre.

cette variété d'hommes ne s'en ressent presque jamais. Ils sont en compensation presque tous affectés, peu après leur débarquement, en quelque saison qu'ils arrivent, d'un accablement profond avec engourdissement des membres, tuméfaction du ventre, bouffissure de la face, somnolence habituelle, perte d'appétit, pesanteur dans toute l'étendue de la région épigastrique, et fièvre lente. Cet état d'obstruction avec dégénération scorbutique, connu dans le pays sous le nom de mal d'estomac, en enlève un très-grand nombre (1).

Je reviens aux Européens qui sont les principaux sujets de la fièvre jaune. Elle distingue soigneusement parmi eux 1.°, ceux qui s'exposent à l'influence des causes énoncées dans le paragraphe III (2); 2.° les hommes; 3.° les adultes vigoureux; 4.° ceux qui sont nés dans des parties septentrionales. Non-seulement elle attaque de préférence ces quatre classes, mais elle s'acharne sur chacune d'elles, quand elle ne les immole pas. Les femmes, les enfans, les vieillards, les personnes d'une constitution plus délicate et les habitans du midi, n'en sont pas toujours exempts; nous en avons vu succomber

---

(1) Cet état est manifestement une fièvre jaune chronique. Les nègres transportés dans les Antilles, ne conçoivent que d'une manière lente la plupart des autres maladies aiguës.

(2) Pag. 332 et suiv.

un trop grand nombre, et dans ce nombre nous avons compté des victimes trop chères pour promettre l'inviolabilité à aucun arrivant de quelque âge, de quelque sexe, de quelque tempérament et de quelque contrée Européenne qu'il soit; mais il est constant que ceux-ci, en général, offrent beaucoup plus d'exceptions, et que la majeure partie de ceux qui ne sont pas exceptés par la maladie, le sont au moins par la mort. Je dois laisser cet espoir aux hommes, aux adultes vigoureux, et aux originaires des pays froids qui mènent, loin des sources de l'infection, une vie sobre, réglée et exempte des passions tristes. C'est, je ne doute pas, à ces précautions seules que le chef de bataillon *Noguès*, frère du général de ce nom, a dû la conservation de sa santé. Je le cite, parce qu'il était l'un des plus robustes, l'un de ceux qui par sa constitution avait le plus à craindre; les grands coups tombent sur les débauchés, les immunités sont accordées à la sagesse.

Ceux qui ont déjà soutenu les assauts de cette maladie la contractent rarement de nouveau, au moins à un haut degré de violence; ils sont, pour me servir de l'expression en usage dans les colonies, créolisés : c'est-à-dire, qu'une première atteinte les rend moins sensibles à l'impression des causes générales et les constitue créoles. Soit donc que leurs solides aient été amenés à un état de relâchement convenable, soit que leurs hu-

meurs aient subi toute l'altération qu'elles devaient éprouver sous ce climat (1), soit aussi que l'action des miasmes sur les élémens de la vie organique ne puisse être également ressentie plusieurs fois, ils deviennent, sous ce rapport, aussi réfractaires que les créoles eux-mêmes.

Il est deux autres maladies qui produisent le même effet : ce sont les fièvres rémittentes et les fièvres intermittentes malignes (2), elles peuvent reparaître successivement, ou tour à tour, chez le même sujet, mais elles le préservent de la fièvre jaune proprement dite. Nulle autre ne laisse après elle cette ressource ; on ne doit pas plus l'attendre d'une fièvre simple ou composée, avec rémission ou intermission, mais d'un caractère différent, que d'un catarre ou d'une dyssenterie. Quand je ferai connaître cette espèce maligne ou pernicieuse, on sera moins surpris de la voir s'opposer à l'invasion de l'autre; on jugera peut être avec moi, qu'elle ne la prévient ainsi que parce qu'elle tient aux mêmes causes, et affecte essentiellement de la même manière.

---

(1) Cette altération consiste peut-être dans une plus grande quantité d'hydrogène que doit supporter l'économie animale.

(2) Je parle le langage ordinaire, pour être mieux entendu; mais je m'expliquerai sur la nature de ces fièvres dans le dernier paragraphe de ce mémoire.

Enfin, on s'acclimate dans les colonies par le séjour qu'on y fait. L'habitude du climat donne le même privilége que la naissance, et pour acquérir cette habitude, un intervalle assez court suffit. Celui qui a été assez heureux pour se conserver sain durant la première année, n'a à redouter que les maux communs, dans le cours des suivantes. Celui même qui arrive immédiatement après la saison automnale, dans les commencemens du printemps qui lui succède, s'acclimate assez, depuis cette époque jusqu'à l'autre automne, pour pouvoir fournir cette carrière critique, je ne dis pas sans aucun danger, mais avec l'espérance bien fondée du triomphe.

Puissent ces détails engager les Européens, que leurs intérêts appellent dans cette partie du nouveau monde, à mieux régler à l'avenir le temps de leur départ! Plusieurs en le réglant ainsi, pourraient terminer leurs affaires et quitter les colonies avant le retour de la mauvaise saison. Puissent ces détails être connus du gouvernement, et lui indiquer, lorsqu'il lui sera permis d'avoir égard à cette considération, le moment le plus favorable aux expéditions qu'il fait dans les Indes occidentales, ou au renouvellement des corps militaires qu'il y entretient pour la sureté du commerce.

V.

La fièvre jaune a coutume de s'annoncer avant de s'établir. Elle s'annonce par cette lassitude, cette pesanteur de tête, cette gêne à respirer, cet embarras de la région épigastrique, et surtout par les fausses apparences d'embonpoint, et de surabondance de vie dont j'ai parlé dans le paragraphe III (1). J'ai noté dans ce même paragraphe la marche que ces accidens suivaient, dès le moment où ils paraissaient, jusqu'à l'époque où la fièvre se prononçant, la maladie s'établit et prend une forme déterminée.

Quelquefois cependant elle éclate inopinément et sans aucun signe précurseur. J'ai vu un sous-lieutenant de la 82.e de ligne, qui commandait le détachement en station à la Soufrière, être foudroyé, si je puis m'exprimer ainsi, dans le milieu d'un repas qu'il donnait à ses amis. Il passa comme l'éclair, de la santé à l'agonie, et de la table au tombeau. L'invasion, l'état et la terminaison de sa maladie, eurent précipitamment lieu dans le court intervalle de dix-huit heures. Il est à observer qu'il fut tout-à-coup saisi, en recevant contre son attente et pendant le festin, la nouvelle d'un empêchement absolu au mariage qu'il était sur le point de contracter.

---

(1) Page 332.

J'ai vu, à la Martinique, peu de jours après mon débarquement dans cette île, le nouveau chirurgien-major de l'hôpital du fort de France, recevoir chez moi des complimens sur le brillant état de sa santé, s'en féliciter lui-même, et néanmoins être frappé quelques heures après; il ne survécut que deux jours et demi. J'ai vu enfin, le chef du 3.e bataillon de la 82.e L. G, s'étonner, en déjeûnant avec son épouse et plusieurs officiers de son corps, dans sa maison sur le Morne-Fortuné, de ce que le climat des Antilles, si pernicieux pour le plus grand nombre, n'avait jusqu'à ce jour fait sur lui que des impressions favorables; il remarquait en effet, qu'il n'avait éprouvé aucune sorte d'indisposition depuis l'instant de son arrivée, qui datait d'environ trois mois; et ce qui le frappait davantage, c'est que, depuis cet instant, il n'était plus sujet aux violentes migraines qui le tourmentaient si cruellement en Europe deux fois chaque mois : je fus de nouveau appelé chez lui le même jour, entre une et deux heures, et il mourut le lendemain à neuf heures du soir; voilà les trois seuls cas d'exception que j'ai rencontré.

Les symptômes avant-coureurs de la fièvre jaune ne l'amènent pas toujours après eux; ils se soutiennent plus ou moins long-temps, leur durée est en général de un à huit jours; plus ils se soutiennent, plus il est à espérer que la maladie avortera; ils se répètent quelquefois après

leur disparition : je les ai reconnus deux fois chez le commandant *Noguès*, et deux fois ils ont été dissipés sans accident consécutif.

Le plus ordinairement la fièvre survient, et avec elle, commence un nouvel ordre de choses.

Un frisson court et léger se répand sur toute l'habitude du corps, la tête est extrêmement douloureuse au-dessus des yeux, derrière les orbites et vers les tempes ; la face pâlit subitement, la vue se trouble, l'estomac se soulève, tous les membres sont rompus et les mollets sont déchirés ; en même-temps les battemens du pouls sont petits, faibles et pressés ; la peau est sèche et la langue blanchâtre.

Le premier état manque encore quelquefois, et la maladie débute par un assoupissement profond, avec stupeur et abattement de toutes les forces.

Une chaleur vive, une ardeur dévorante succède bientôt à l'une ou à l'autre de ces deux modes d'invasion : elle se déploie sur tout le tronc, mais plus particulièrement dans l'intérieur de la poitrine ; les extrémités inférieures ne s'en ressentent que fort peu ou même point. Sous l'empire de cette chaleur le mal de tête s'étend jusqu'à l'occiput, les yeux et la face se colorent de nouveau, la soif se prononce, la respiration s'embarrasse, les anxiétés de la région cardiaque augmentent, les vomissemens surviennent, une douleur également forte se fixe sous les fausses

côtes droites et dans les deux régions lombaires; enfin, le pouls, en conservant sa vitesse, gagne en dureté et en irrégularité; ce nouvel état qui dure d'un à cinq jours, constitue la première période de la maladie. Comme il importe extrêmement de le bien reconnaître, on me permettra de revenir sur la plupart des phénomènes qu'il développe.

La chaleur est excessive, elle livre le malade à une agitation qui ne peut se rendre, il fait les plus grands efforts pour la chasser au-dehors; et en effet, si l'on présente le revers de la main au-devant de sa bouche, on sent que toutes les bouffées d'air qui en sortent sont brûlantes; si on la repose sur son tronc, elle est aussitôt affectée d'une impression qui se compose d'ardeur et d'agacement. Cette chaleur est d'autant plus fatigante que la peau reste plus sèche, ce qui a ordinairement lieu depuis la dernière partie de la nuit, jusqu'au milieu de la matinée. Pendant les autres divisions du jour, elle est ordinairement modérée par une douce moiteur, ou par une sueur fine qui s'accompagne d'une espèce d'amendement dans les autres symptômes. J'ai toujours observé que cet amendement était illusoire, et je redoutais la sueur qui s'établissait ainsi.

Le coloris de la face est violet, celui des lèvres est brun; on croirait voir, sur le blanc sale de la cornée opaque, un treillis rouge étendu et

saillant. Quand la peau est aride, la langue et les yeux sont secs; quand elle s'humecte, les yeux se mouillent de quelques larmes, et la langue paraît s'assouplir; la langue a coutume de présenter deux bords très-rouges qui limitent et font ressortir une large et épaisse tache d'un blanc jaunâtre.

La soif est inextinguible; une toux vive a lieu par accès; hors le temps de ces accès, la respiration est courte, fréquente et entrecoupée de soupirs; la voix est enrouée.

La région épigastrique se tend à mesure qu'elle devient plus douloureuse; il y a une rénitence bien marquée sous le bord inférieur des fausses côtes droites, les régions lombaires et l'hypogastre ne supportent pas le toucher; enfin, l'abdomen entier s'empâte et devient souffrant.

Les vomissemens ne s'effectuent qu'après des efforts violens et réitérés; ils sont moins pénibles et plus fréquens quand les malades s'inondent de boissons, pour tempérer la soif qui les dévore; ils paraissent le plus souvent dès le second jour, avec le retour de l'aridité à la peau; les premiers n'entraînent au-dehors qu'une surcharge d'eau et de mucosités, le produit des autres s'épaissit en se colorant, il devient jaune ou verdâtre.

On ne trouve rien de constant dans les autres évacuations: les urines sont tantôt claires et rares, tantôt colorées et plus abondantes, tantôt rares et épaisses, tantôt abondantes et limpides; quelques-uns sont constipés, plusieurs ont un cours de

ventre, ou bilieux, ou sanguinolent; d'autrefois les selles présentent un fluide roux et trouble, si ressemblant à celui des urines que l'œil distingue avec peine ces deux excrétions comparées; dans le plus grand nombre cependant, les urines d'un jaune-brun qui paraît se renforcer de plus en plus ne coulent pas librement, et les déjections par l'anus liquides, noirâtres, fréquentes, répandent une fétidité insupportable. Les urines libres et épaisses, une diarrhée modérée et bilieuse permettent seules d'espérer une terminaison avantageuse; mais alors le vomissement n'a pas eu lieu, ou a été faible; l'ictère n'a pas encore paru, et la durée de la première période se prolonge jusqu'au cinquième jour.

On juge que la maladie entre dans sa seconde période, quand cette vive irritation commence à se calmer. Le pouls est toujours vîte, petit et inégal, mais il frappe moins durement; alors la matière des vomissemens est tachée de sang, elle se rembrunit de plus en plus; elle noircit enfin, ou plutôt elle offre un composé noir et vert ayant la consistance de la lie du vin, exhalant une odeur ammoniacale, et excoriant toutes les surfaces qu'il parcourt.

Les selles et les urines subissent des changemens analogues; ou les urines se suppriment, tandis que les selles augmentent et s'échappent involontairement, ou les selles cessent absolument.

En même temps, les yeux, le visage, toute

la surface cutanée perdent leur premier coloris : celui-ci se résout en un jaune quelquefois uniforme, d'autrefois altéré, ou par de petites taches d'un rouge brun, ou par de vastes échymoses semblables à des meurtrissures.

Le sang ne s'extravase pas seulement ainsi dans le tissu cellulaire, il s'échappe fréquemment avec une couleur très-noire, par la bouche, les narines, l'anus et le vagin.

Ces phénomènes en provoquent d'autres encore plus sinistres : la langue se dessèche, se gerce et se contracte ; le cerveau s'embarrasse ; l'action du cœur est de plus en plus interrompue ; les poumons s'affaissent ; les défaillances surviennent ; les hoquets se multiplient ; des mouvemens convulsifs agitent tous les muscles ; les extrémités se roidissent et se glacent ; le corps entier infecte et le malade meurt.

Autant les victimes de la fièvre jaune ont été agitées pendant la première période, autant elles sont accablées pendant la seconde ; elles n'étaient soutenues que par une irritation excessive ; dès que celle-ci tombe, elles tombent avec elle et sont anéanties. Le sentiment des malades s'éteint avec leurs forces ; ils ne se plaignent plus, ou ils se plaignent faiblement des grandes douleurs qu'ils rapportaient à différens points de l'abdomen, ils achèvent leur course sans s'en apercevoir : un assoupissement continuel, ou un délire obscur,

ou le calme de l'insensibilité les occupent jusqu'à leur dernière heure.

La fièvre jaune ne porte pas toujours des coups aussi fâcheux, elle offre, comme toutes les maladies, des différences d'intensité et de terminaison, selon la constitution des sujets qu'elle attaque et leurs rapports, soit avec elle, soit avec les circonstances qui favorisent son développement. J'ai voulu la peindre ici avec tous ses traits de difformité, telle qu'elle se rencontre lorsqu'elle est éminemment aiguë; on l'a vu marchant d'un pas continu et accéléré, redoublant d'efforts pour arriver plutôt à son but de destruction, et tuant en effet, ou le troisième, ou le cinquième, ou le septième jour.

Quand la durée de la première période se prolonge, la seconde s'établit plus lentement, les rémissions sont plus distinctes, les accidens décidément meurtriers, manquent ou peuvent être prévenus. Qu'on ne s'y trompe point, c'est dans le premier des deux stades que se juge la maladie; ce qui se passe dans le second, résulte nécessairement de ce qui a eu lieu dans l'antérieur; l'ensemble des signes qui constatent une dissolution achevée, a été introduit par la réunion des phénomènes qui la déclaraient imminente en la préparant.

Dans les cas moins graves, l'invasion de la maladie n'est point brusque, son état se soutient

au moins jusqu'au cinquième jour ; son déclin est gradué, sa terminaison ne s'effectue que dans le second septenaire.

La sensibilité est moins irritée dans le principe, la motilité animale reste plus entière dans le second temps, l'ordre des fonctions organiques n'est que gêné durant tout le cours de la maladie.

Les excrétions naturelles sont altérées, mais elles se soutiennent; les vomissemens, au contraire, sont rares, et on reconnaît la nature de l'humeur qu'ils chassent au-dehors ; enfin, la suffusion ictérique est plus tardive, moins prononcée et plus uniforme.

La jaunisse ne m'a jamais paru être une solution réelle de la maladie ; je la regarde comme le moyen nécessaire par lequel se termine l'un des symptômes. Elle annonce, ainsi que dans les échymoses, la résolution du sang qui a transsudé, ou s'est épanché dans le tissu cellulaire. Lorsqu'elle paraît dès le premier ou le second jour, elle indique une dégénération scorbutique qui est d'un augure d'autant plus fâcheux qu'elle s'est opérée plus rapidement.

Au reste, la jaunisse n'est pas inséparable de cette espèce de fièvre; c'est l'un des phénomènes qui la caractérise le plus souvent, mais qui manque quelquefois ; d'autres fois il n'affecte que les yeux, ou avec les yeux une partie du corps circonscrite, telle que la face ou le col. C'est toujours par la tête qu'elle commence ; de là elle se

répand sur la poitrine, le bas-ventre et les extrémités, tant supérieures qu'inférieures.

Les vraies crises se font ordinairement par des sueurs douces et égales qui surviennent avec soulagement marqué du cinquième au neuvième jour. Il est rare qu'elles terminent seules la maladie; elles ont coutume d'être aidées par des éruptions à la peau de différente nature, par un dépôt externe, par des furoncles qui s'élèvent sur différens points, et même par des parotides, telles que dans la plupart des fièvres de mauvais caractère.

Moins la fièvre tend à la continuité, moins les crises sont sensibles, je parle des crises générales et parfaites; lorsqu'elle offre des rémissions manifestes, les redoublemens ont chacun leur moyen de solution, et chacun de ces moyens paraît influer sur le redoublement qui lui succède. La maladie se termine ainsi presque toujours sans éruption, sans dépôt, et fréquemment sans jaunisse.

De quelque manière que la fièvre se présente, les déjections alvines qui ont lieu après le quatrième jour, qui répondent à un flux bilieux simple, et ne sont pas assez fréquentes pour épuiser, apportent beaucoup de soulagement.

Les urines épaisses, lors même qu'elles sont très-rembrunies et presque noires, si elles se soutiennent et coulent facilement, forment un symptôme favorable. Leur suppression au contraire tient le premier rang parmi les signes funestes, on ne tarde pas à voir survenir le hoquet, de

même que la constipation amène infailliblement le coma.

Il résulte de l'exposé de ces symptômes que la fièvre jaune est une fièvre éminemment maligne, qu'elle est l'effet d'une puissance qui agit à la fois sur tous les systèmes, mais particulièrement sur le système nerveux, en absorbant ses forces, et en pervertissant ses fonctions; qu'elle agit sur les autres systèmes, en excitant leur action, et en corrompant leur substance; enfin, que la cause principale de la fièvre jaune est dans la destruction du concours libre et combiné qui existe naturellement entre les organes lésés et leur principe réparateur. Je reviendrai sur sa manière d'être essentielle : poursuivons l'examen des désordres organiques.

V I.

Les cadavres vus au-dehors offrent tous les signes d'une dégénération scorbutique consommée. La peau est d'un jaune, ou uniformément brun, ou moucheté en violet, ou largement échymosé. Les extrémités inférieures, le sacrum et les grands trochanters sont fréquemment affectés d'excoriations gangréneuses; le ventre est tendu, et la face souillée d'un sang noir qui s'est échappé par la bouche ou par les narines.

L'ouverture du crâne fait apercevoir un afflux sanguin extraordinaire dans les sinus de la dure-mère, une liqueur jaunâtre assez abondante dans

les ventricules et des varices nombreuses, tant dans les plexus choroïdes, que dans la membrane légère qui recouvre le cerveau. Quelquefois le cerveau lui-même, je parle sur-tout de sa substance corticale, est rougeâtre, et verse des gouttelettes de sang dans chaque division faite par l'instrument tranchant.

Le blanc des yeux devenu jaune, retient encore quelques filets rouges; les lèvres et les gencives sont noires ou violettes; l'arrière-bouche et le voile du palais sont phlogosés; l'intérieur des conduits aérien et alimentaire est également phlogosé et taché en brun.

Cette rougeur altérée par des taches de différentes grandeurs, par de fausses adhérences, par des érosions superficielles, par des suppurations de mauvaise nature, se prolonge avec les membranes qui tapissent les deux grandes cavités inférieures, et affecte au moins la surface de la plupart des organes parenchymateux que ces cavités renferment.

Tel est l'état dans lequel le premier coup d'œil surprend les poumons, le foie, les reins, une grande partie de la plèvre et du péritoine. On observe aussi dans les capacités du thorax et de l'abdomen, une collection tantôt plus ou moins considérable d'une sérosité jaune ou sanguinolente. Même sérosité dans le péricarde; la moitié gauche du cœur affaissée et flétrie; toute sa portion droite au contraire fort distendue et remplie,

ainsi que la veine cave, la vésicule du fiel, l'estomac et les intestins, d'une liqueur très-visqueuse, d'une espèce de lie brune-verdâtre parfaitement semblable à la matière des vomissemens.

L'affection des poumons est presque toujours superficielle, celle au contraire du foie est très-profonde, toute l'épaisseur de sa substance est dure, couenneuse et chargée de petits dépôts sanguinolens.

Les reins sont volumineux, durs et enflammés.

Le volume de la rate l'emporte aussi de beaucoup sur celui qu'elle a coutume de présenter, mais elle est excessivement molle, et cède à la pression du doigt comme si elle était pourrie.

Le pancréas et la plupart des glandes du mésenterre sont engorgées.

L'estomac très-distendu et néanmoins fort épais, laisse échapper, au moment de la section, un gaz ammoniacal suffoquant, qu'il contient avec l'humeur dont je viens de parler. Sa membrane externe est jaunâtre, l'interne est rouge et gangrénée. On retrouve dans les intestins, surtout dans les intestins grêles, le même gaz, la même humeur et les mêmes altérations.

La vessie ne renferme que très-peu, ou même point d'urine : elle est ordinairement crispée et raccourcie, au point d'offrir avec peine le développement d'une petite poire.

L'humeur que renferment les gros vaisseaux veineux, l'estomac, les intestins et la vésicule

du fiel, fait effervescence avec les acides, et se fluidifie, en quelque sorte, après avoir fourni une vapeur ammoniacale très-abondante. Elle est si visqueuse que je n'ai jamais pu parvenir à la faire avaler à un chien. Quand je cherchais à l'introduire en totalité, elle formait le gâteau, et ne passait pas; quand je la faisais couler insensiblement, elle se développait en un long fil dont l'extrémité introduite était constamment rejetée par les efforts de vomissement que son impression sur l'œsophage déterminait.

Le tableau que j'achève est sans doute affreux, mais il n'étonne plus quand on a été frappé par l'horrible spectacle dont il forme le dénouement. La corruption et la gangrène ne pouvaient pas succéder au genre d'inflammation qui a existé dans le premier temps; elles ont donné des signes sensibles de leur présence dans le second; enfin, l'autopsie les dévoile, les reconnaît et les démontre.

VII.

Il n'est qu'un temps, je le répète, pour la cure de cette maladie; c'est précisément celui de l'irritation, le calme qui lui succède est le calme de la mort, et il n'est aucun remède qui puisse agir sur un cadavre.

Le temps d'irritation n'étant que d'un à cinq jours, on ne doit perdre aucun instant, on n'en doit donner aucun ni à l'expectation, ni à la

préparation du malade : il faut précipitamment agir, quels que soient les symptômes dominans et leurs complications, sinon la maladie se consomme, et le malade périt pendant qu'on le prépare.

Je m'écarte beaucoup de la voie qui est généralement suivie, mais ai-je dû y rester? elle est jonchée de morts. Peut-on, d'ailleurs, traiter avec les ménagemens et les formes ordinaires, un ennemi qui ne fait point de quartier, et ne temporise jamais?

Les habitans des Antilles et la plupart des officiers de santé qui y exercent l'art de guérir, trompés par les accidens que l'irritation détermine, consacrent tout le temps durant lequel elle existe aux boissons adoucissantes, aux émolliens et aux laxatifs. Ils prescrivent et répètent la saignée, comme s'ils avaient à combattre une inflammation exquise; ils ne voient que la rougeur et la chaleur à éteindre.

C'est à la cause de ces accidens qu'il faut s'adresser : qu'on arrête, s'il est possible, les effets des agens morbifiques, et on calmera l'irritation, et tous les symptômes qui en dépendent disparaîtront; je ne vois que cette indication majeure à remplir.

Quand je traitais des sujets malades de la fièvre jaune, je les considérais comme étant atteints d'une fièvre de marais très-pernicieuse; j'examinais en conséquence, 1.° si cette fièvre offrait des

rémissions sensibles; 2.° quels organes étaient principalement affectés par le spasme.

Plus la fièvre tend à la continuité, plus le spasme est soutenu, plus on éprouve de difficultés dans l'application du traitement. Voici quelle a été ma pratique : elle n'a pas toujours été couronnée par le succès ; cet aveu ne surprendra point ceux qui ont l'habitude de ce genre cruel et perfide, mais elle en a eu plus que toute autre; la publicité du fait m'autorise à le faire valoir.

Dès le commencement de la maladie, je ne saurais trop rappeler que la perte de vingt-quatre heures ne se répare jamais; dès le commencement de la maladie, je faisais promener des rubéfians sur toute l'étendue des extrémités supérieures et inférieures ; d'abord sur les bras et sur les cuisses, quatre ou cinq heures après sur les avant-bras et sur les jambes ; on les réitérait après un égal laps de temps, sur les mêmes parties et dans le même ordre ; de sorte qu'il y avait, sans aucune interruption, une cause irritante extérieure qui tendait à porter au-dehors l'irritation interne. Quand les irritans superficiels ne marquaient pas une impression convenable sur la peau, soit que le spasme intérieur l'emportât sur eux en force et en activité, soit que le système cutané fût déjà frappé de mort, je perdais l'espoir de sauver le malade; et en effet, je pouvais bien à l'aide d'un agent plus efficace que la moutarde ou les cantharides, opérer la désorganisation de la peau,

mais

mais je ne connaissais aucun moyen de lui rendre la sensibilité et la vie.

En même temps on enveloppait le tronc de flanelles, ou de linges trempés dans parties égales d'eau chaude et de vinaigre; on ne faisait chauffer que l'eau, on renouvelait fréquemment l'application de ce mélange sur le corps.

Durant le stade de l'aridité, j'en donnais à très-petites doses souvent réitérées, les antispasmodiques diffusifs, tels que l'éther, le camphre, le musc, etc.; j'insistais sur celui dont l'estomac paraissait le mieux s'accommoder, et je lui associais le plus souvent le laudanum liquide. L'éther et les autres aromatiques spiritueux agaçaient quelquefois et étaient rejetés; le musc passait beaucoup plus généralement; il fallait observer encore si l'estomac retenait, sous une forme sèche, les mêmes médicamens qu'il ne pouvait supporter, quand il les recevait sous forme liquide.

Dès que la peau commençait à s'assouplir, quoique la vîtesse du pouls fût à peu près la même, je prescrivais le quinquina en décoction très-chargée, et je le combinais avec un acide végétal, la crême de tartre quand je m'appercevais que les premières voies étaient embarrassées, le vinaigre quand je ne voulais que tempérer la chaleur; je l'essayais en substance, et je lui associais la serpentaire de Virginie à mesure que je voyais l'éréthisme céder davantage; alors j'ajoutais encore, ou l'acide muriatique si l'abondance des sueurs

résolvait les forces, ou l'esprit de Mindererus et le nitre, si l'ardeur des voies urinaires était fort vive. De quelque manière que le quinquina fût administré, je conseillais de l'édulcorer, ou d'envelopper ses parties dans une suffisante quantité d'un mucilage quelconque, pour prévenir ou modérer son premier effet d'agacement sur la membrane interne de l'estomac malade. L'essentiel était d'introduire, sans aucun égard au nombre des doses, autant de cette écorce antiseptique et fébrifuge que le malade en pouvait recevoir et supporter; c'est sur-tout parce que le quinquina-piton agit puissamment sous un beaucoup plus petit volume, que je lui donnais la préférence quand il ne me manquait pas. Je préférais aussi le voir prendre en poudre très-fine et à très-petites fractions, souvent répetées. Toutes ces circonstances devaient être soigneusement observées dans une maladie aussi aiguë, où l'un des plus grands obstacles à vaincre est l'irritation de l'estomac.

Je ne prescrivais les astringens végétaux ou minéraux avec le quinquina, que quand je ne pouvais autrement suspendre les hémorragies qui avaient lieu; l'alun est celui dont j'ai retiré le plus d'avantages.

Lorsque le quinquina s'échappait par les selles, je m'efforçais de le retenir, à l'aide de l'opium ou de ses préparations.

Je recourais encore à l'opium dans deux autres cas également embarrassans. Le premier, quand

il y avait douleur vive, langue brûlée, etc., avec faiblesse et abattement. Cette combinaison paraissait, au moins, retarder le passage de la maladie à l'état de gangrène. Le second, quand l'estomac extrêmement irrité ne supportait rien. Alors je cherchais à l'engourdir, à le stupéfier. Je répétais l'emploi de cette substance, jusqu'à ce que mon indication fût remplie ; je plaçais ensuite l'écorce du Pérou, ou celle des pitons. Si ce moyen ne me réussissait pas, si l'opium lui-même était rejeté, je donnais le quinquina en lavement, en beaucoup plus grande quantité ; le lavement reçu, je faisais fixer avec un bandage, pendant quinze ou vingt minutes, la canule qui était fort courte, bouchée et entourée de charpie. On trempait, dans ce même cas, les linges destinés à envelopper le tronc, dans un mélange de décoction de quinquina et de vinaigre camphré.

Tel était mon plan général de traitement, quand la fièvre jaune affectait une marche continue : j'ordonnais les fortifians aromatiques et volatils dans le temps du plus grand resserrement de la peau, les fortifians amers et fixes dès que le relâchement se manifestait ; enfin pendant toute la durée de sa première période, la réunion des différens moyens les plus propres à déterminer les mouvemens vers l'habitude extérieure du corps. C'était donc sur l'état de la peau que je réglais l'application des remèdes ; et en effet, le pouls et tous les symptômes d'une grande irritation restant

à-peu-près les mêmes, je n'avais que cette faible ressource pour distinguer le moment de la rémission de celui de la vigueur de l'accès.

Je ne faisais point saigner, quoique l'usage de faire tirer du sang et d'en faire tirer plusieurs fois, fût généralement établi. Je redoutais plus l'abattement des forces que l'irritation : l'irritation d'ailleurs n'était pas vaincue par l'émission du sang. Si dans un très-petit nombre de cas j'ai eu recours à ce moyen, c'est parce que la suffocation était imminente ; j'opposais un misérable palliatif à un symptôme qui prédominait avec excès. J'aurais plus souvent employé les sangsues ; leur application aux cuisses ou à l'anus, eût pu soulager les organes du bas ventre des congestions que l'effort de la maladie y déterminait ; mais il n'était pas possible de s'en procurer, elles manquaient absolument. Les ventouses scarifiées avaient un inconvénient grave, elles appelaient presque toujours la gangrène.

Le système gastrique est trop fatigué dès le commencement de la maladie, pour pouvoir supporter l'action de l'émétique : quand même il la supporterait, le médicament ne serait pas encore indiqué, puisqu'on ne rencontre presque jamais les signes d'une turgescence supérieure. Les envies de vomir et les vomissemens, tiennent à un principe d'irritation, et non à un état saburral ; ils redoublent presque toujours après l'emploi de ce remède ; je n'ai pu le placer que très-rarement ;

la fièvre avait alors des rémissions marquées, la surcharge de l'estomac était manifeste, et cette surcharge l'emportait de beaucoup sur l'irritation qui a coutume d'exister.

Pour ces mêmes raisons, et de plus, retenu par la crainte d'exciter un cours de ventre difficile à modérer, je ne prescrivais aucun purgatif proprement dit. Il me suffisait, quand il était vraiment nécessaire, de solliciter quelques évacuations intestinales, d'associer au quinquina les tamarins ou la crême de tartre, et de faire prendre des lavemens laxatifs.

Ce n'étaient point des vésicatoires que j'employais, au moins des vésicatoires préparés avec les cantharides. Mon but principal étant d'irriter au-dehors, et non de former des exutoires, les sinapismes le remplissaient parfaitement. Je redoutais d'ailleurs l'action des cantharides sur les voies urinaires qui se trouvaient toujours plus ou moins affectées : je redoutais encore les hémorragies que les cantharides favorisaient en augmentant la dissolution du sang ; enfin je voulais éviter les ulcérations gangreneuses dont les vésicatoires s'accompagnaient communément. Néanmoins je les ai fait sur-ajouter aux sinapismes dans quelques cas d'affections soporeuses opiniâtres. On les plaçait à la nuque et on les chargeait de camphre ; en même temps on rasait la tête et on la recouvrait de linges imbus de vinaigre camphré.

Quand la fièvre se présentait avec des rémissions

distinctes, le traitement était à la fois plus aisé et plus sûr; les symptômes de malignité tranchaient moins, et l'appétit gastrique se marquait. Je ne craignais donc pas autant de rendre laxatives les premières doses de quinquina, et ces premières doses administrées, j'en pouvais faire passer plus facilement et plus promptement une quantité suffisante; sinon pour abattre complètement la fièvre, au moins pour prolonger la durée des rémissions succédantes et affaiblir l'intensité des redoublemens qui alternaient avec elles.

En différant l'usage du spécifique, on s'exposait à voir l'état dominer chaque jour davantage, et la tendance à la continuité se prononcer plus ouvertement : le caractère malin acquérait une nouvelle force, les redoublemens s'exaspéraient, les rémissions s'effaçaient, la fièvre perdait enfin son type primitif, et devenait continue comme la précédente.

Lorsqu'on donnait le quinquina en trop petite quantité, il ne paraissait agir que comme irritant, il aggravait les symptômes au lieu de les modérer; c'est, si je ne me trompe, à cette manière de l'administrer qu'on doit son discrédit : on n'en a vu que les mauvais effets, et on l'a banni de la pratique (1), au moins durant toute la période de

(1) M. *Coste*, premier médecin des armées, etc. a connu, pendant son séjour à Philadelphie, un propriétaire qui, sans aucun égard à cet arrêt de proscription, conseillait et donnait

la maladie. Il ne convient, dit-on, de passer aux toniques qu'au moment où la fièvre tombe : mais lorsqu'elle tombe, la maladie est terminée ; elle est terminée par la gangrène et la mort, si elle a suivi sa marche naturelle : elle est terminée par la résolution du spasme et le retour à la vie, si cette marche a été enrayée par l'action du fébrifuge. C'est donc comme fébrifuge, et non comme excitant, que le quinquina est employé dans le traitement de la fièvre jaune ; il ne faut donc point en graduer insensiblement les doses, mais en donner promptement assez pour énerver l'influence des causes morbifiques. Il n'est qu'une seule circonstance qui puisse empêcher de remplir cette indication, un état de l'estomac tel qu'il se soulève insurmontablement contre toute préparation simple ou composée.

Il est évident que le traitement de la fièvre jaune rémittente ne doit différer, sous aucun rapport essentiel, du traitement indiqué pour la fièvre jaune continue. On applique les mêmes moyens aux rémissions obscures et aux rémissions manifestes ; on oppose les mêmes ressources à l'éréthisme plus ou moins violent qui les précède ; on

---

le quinquina avec le plus grand succès. En citant ce fait avec toute la confiance qu'inspirent le caractère et la gravité de M. *Coste*, je ne puis retenir l'expression de mes regrets, sur ce que les occasions ont manqué à ce sage observateur, à ce praticien habile, d'appliquer ses talens à l'étude-pratique de la fièvre jaune.

fait dans tous les cas les mêmes efforts pour détourner vers la périphérie le spasme qui se concentre sur les organes internes.

Quand la fièvre était réellement tombée, je m'occupais de l'état des forces ; je cherchais à les suppléer, parce qu'en effet elles disparaissaient aussitôt. Le quinquina continué à plus faible dose, différentes substances amères et aromatiques, du bon vin, du vieux rhum, des analeptiques choisis, un exercice modéré, etc. offraient aux convalescens tout ce qui leur était nécessaire pour effacer en eux jusqu'aux dernières traces de la maladie.

Il arrivait quelquefois que la jaunisse se soutenait ; cette large échymose avait un peu plus de peine à se résoudre quand la maladie avait été fort grave ; mais il ne fallait jamais s'en occuper particulièrement ; elle cédait toujours au retour des forces ; la nature en recouvrant sa vigueur, parvenait seule à la dissiper.

Les éruptions et les dépôts critiques se développaient sans l'emploi des moyens généraux précédemment indiqués, pour faire cesser l'abattement ou la mauvaise direction des ressources naturelles. Ces mêmes moyens et une cxtrême propreté les conduisaient à une heureuse terminaison.

Je n'oubliais pas, durant la convalescence, que la fièvre jaune porte spécialement sur les organes du bas-ventre : j'observais si chacun d'eux rentrait convenablement dans l'ordre de ses fonctions, s'il

reprenait le ton dont il avait été dépouillé, si rien ne s'opposait à la dépuration salutaire que les humeurs devaient subir ; enfin s'il ne restait aucune sorte d'embarras dans les systèmes gastrique et hépatique. Pour détruire les impressions locales, pour enlever les produits généraux, pour prévenir les rechutes, j'ordonnais des résolutifs, ou des apéritifs, ou même des évacuans, lorsque la nature, suffisamment excitée, ne se hâtait pas d'accomplir son œuvre.

Je n'ai pas encore parlé des précautions que je faisais concourir avec les remèdes. Mon premier soin était d'éloigner les malades des lieux où ils avaient été frappés, si je remarquais que les lieux fussent plus exposés aux causes de l'infection atmosphérique. Ainsi, j'exigeais la translation sur le morne fortuné de ceux qui étaient atteints au carénage ; j'exigeais de plus qu'on purifiât chaque jour, deux fois, avec le gaz acide muriatique, non-seulement l'intérieur de l'hôpital, mais également toutes les maisons particulières occupées par des malades. J'avais supprimé la dénomination vulgaire de la fièvre régnante ; on était persuadé que la fièvre jaune n'existait pas à Ste. Luice ; on se félicitait de n'être exposé qu'à une *fièvre maligne*, tandis que nos voisins étaient sous l'empire d'une *maladie infailliblement mortelle ;* on savait que j'avais eu la première de ces *deux maladies*, et on me voyait survivre ; on voyait aussi chaque jour échapper à la mort le plus grand

nombre de ceux qui recouraient promptement aux ressources de l'art. Ces considérations rassuraient, elles éloignaient au moins les craintes excessives. Enfin je traitais ceux qui étaient confiés à mes soins, et comme malades, et comme exposés à la maladie ; en même temps que je les soumettais à une médecine très-active, je recommandais qu'on ne négligeât à leur égard aucun des moyens prophylactiques que j'avais conseillé généralement aux Européens récemment arrivés.

Il n'entre point dans mon plan de rappeler et de combattre les nombreuses méthodes curatives qui ont été tentées, ou proposées, par d'autres médecins en différens temps. Je ne crois cependant pas devoir taire le peu de succès qu'a eu à la Martinique l'acide muriatique oxigéné, pris à la manière du professeur *Reich*. Un chirurgien de marine l'employa, et comme il affirmait ne perdre aucun de ceux auxquels il l'administrait, on lui donna ordre de répéter ses essais dans l'hôpital militaire du Fort de France. Il se rendit à cet ordre, mais dès-lors l'acide muriatique qu'il faisait prendre lui-même aux malades que le sort lui adjugeait, n'eut plus aucune vertu. *L'eau antiputride de Beaufort*, si répandue, si usitée dans les colonies occidentales, a également été reconnue insuffisante dans tous les cas décisifs. Ce n'est point que je rejette absolument cette boisson, je ne vais point non plus jusqu'à proscrire l'acide muriatique; mais je souhaiterais qu'on ne les

célébrât pas l'un et l'autre, au-delà de ce qu'ils valent. Ce sont de simples auxiliaires qu'il est ridicule et dangereux de classer parmi les antidotes. Je n'ai essayé aucune préparation mercurielle ; eh, comment aurais-je tenté un essai semblable, moi qui voyais être surpris par la maladie, et tomber sous ses coups, ceux même qui, pour se délivrer d'une affection syphilitique, faisaient le plus grand usage de ces préparations ? Comment me serais-je persuadé, quand j'aurais eu de la fièvre jaune l'idée qu'en ont les partisans de ce remède ; comment, dis-je, me serais-je persuadé qu'il terrasserait, existant et affermi, un mal dont il ne pouvait ni retarder l'approche, ni modérer l'invasion ?

VIII.

On doit être préparé à l'opinion que je vais émettre sur la nature de la fièvre jaune. L'indication de son origine, l'exposé des causes qui provoquent son existence, le tableau des symptômes qui la caractérisent, enfin le mode de traitement qui lui convient, font assez reconnaître une fièvre de marais éminemment pernicieuse.

Elle est sous la dépendance d'un âcre matériel qui irrite en affaiblissant, qui irrite d'autant plus, que les sujets sur lesquels il s'exerce sont constitutionnellement plus vigoureux ; qui affaiblit jusqu'à la stupeur ces mêmes sujets, parce qu'ils sont

beaucoup plus sensibles à cette nouvelle manière d'être brusquement introduite.

La faiblesse est radicale; elle porte sur le principe de vie lui-même, qui dès-lors ne fait aucun effort convenable, qui n'ordonne aucun mouvement sage contre la cause réelle de la maladie. L'exaltation des forces est seulement relative; elle se rencontre sur quelques organes qui, d'un très-haut degré d'activité et d'énergie, tombent tout-à-coup dans l'état d'accablement le plus voisin de la mort.

C'est de ces désordres et de ces observations essentielles que résulte la malignité de la fièvre jaune: elle existe par un défaut de rapport absolu, entre l'action de la cause de la maladie sur le principe qui nous anime, et la réaction de ce principe sur la puissance qui l'attaque. La réaction du principe interne étant fausse, tandis que l'action de la cause extérieure est directe, le principe vital doit s'affaiblir et être accablé; le principe vital continuant à n'opposer que des mouvemens irréguliers et convulsifs, tandis que la cause externe s'établit et redouble d'activité, celle-ci achève son triomphe, et la vie cesse.

Quand au contraire la cause extérieure n'attaque pas avec la même violence, ou quand les sujets qu'elle attaque ne sont pas aussi sensibles à ses impressions, ou enfin, quand l'art peut parvenir à éveiller quelque énergie dans le principe de vie, et à rompre le spasme qui l'enchaîne, sa

réaction devient plus ferme, ses efforts sont plus directs, sa résistance se soutient, il l'emporte à son tour et la santé reparaît.

Les trois suppositions embrassent les différentes formes sous lesquelles la fièvre jaune se présente dans les Antilles. Elle a toujours le caractère essentiel des double-tierces; mais ce caractère ne frappe pas toujours aussi sensiblement; il est très-difficile à saisir quand elle tend à la continuité, il est un peu moins obscur quand elle marche avec des rémissions, il est manifeste quand elle retient son type élémentaire. Elle retient quelquefois ce type jusqu'à sa terminaison, mais d'autres fois, elle se compose de plus en plus, et après avoir débuté comme une intermittente tierce, elle se termine comme une continue parfaite. D'autres fois encore, elle marche en sens diamétralement opposé: elle commence avec les apparences d'une fièvre continue, elle se soutient ainsi pendant deux ou trois jours, après lesquels elle laisse entrevoir des rémissions; elle se termine enfin par des accès en double-tierce. Je n'ai vu aucune part une seule et même espèce affecter autant de formes différentes; mais sous quelque forme qu'elle paraisse, il est constamment vrai qu'elle est d'autant plus grave qu'elle se compose davantage, et que sa décomposition annonce un moindre danger.

J'ai dit ailleurs que le danger qui l'accompagne est constamment en raison de la vigueur et du défaut d'acclimatement des sujets qui en sont affec-

tés, la cause de la maladie ne faisant pas d'impressions aussi fortes sur les personnes d'une constitution délicate, et les personnes vigoureuses qui ont l'habitude de ces impressions les supportant beaucoup mieux. J'ajoute maintenant que les indigènes la contractent ordinairement sous son mode *tierçaire*, les étrangers d'un tempérament faible sous son mode rémittent, et les nouveaux débarqués robustes avec tout son appareil de continuité. Ces fièvres ne sont donc pas comme on l'a cru jusqu'à ce jour, des maladies spécifiquement différentes, mais seulement des modifications qui reconnaissent une même cause, offrent les mêmes caractères essentiels, et cèdent aux mêmes moyens curatifs. C'est toujours la fièvre jaune, quoique l'ictère ne se manifeste pas toujours. L'ictère et le vomissement noir peuvent manquer, lors même que la fièvre est continue; l'ictère et le vomissement noir ne sont donc pas des signes pathognomoniques. L'ictère ne se montre que faiblement vers la fin de la maladie, quand celle-ci est moins féroce; il n'est donc pas étonnant que l'ictère soit absolument en défaut, dans le cas d'une affection moins profonde encore.

Le second frère du général *Noguès* eut pendant deux jours consécutifs, le matin, un accès de fièvre très-léger, auquel il ne donnait aucune attention. Vers la même heure du troisième jour, un froid glaçant le saisit tout-à-coup, il perdit la parole et la connaissance, et fit des efforts

extraordinaires pour vomir. On m'appela : je le trouvai presque sans pouls, extrêmement défiguré et tourmenté par une alternative cruelle de vomissemens et de hoquets. J'ordonnai les antispasmodiques, le musc sur-tout, et l'opium. Les affreux symptômes cédèrent après cinq heures de durée, la chaleur revint, et par suite, une sueur telle qu'il mouilla seize chemises. Je ne tardai pas à placer le quinquina à haute dose. Le quatrième jour, nouvel accès moins fort; le cinquième jour que je redoutais, parce qu'il était en rapport avec le troisième, l'accès reparut, mais il ressemblait à celui de la veille, ou n'en différa que par les sueurs qui furent un peu plus abondantes. Il n'en eut le lendemain qu'un faible ressentiment, et ce fut le dernier. Dans la nuit de ce sixième jour au septième, les yeux se teignirent en jaune.

Peu de temps après notre arrivée, le général *Noguès* fut pris par une fièvre double-tierce, dont le début parut être extrêmement simple. Si elle n'eût pas réuni, vers le tiers de sa course, plusieurs symptômes appartenans à la fièvre jaune, je ne m'en serais aucunement défié; mais leur apparition m'éclaira. Des efforts de vomissement répétés firent rejeter, le cinquième jour, des matières très-brunes; depuis ce même jour jusqu'au neuvième, des douleurs vives se fixèrent dans les régions lombaires et épigastriques; la main reconnaissait l'affection du foie, les déjections alvines étaient noires, etc. Cependant la jaunisse ne se

marqua point sur aucune partie du corps. Cette fièvre reprit son premier caractère benin, et se termina heureusement par des sueurs soutenues, vers le quatorzième jour.

G. C. secrétaire du gouvernement à Ste. Lucie, jeune homme d'un tempérament faible, éprouva de très-grand matin, un peu avant le jour, un léger frisson universel et des douleurs atroces aux deux mollets. Je le vis une heure, ou une heure et demie après l'invasion de cette fièvre. Il avait très-chaud, sa sête était pesante, sa langue humide et fort sale, il se plaignait de fréquens rapports et de nausées. Je fis exciter quelques vomissemens avec la poudre d'ipécacuanha dès que la sueur commença à paraître; j'ordonnai ensuite qu'on lui préparât une légère infusion de cannelle musquée pour midi et le soir. La fièvre se soutint durant tout le jour, mais faiblement ; elle redoubla le lendemain matin, et avec le redoublement se manifestèrent les douleurs épigastriques et lombaires. La rémission succéda et les douleurs persistèrent. Le troisième redoublement amena un délire obscur, qui tomba avec l'amendement de la fièvre, et se renouvela lors de la quatrième exacerbation. Le cinquième jour après le redoublement du matin, les urines commencèrent à déposer un sédiment très-brun, et dans le cours de la journée on observa des selles liquides et noirâtres ; jusqu'à ce jour elles avaient été jaunes et aqueuses. Le délire ne reparut plus, les douleurs commen-

cèrent

cèrent à s'effacer, la jaunisse générale se manifesta le septième jour; il n'y eut dans tout le cours de la maladie aucun vomissement spontané. Sa convalescence fut très-longue.

Je fus attaqué par cette même fièvre en arrivant à la Martinique. Je m'étais couché, le 4 vendémiaire an XI, à une heure du matin, accablé de fatigue; je fus réveillé trois heures après par une douleur de tête et un mal d'estomac violens; j'étais fort altéré et brûlant de chaleur; l'application de mon doigt sur la boule d'un thermomètre, faisait presque doubler le degré d'ascension en une minute. Même état jusqu'au soir. Redoublement pendant la nuit, et avec ce redoublement, point rénitent de la largeur de deux à trois doigts, obliquement situé entre le cartilage xiphoïde et les fausses côtes droites. J'eus des envies de vomir à l'entrée du troisième jour, et après quelques efforts inutiles, je vomis, entre six et sept heures du matin, des matières jaunâtres fort amères; les douleurs que j'éprouvais aux reins et à l'épigastre devinrent moins fortes dans le milieu de la journée; mes urines coulaient facilement, hors le temps où je ressentais, avec le redoublement de la fièvre, une forte altération; mes facultés intellectuelles se soutenaient, mais les forces musculaires m'abandonnaient de plus en plus, et ma vue distinguait avec peine les objets qui lui étaient soumis. Je passai dans cet état alternatif de rémission et d'exacerbation, de cha-

leur sèche et de sueurs modérées avec faiblesse extrême, le quatrième et le cinquième jours. Un flux bilieux se déclara le sixième, en même temps des tumeurs furonculeuses se formèrent sur plusieurs parties de mon corps, et bientôt j'entrai en convalescence. Je ne fus point taché par la jaunisse.

A. T., capitaine des grenadiers de la 82.me de ligne, me fit appeler à la seconde exacerbation d'une fièvre rémittente qui se marquait alors par un grand froid, un abattement total et des vomissemens glaireux très-fatigans. Le pouls était petit, serré et profond. Les antispasmodiques que je fis administrer sur-le-champ, parurent calmer les envies de vomir, mais le pouls ne se développait point et l'abattement se soutenait. Cet état dura depuis neuf heures du matin jusqu'au soir, où un peu de chaleur et une légère moiteur annoncèrent la rémission. Le pouls se releva et la nuit fut paisible. Le lendemain tous les accidens de la veille reparurent une heure et demie plutôt; ils revinrent, trois heures plus tard, le 4, et furent moins violens. La fièvre se soutint jusqu'au dixième jour, avec des redoublemens plus forts les jours impairs ; dès le quatrième jour cependant les rémissions l'emportèrent en durée sur les redoublemens, et les redoublemens perdirent un peu de leur vigueur ; dès le quatrième jour aussi, il y eut des sueurs plus abondantes sans froid précurseur. Les yeux jaunirent le huitième jour ; le surlendemain, entrée en convalescence.

N., Chirurgien du troisième bataillon de la 82, jeune homme vigoureux, mais qui comptait trop sur ses forces, eut en quatre jours quatre accès de fièvre, qui se composèrent chacun des trois états ordinaires aux fièvres intermittentes. Il avait été sur le point de me mander le troisième jour, parce que l'accès de ce jour avait été beaucoup plus fatiguant que les autres. Je ne fus averti que le cinquième, non par lui; il était sans connaissance depuis environ une heure, et sur le point d'être suffoqué. J'observais son visage excessivement coloré, sa respiration à peine sensible, son bas-ventre fort tendu, ses extrémités inférieures froides, son pouls petit, dur et précipité. J'ordonnai une saignée par jets interrompus : après quelques jets, lorsque je sentis le pouls se déployer un peu, et la respiration s'exécuter plus librement, je fis fermer le vaisseau; cette espèce de saignée fut réitérée trois fois en quatre heures. Pendant la dernière, le malade vomit des matières noires, et recouvra la parole avec la connaissance. Ses premiers mots nous exprimèrent ses douleurs; il souffrait beaucoup à la tête, sous le sternum et dans tout le bas-ventre; il n'urinait point, et faisait de continuels efforts pour vomir. Même état durant la nuit. Le matin, nouvelles perte de connaissance, vomissemens, hoquets, suffocation de plus en plus pressante et pouls vermiculaire. A midi, le bas-ventre s'affaissa tout à coup, en se déchargeant d'une quantité extraordinaire d'un

liquide brun et fœtide ; à l'entrée de la nuit le malade expira.

J. D., remplissant les fonctions de commissaire auprès de la garnison et de l'hôpital, ressentit, après quelques jours d'inquiétude et de mal-aise, plusieurs frissons courts, de grandes envies de vomir et de vives douleurs, tant à la tête qu'à l'estomac. La chaleur et la sueur étant survenues, tous les accidens cessèrent ; ils reparurent le lendemain matin avec un commencement de délire, et se dissipèrent de la même manière entre onze heures et midi. A dix heures du soir, leur retour eut de nouveau lieu, le vomissement s'effectua plusieurs fois, le hoquet s'établit, et l'émission des urines devint très-laborieuse. Redoublement à sept heures du matin du troisième jour, et dès-lors aucune rémission sensible jusqu'au soir du 6, où le malade mourut dans un état comateux qui existait depuis la veille.

L. H., chirurgien de l'hôpital militaire, jeune homme d'une complexion forte, se sentit tout à coup le soir, après avoir rempli son service, frappé d'un accablement extraordinaire, avec dégoût et pesanteur de tête. La fièvre se déclara pendant la nuit, et avec elle des douleurs dans la région épigastrique. Il se trouva un peu mieux durant le second jour, mais la fièvre se soutenait ; elle redoubla la nuit suivante ; il eut plusieurs envies de vomir ; et dans les efforts que les nausées suscitèrent, il perdit un peu de sang

par la narine droite. Troisième redoublement du deuxième au troisième jour. Une prostration réelle des forces lui succéda, les excrétions naturelles se supprimèrent, le ventre se tendit, la région épigastrique ne supporta qu'avec peine le toucher, et le cerveau s'embarrassa. Cet état dura jusqu'au lendemain, où les sueurs et quelques selles parurent soulager un peu le ventre et le cerveau. On n'observait cependant aucune rémission dans la fièvre; elle persista au même degré jusqu'au huitième, où de nouvelles selles parurent amener un nouveau soulagement, et avec ce soulagement la régularité du pouls. Le neuvième fut marqué par un redoublement sensible; le premier, les yeux et les ailes du nez se teignirent en jaune. Sueurs abondantes durant ce jour et le suivant. Toutes les fonctions se rétablirent; le malade entra en pleine convalescence le quatorzième (1).

Le capitaine du brik, *le Souffleur*, d'une constitution pléthorique, fut transporté de son bord sur le morne Fortuné, vers le déclin du deuxième jour d'une fièvre qui se maintenait depuis le très-grand matin de la veille, avec douleur de tête

(1) Ce jeune homme est resté après nous à Sainte-Lucie, chargé du soin des malades Français que nous n'avons pu ramener dans leur patrie : nul autre n'avait mieux mérité cette preuve de confiance. Je me reprocherais de n'avoir donné que les lettres initiales de son nom ; il s'appelle *Le Hou*.

et de reins, chaleur intense, visage allumé, œil ardent, pouls fréquent et dur. Il passa une fort mauvaise nuit ; il éprouva le lendemain quelques angoisses dans la région de l'estomac, des nausées et des vomissemens glaireux. Même état le quatrième jour, les nausées et les vomissemens à part. Le cinquième, éruption milliaire sur toute l'habitude du corps, avec soulagement des douleurs précordiales. Cette éruption fut précédée par une sueur générale et copieuse, qui amena la première rémission dont on se fût encore aperçu. Depuis ce jour les douleurs locales diminuèrent de plus en plus, les excrétions furent libres, et la fièvre prit le type rémittent. Elle marcha sous cette nouvelle forme jusqu'au dixième jour, où le rétablissement commença à ne plus rencontrer d'obstacles. Les sueurs, qui résolvaient chaque exacerbation, parurent amener la crise que l'éruption avait tentée.

J. M., canonier de l'artillerie de la marine, caserné sur le Morne-Fortuné, fut conduit à l'hôpital le troisième jour de sa maladie, avec une fièvre qui s'était marquée, sans aucune rémission ni intermission, par mal de tête, grande chaleur, faiblesse considérable, nausées et douleur vive à la région de l'estomac. Il vint le troisième jour à l'hôpital, parce que les nausées avaient enfin déterminé le vomissement de quelques matières brunes. Cependant l'expulsion de ces matières parut soulager l'estomac. Il passa

fort bien la journée du 4 ; un redoublement survenu le soir, renouvela les vomissemens ; même redoublement pendant les nuits du 5, du 6 et du 7. Je le trouvai le matin de ce dernier jour, fort affaibli à la suite d'une sueur extraordinaire, mais il était sans fièvre. Le 8 matin il eut un petit accès qui amena successivement un état de froid, un état de chaud et un état de sueur. Cet accès passé, apyrexie entière. Nouvel accès plus fort le lendemain 9, et commencement d'ictère. La fièvre se régla ainsi en petits et en grands accès jusqu'au dix-septième jour, où la fièvre manqua totalement. La jaunisse fut générale.

Je ne me suis pas proposé, en rapportant les observations précédentes, de retracer l'histoire de la fièvre jaune ; j'ai voulu faire connaître des cas qui lui appartiennent incontestablement, quoiqu'ils s'écartent en plusieurs points de sa marche la plus ordinaire ; j'ai voulu prouver par des faits que la fièvre jaune peut se présenter sous différentes formes, et que c'est à tort qu'on la distingue des fièvres pernicieuses qui se manifestent pendant ou après son règne dans les Antilles. Toutes les fièvres malignes qu'on observe dans ces contrées sont de même nature, toutes ont les mêmes causes qui produisent le même effet principal : elles ne diffèrent entr'elles que par les accidens, de la constitution du sujet affecté, de ses dispositions à concevoir la maladie,

et de la force plus ou moins grande du principe morbifique.

Quand la constitution aérienne est très-mauvaise, tout ce qui respire son influence s'en ressent, et s'en ressent d'autant plus que l'habitude du climat est moindre. Alors la maladie attaque les colons eux-mêmes; mais elle ne porte pas sur le plus grand nombre des coups aussi terribles que sur la multitude des étrangers. Quand, au contraire, la constitution aérienne est favorable, les étrangers seuls sont atteints; mais alors, plusieurs d'entre eux sont exceptés, et ceux qui ne le sont pas n'éprouvent généralement qu'une fièvre rémittente ou double-tierce.

Dans le cours d'une saison fâcheuse, en supposant un même genre de vie, et une même exposition aux causes générales dans un certain nombre d'hommes, par exemple, dans une compagnie de soldats qui occupent un même logement, mangent à la même table, font les mêmes exercices, etc., on remarque presque toujours que les complexions analogues sont à-peu-près également affectées, les tempéramens vigoureux à la manière des étrangers, et les tempéramens délicats à la manière des colons.

Je demande, enfin, si des maladies diffèrent essentiellement par le seul rapprochement des accès dont elles se composent; car, c'est à cette différence que se sont principalement attachés ceux qui ont voulu distinguer la fièvre jaune des

autres fièvres malignes des Antilles. On regarde la fièvre jaune, lorsqu'elle est continue, comme une espèce de fièvre ardente : je sais que celle-ci s'annonce par la dureté du pouls, l'ardeur de la peau, la vivacité de la soif, la difficulté de respirer, les douleurs fortes à la tête et aux reins, etc.: mais s'accompagne-t-elle d'une semblable prostation des forces, d'un désaccord aussi grand dans les phénomènes constitutifs d'une dissolution aussi complète et aussi rapidement formée, etc.? On la classe parmi les fièvres rémittentes bilieuses quand elle procède avec rémission et exacerbation : elle a en effet beaucoup d'analogie avec ce genre ; mais une fièvre rémittente bilieuse, lorsqu'elle est maligne, ne présente pas aussi constamment cette rougeur foncée des yeux et du visage, cette espèce de teinte jaune répandue sur les tégumens, cet état d'altération du sang qui le rend méconnaissable et intervertit son cours, cette désorganisation particulière et générale qui dans le seul laps de quelques heures, peut confondre et anéantir toutes les parties de notre être. Enfin, on lui donne rang parmi les fièvres pernicieuses, lorsqu'elle se déclare intermittente. C'est donc là le seul cas dans lequel on ait égard à son véritable caractère : mais puisqu'elle est toujours sous l'empire de ce génie malin, puisque les symptômes graves qu'elle présente indiquent toujours une même cause et les mêmes effets essentiels, puisqu'elle même

réunit souvent dans une seule affection toutes les nuances accidentelles qu'un paroxysme peut présenter, comment se fait-il que ces traits frappans n'aient pas fixé l'attention dans tous les autres cas, et qu'on ne se soit pas arrêté plutôt à ces signes évidens d'une excessive intensité, qu'à des accidens vagues, obscurs qui appartiennent au temps d'irritation d'un grand nombre d'autres maladies? Ce qui étonne plus encore, c'est qu'on ne veut reconnaître la fièvre jaune, ni dans ces fièvres rémittentes malignes, ni dans ces intermittentes pernicieuses, lors même qu'elles s'accompagnent du vomissement noir et de l'ictère; ou du moins, elle n'est alors avouée que comme complication d'une maladie distincte dont le caractère propre est en quelque sorte subjugué par celui de la maladie régnante. Voilà ce que peut la prévention : elle ne laisse apercevoir que les circonstances favorables à l'idée qu'on a connu, elle écarte toutes les autres, ou les dénature.

Il sera maintenant facile de rappeler à mon opinion particulière, les expressions moins exactes dont je me suis servi au commencement de ce mémoire. J'ai cru devoir rapprocher mon langage du langage reçu, parce que je n'avais pas encore attaqué l'opinion générale.

Je terminerai en examinant si la fièvre jaune peut être contagieuse, c'est-à-dire, si elle est susceptible de passer d'un corps malade dans un corps sain.

Je ne connais aucun exemple d'infection déterminée par la fièvre jaune double-tierce : j'ai cependant vu un assez grand nombre d'individus sains se mettre en contact fréquent avec des sujets malades, ou avec des effets chargés de leurs émanations.

J'ai observé quelques cas de fièvre jaune rémittente, donner lieu au moins au doute si elles se sont reproduites chez d'autres qui n'en étaient pas affectés, ou si ces dernières personnes ont reçu le germe de la maladie par la voie des causes générales auxquelles elles étaient également soumises.

Il n'est presqu'aucune enceinte, en même temps occupée par des sujets atteints de la fièvre jaune continue, et par des Français arrivés depuis peu dans les colonies, où cette fièvre n'ait successivement infecté la plupart des cohabitans.

Le capitaine L., aide-de-camp du général *Noguès*, eut la fièvre jaune vers la fin de vendémiaire an X. Cette même fièvre ne tarda pas à se développer chez tous les Français qui composaient la maison du général.

Le chirurgien de la 82e. de ligne, dont j'ai rapporté l'histoire (1) fut atteint chez son chef de bataillon : ce chef, peu de temps après, et ses domestiques le furent également.

L'adjudant-major du même corps mourut de

---

(1) Page 385.

cette fièvre : son épouse et toute sa famille le suivit dans le tombeau.

Tous ceux qui ont habité la maison du capitaine C., *faisant* fonctions de sous-inspecteur d'artillerie, y sont morts ou y ont été gravement malades.

J'occupais un même logement avec une autre personne qui contracta la fièvre jaune en arrivant dans les Antilles ; je tins cette personne entre mes bras, durant presque toute la première journée de sa maladie ; et dès la nuit suivante, quoique j'eus l'habitude des climats chauds, quoique je n'aie pu être atteint par la peste, quoique je n'aie jamais contracté aucune autre maladie contagieuse, je partageai ses maux, sans toutefois subir un aussi funeste sort.

Le brik *le Festin*, par considération pour quelques-uns de ses malades, les retint jusqu'à leur guérison ou leur mort : ce brik seul fournit ensuite plus de sujets à l'hôpital que tous les autres bâtimens qui stationnaient dans le même port.

Les premiers malade de la 82e furent soignés dans leur caserne par le chirurgien du corps : la caserne devint un foyer d'infection, et il y eut peu de personnes épargnées. Au contraire, celle de l'artillerie de marine qui était établie sur le même local, et avait les mêmes alentours, mais qui envoyait promptement à l'hôpital ceux que la fièvre jaune y atteignait, fut très-faiblement attaquée.

Nous nous trouvâmes dans la dure nécessité en arrivant à Sainte-Lucie, de réunir sous un même toit les blessés, les vénériens et les fiévreux de toute espèce; presque tous contractèrent la fièvre jaune; tous les officiers de santé, tous les infirmiers Français, tout ce qui eut des rapports directs avec cet établissement s'en ressentirent.

Je ne rapporte que ce qui s'est passé sous mes yeux, et je ne le rapporte qu'en partie; j'en puis, ce me semble inférer, 1.° que la fièvre jaune n'est pas essentiellement contagieuse; 2.° qu'elle le devient quand elle prend le caractère de fièvre putride continue; 3.° qu'elle se communique alors, non-seulement par le toucher, mais encore par la voie de l'atmosphère : je ne ramenerai pas ces conséquences à leurs principes; il me suffira d'observer que la fièvre jaune a ce nouveau trait de conformité avec la fièvre des marais qui n'est jamais contagieuse à type intermittent, mais qui est toujours susceptible de se reproduire lorsqu'elle marche sans interruption.

L'élément de cette contagion paraît être absorbé avec une facilité égale par la peau, l'estomac et les poumons. Il parcourt l'universalité des organes, il attaque tous les systèmes, il corrompt tout ce qu'il affecte.

Je ne puis indiquer assez exactement ses rapports avec la quantité extraordinaire de gaz ammoniacal qu'il développe dans ceux chez lesquels il s'introduit; mais tout me persuade que s'il dif-

fère véritablement de ce composé de gaz hydrogène et de gaz azotique, il en diffère en très-peu de chose ; il n'en diffère vraisemblablement que parce qu'il résulte du simple mélange de ces deux gaz, et alors c'est *l'air inflammable des marais*, le gaz hydrogène des marais.

Voilà ce que je tiens de l'expérience : je n'ai point cru devoir charger cet écrit des observations analogues, ou des opinions différentes de ceux qui ont traité avant moi le même sujet ; j'ai dit ce que j'ai fait et vu. On comparera, on éprouvera, on jugera enfin si c'est sans raison que j'ai abandonné la route commune.

Terminé à Paris, le 12 ventôse an 12.

Fin de la seconde Partie.

TABLE

Des Mémoires réunis dans la seconde partie.

Essai sur la topographie de Sainte-Lucie, ... Pag. 259

Observations et recherches sur les fièvres malignes et insidieuses des Antilles, ... 327

Fin de la Table de la seconde partie.

ERRATA

Pour la première Partie.

Pag.	3, lig. 10,	la Delta,		*lisez*	le Delta.
P.	10, note, lig. 4,	on l'y trouve,		*lis.*	on y trouve.
P.	18, lig. 6,	arraché,		*lis.*	arrachés.
P.	23, l. 14,	je l'ai vu,		*lis.*	je l'ai vue.
P.	26, l. 12,	suppléés,		*lis.*	suppléé.
P.	48, l. 18,	avarie,		*lis.*	avanie.
P.	70, l. 4,	déposé,		*lis.*	déposée.
P.	*Id.* l. 9,	cultivé et réduit,		*lis.*	cultivée et réduite.
P.	*Id.* l. 21,	découvert,		*lis.*	découverte.
P.	83, l. 3,	agité,		*lis.*	agitée.
P.	84, l. 2,	fait,		*lis.*	faite.
P.	96, l. 11,	anciennes,		*lis.*	anciens.
P.	98, l. 20,	abordée,		*lis.*	abordé.
P.	104, l. 21,	perdu,		*lis.*	perdus.
P.	155, l. 11,	rétractées,		*lis.*	rétractés.
P	136, l. 23,	points,		*lis.*	poings.
P.	165, l. 17,	ouvert,		*lis.*	ouverte.
P.	*Id.* l. 20,	offert,		*lis.*	offertes.
P.	167, l. 29,	acquis,		*lis.*	acquise.
P.	194, l. 23,	appliqué,		*lis.*	appliqués.
P.	197,	Epigraphe, ab æris,		*lis.*	ab aëris.

=INV. 9216=